

Essai sur les maladies auxquelles sont sujettes les personnes qui vivent à la cour et dans le grand monde / Traduit de l'allemand.

Contributors

Langhans, Daniel, 1730-1813

Publication/Creation

Lausanne : F. Grasset, 1772.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/u3d229x8>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

314..

3

IV. 9. 186 32186/A

C. IV. f.
18



~~11.4.201~~ 12



THE 5th

OF THE

LEGISLATIVE

ASSEMBLY

OF THE

STATE OF

NEW YORK

IN SENATE

January 1st 1890

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE

LAND OFFICE

IN RESPONSE

TO A RESOLUTION

PASSED BY THE

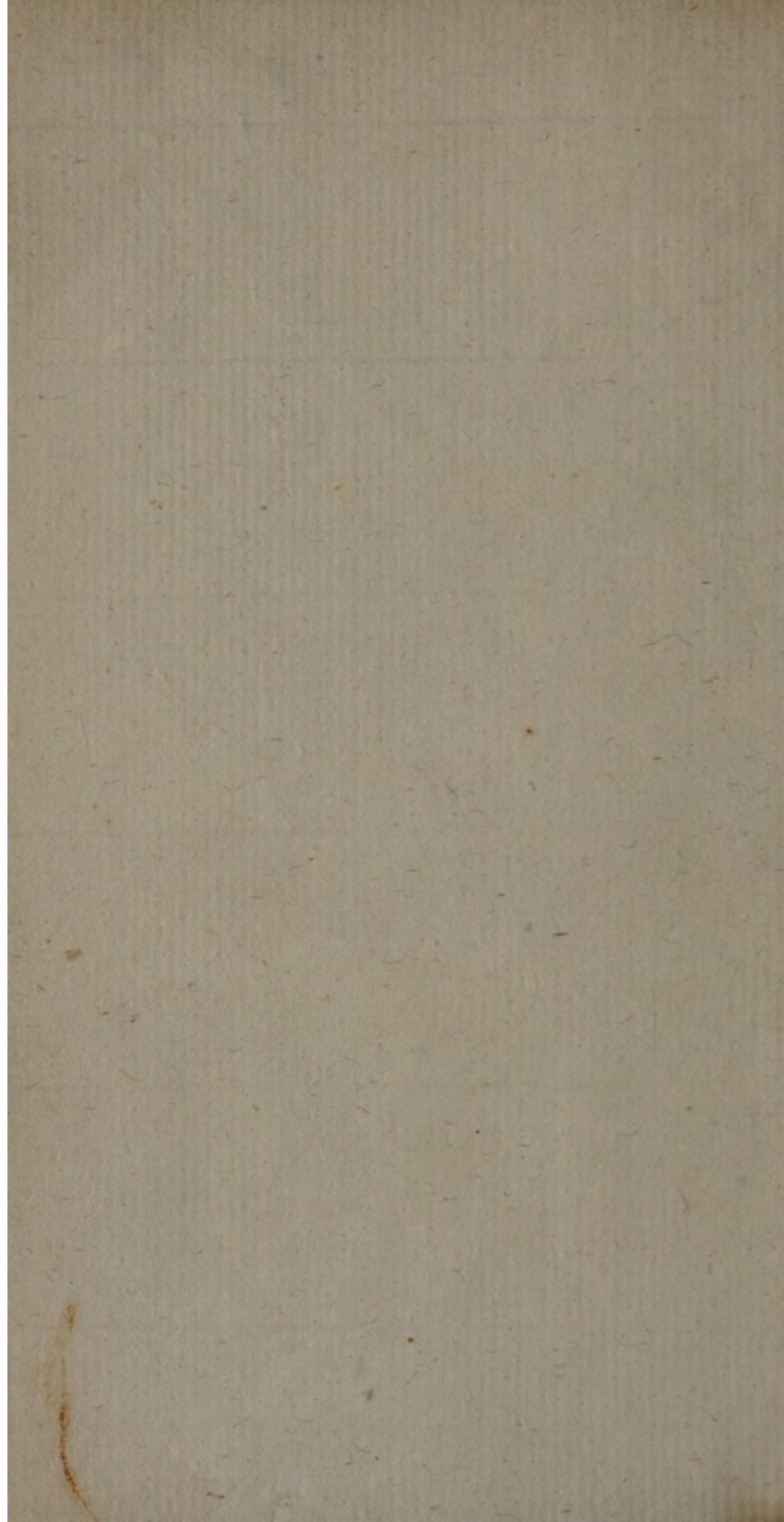
LEGISLATURE

IN 1889

AND

IN SENATE

January 1st 1890



42550

ESSAI

SUR

LES MALADIES

*Auxquelles sont sujettes les personnes
qui vivent*

A LA COUR ET DANS
LE GRAND MONDE.

Traduit de l'Allemand

DE M^R. LANGHANS,

Médecin pensionné de la Ville & République
de BERNE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

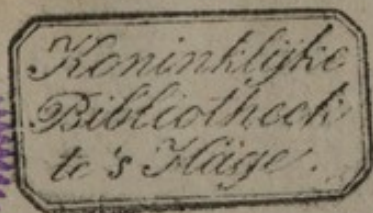
Et la seule approuvée par l'Auteur.



A LAUSANNE,

Chez FRANC. GRASSET & COMP.

M. D. CC. LXXII.





PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

IL n'y a point de livre, quelque concis qu'il paraisse, qui ne puisse procurer un grand avantage à la société, lors même qu'il ne contient rien de nouveau. Il suffit que la matière en soit intéressante, qu'en la traitant avec ordre, justesse & précision, l'auteur la mette dans tout son jour, & à la portée d'un chacun. De cette espèce sont l'Avis au peuple de Mr. TISSOT ; * des ouvrages

* On trouve les seules éditions originales des Ouvrages de Mr. TISSOT chez Fran-

du même auteur, comme la Santé des gens de lettres, son Onanisme; les traités de l'éducation de ROUSSEAU & de BALEXERD, le petit traité de Mr. ZIMMERMANN sur la dissenterie, maladie si connue. Ils ne contiennent rien de nouveau; ce sont des collections de vérités ramassées de tous côtés jusqu'alors presque universellement ignorées, parce qu'elles se trouvaient confusément répandues dans le chaos immense d'une infinité de volumes.

Tel est aussi le livre que je donne au public. Il ne contient que des vérités, qui quoique déjà touchées dans beaucoup d'ouvrages de médecine, &

Geis Grasset & Comp. Libraires & Imprimeurs à Lausanne en Suisse.

DE L'AUTEUR. ¶

qui n'étaient guère parvenues qu'à la connaissance des Médecins. Je doute, si jamais personne a donné en particulier aux courtisans & aux gens du monde, des avis aussi sincères sur les pernicioeux effets de leur maniere de vivre, & si jamais on leur a prescrit un régime & des remedes aussi convenables à leur état & à la conservation de leur santé.

On rend trop de justice au désintéressement & à l'humanité des célèbres médecins de Paris & de la cour, pour n'être pas persuadé, que lors qu'ils voient les grands dans des visites familières, ou qu'ils se trouvent à leur table, ils ne cessent de leur représenter les torts qu'ils font à leur

santé. Supposons, que ces Messieurs aient rempli à cet égard les devoirs de leur profession, ne se peut-il pas, qu'entraînés quelque fois par le torrent des modes & des exemples qui gouvernent la plupart des grandes villes, oubliant pour un moment qu'ils sont Médecins, ils négligent de satisfaire à ces obligations si essentielles? En ce cas, ce petit ouvrage pourra suppléer à leur négligence, & être de la plus grande utilité.

D'ailleurs, les Médecins de Paris qui sont en réputation, sont quelque fois tellement surchargés de malades, que le tems ne leur permet pas de donner à tous des soins égaux, & d'approfondir suffisamment les causes de leurs maladies : comment pourraient-

ils donc prescrire à un chacun en particulier un régime convenable, & l'instruire amplement sur tout ce qui pourrait-être pernicieux à sa santé?

Toutes ces considérations me font espérer, que ce petit ouvrage pourra être de quelque utilité à tous ceux qui se conformeront scrupuleusement à ce qu'il prescrit. Je leur montre en premier lieu, comment, en élevant leurs enfants d'une manière plus naturelle & plus saine dans les premières années de leur vie, ils les rendront plus robustes, & auront dans les suivantes moins à craindre pour leur santé. Je leur montre en second lieu tous les défauts de l'éducation jusqu'à l'âge viril; défauts, dans lesquels on tombe, ou par préjugé ou par igno-

rance, & dont les funestes effets sont des infirmités, des maladies, & souvent une mort prématurée. Je leur fais enfin un détail des principales maladies qui proviennent de leur manière de vivre si peu conforme à la nature, & leur prescrit les moyens les plus sûrs d'en guérir lorsqu'ils en sont atteints. C'est aux Médecins à qui ces malades se confient, à faire le reste.

Des hommes, dont la vie, la santé, la gaieté d'esprit font le sort de tant d'autres, ne méritent-ils pas que nous les prions instamment de veiller à leur conservation, & que nous les exhortions à quitter, ou à changer un train de vie, qui entraîne souvent avec leur perte celle de tout un état?



DES MALADIES
DE LA COUR
ET DU GRAND MONDE.

§. 1. **D**E toutes les cours de l'Europe, celle de France a toujours été, sans contredit, la plus brillante & la plus magnifique. Elle est en possession de répandre sur les sciences & sur les arts, ces attrait, qui excitent à les cultiver: elle imagine sans cesse tout ce qui peut charmer, séduire & rendre la vie agréable & délicieuse: elle anéantit l'erreur, détruit le préjugé, se forme sur leurs ruines un esprit noble & élevé, s'immortalise, & rend immortelles les nations qui la prennent pour modèle.

§. 2. Mais, ce génie d'invention, ce goût décidé pour les agréments, pour

la volupté, sont précisément le fléau de la cour & du grand monde. De là naissent une foule de sensations désagréables, des inquiétudes, des maladies qui accablent les grands. Le monde avec tous ses appas, les trésors, les dignités avec tout ce qu'elles ont d'éclat, ne sauraient les en garantir : une mort précoce en est le fruit ordinaire. VOLTAIRE dans ses tragédies, MOLIERE dans ses comédies, ont-ils jamais pu rendre à un courtisan épuisé, les forces qu'il avait perdues avant le tems ? ont-ils pu arracher au trépas cet autre, qui s'y était précipité par l'usage immodéré des liqueurs, du café, par le jeu, la danse, l'amour & les veilles ? ont-ils pu garantir un seul de ces hommes de cour de la fureur de l'hypochondrie, & d'autres maladies pour le moins aussi fâcheuses.

§. 3. Un poison qu'on avale, ne détruit pas toujours subitement ; il a souvent des effets lents qui laissent jouir encore pendant quelque tems d'une santé équivoque ; mais, enfin il agit avec tant de force, que la mort est inévitable si on n'emploie sur le champ l'antidote le plus efficace. Voilà ce qui arrive ordinairement à ces gens que j'appelle du bon ton. Ce sont ces courti-

Sans qui mènent une vie que la nature défavoue. J'appelle de même ceux qui les copient, parcequ'ils s'imaginent, qu'ils auraient à rougir, si avec leur esprit & leurs richesses ils menaient une vie ordinaire. Au reste, quand je dis bon ton, je ne parle pas de ce ton qui règne même hors de la France dans la plupart des petites villes & jusques dans les villages. Le fils, la fille d'un Maire, d'un Baillif croiraient se dégrader, s'ils vivaient comme leurs voisins, aussi nobles qu'eux, si souvent ils ne le sont pas plus. Ils sont dans la sotte persuasion que leur naissance, leur condition les élèvent au dessus des autres; ils sont riches, quoique souvent leur bien suffise à peine à leur entretien recherché. Il faut se distinguer. Ils affectent donc ces airs de petits-maitres français, de petites-maitresses, ces minauderies qu'ils copient mal: ils empruntent ces discours dépourvûs de bon sens; ils se présentent avec cet ajustement qu'ils croient être de la dernière mode en France, & qui hélas est bien surannée, & ils se rient des honnêtes gens qui ne les imitent pas dans leurs fanfaronades. J'avoue, que cette manière de vivre, qui est une espèce de vie de cour, n'est pas toutefois & d'abord nuisible à la santé; on

4 DES MALADIES

en voit, qui la mènent & parviennent à une vieilleſſe gaie & heureuſe : cependant, la plûpart de ceux qui ſuivent ce ton, en reſſentent auſſi tot ou tard les trilles effets.

§. 4. Le corps du riche, de l'homme de Cour, du Grand, eſt précifément le même dans toutes ſes parties, que celui du pauvre, de l'homme du peuple. C'eſt la même ſtructure. Le même mécaniſme y travaille les ſucs, les met en mouvement, les mêle, les ſépare, les porte à la place qui leur eſt deſtinée, lie entre elles les parties ſolides & les entretient, engendre les eſprits vitaux, nourrit le corps & procure le ſommeil. Tout ce qui trouble ou détruit cette ſage économie dans quelque partie que ce puiſſe être, produit les plus funeſtes effets ; des infirmités, des maladies, la mort même, qu'une conduite réglée aurait tenu encore longtemps éloignée. Voilà pourquoi les maladies des Grands & celles des gens du peuple ont entre elles beaucoup de rapport, quoique les cauſes en ſoient différentes, & c'eſt précifément ce qui fait, que chez les uns elles ſont plus opiniâtres, plus dangereuſes & plus difficiles à guérir que chez les autres. Une fièvre chaude ou putride ne ſera ja-

mais aussi maligne ni aussi dangereuse chez un homme qui aura vécu sobrement, qu'elle le fera chez celui qui, dès sa jeunesse aura fait de la viande sa principale nourriture, & sa principale boisson de liqueurs échauffantes. C'est donc de la différence de conduite & de régime que dépendent la nature, le degré & les suites de la plupart des maladies.

§. 5. Pour comprendre ces vérités dans toute leur étendue, pour connaître dans leurs principes mêmes & les maladies des grands & les effets funestes qui en résultent, il est à-propos de choisir pour objet de nos considérations un de ces grands, une de ces femmes élevées à la manière de la cour. Nous les prendrons au moment de leur naissance, & les suivrons pas à pas dans les révolutions de l'âge & les habitudes de la vie jusqu'à leur fin.

§. 6. Nous supposons avant tout, que ces enfants soient nés de parents sains & d'un sang pur. Ceux qui sortent de parents faibles, gâtés, dont la jeunesse porte déjà les empreintes de l'âge le plus avancé; ceux qui reçoivent avec la vie le germe de la contagion, ne peuvent entrer dans notre sujet. Le régime le plus exact, la conduite

6 DES MALADIES

la plus réglée ne pourront ni leur procurer une santé solide dont ils n'ont pas en eux le principe, ni leur prolonger la vie. Nous ne parlons que des premiers. Dès qu'un enfant est au monde, on l'éloigne de la mère: elle est trop délicate pour lui donner les soins que la nature réclame. On le met en nourrice. La mère aurait quelques incommodités à effuyer: la beauté de sa gorge souffrirait si l'enfant suçait ses mammelles: ou, ce qui est un motif plus puissant encore, il faudrait pendant quelque tems vivre de régime, & on ne veut pas; il faudrait renoncer à certains plaisirs, à certaines parties, & on n'en a pas la force. C'est précisément à l'enfant en nourrice qu'on porte les premiers coups, & qu'on expose sa santé à un danger évident. Il ne peut pas jouir du premier lait de sa mère, qui par une sage disposition de la nature devait servir à lui purifier le corps, & l'accoutumer insensiblement à supporter un lait plus fort. Une nourrice souvent trop âgée lui donne un lait trop vieux, trop gras, & par conséquent trop fort & trop pesant pour son âge: ou bien on lui fait prendre du lait de vache, de chèvre, ou quelque autre breuvage aussi peu proportion-

né à ses premières forces & à la sensibilité de son estomac & de ses entrailles. Je dis que le lait, l'humeur qui se ramasse les premiers jours dans les mammelles de la mère sert à purger l'enfant ; cela est évident. Ce lait rend à l'enfant le service du vomitif ou du purgatif le plus convenable ; car, en produisant non seulement des vomissements, mais une évacuation assez considérable, il chasse du corps de l'enfant la quantité d'humeurs & d'ordures qui se sont ramassées pendant plusieurs mois dans son estomac & dans ses entrailles, tandis qu'il était dans le ventre de sa mère. En même tems que ce lait évacue l'enfant, il a assez de substance pour lui entretenir ses forces ; autre effet, qu'aucun des remèdes évacuatifs qu'on emploie ordinairement dans ces circonstances, n'opère aussi infailliblement. D'ailleurs dans ces tems malheureux, où la débauche & la volupté sont devenues le mal universel, ne doit on pas être dans des défiances & des inquiétudes continues à l'égard des nourrices ? ne se peut-il pas qu'une créature porte en elle ce virus qui ne se manifeste pas toujours au-dehors, où qu'elle soit infectée de quelque autre mal qui se communique, qu'elle a grand soin de cacher, & dont

elle fait couler le poison dans les veines de l'enfant avec le lait qu'il suce ? Enfin, jamais ni une nourrice, ni toute autre personne chargée d'élever un enfant ne sentiront pour lui cet instinct de la nature, cette tendresse, dont la mère seule est capable. Les récompenses les plus riches ne la leur inspireront pas, & l'enfant dans ses foiblesses, dans ses besoins ne trouvera jamais chez elle les secours, les tendres soins qu'il trouvera dans le sein de sa mère. Combien de fois n'arrive-t-il pas, que, par paresse, pour n'être pas obligée de quitter son lit ou d'interrompre son sommeil, une nourrice laisse des nuits entières un pauvre enfant crier, pourrir dans ses langes mouillés, & mourir de soif ? lorsqu'au matin on lui donne sa nourriture ordinaire, il en prend plus à la fois qu'il n'en peut supporter : delà des vomissements, des diarrhées, des coliques d'estomac & souvent des convulsions. Les mères ne feraient-elles donc pas infiniment mieux, si elles nourrissaient au moins pendant cinq ou six mois elles mêmes leurs enfants, ou qu'elles les fissent soigner en leur présence ? je n'en exige certainement pas trop ; la nature en demande davantage. Non seulement les enfants, mais aussi

les mères en risqueraient beaucoup moins & pour leur santé & pour leur vie. Une mère, qui après son enfantement se trouve abondamment fournie de bon lait, & ne nourrit point, ne résiste guère à l'impulsion, à la voix de la nature sans en porter la peine. J'ai vû des femmes d'une constitution si robuste, & si abondantes en lait, qu'elles auraient pû nourrir deux enfans à la fois, étouffer cependant les cris de la nature & en violer l'ordre avec opiniâtreté. Bientôt le lait épanché dans le sang y fermenta, leur causa un pourpre mortel & des maladies de poitrine très-dangereuses. J'en ai pendant long-tems soigné une, qui pour être tombée dans cette faute, souffrait tous les mois pendant quelques jours aux approches du flux périodique, des douleurs très-vives aux extrémités des doigts tant aux mains, qu'aux pieds. Ces douleurs ne se calmaient, que lorsqu'il était forti par la peau à ces extrémités une certaine quantité de bon lait, à la mesure à-peu-près d'une petite tasse. Au reste, si ce qu'on exige ici des mères est dans l'ordre de la nature à l'égard de ces personnes qui mènent une vie conforme à ses loix, ce ne peut-être que le contraire pour celles qui vivent à la cour &

dans le grand monde. Outre qu'elles sont la plupart trop faibles pour supporter les incommodités inféparables de l'état de nourrice, au lieu de donner à leurs enfants un lait bon & balsamique, leur manière de vivre, si peu conforme à la nature, ne leur fournirait qu'un lait échauffé & malsain. Nous attendrons donc, pour opérer une heureuse révolution, les tems d'un Louis XIX. Peut-être qu'alors les arrières petits fils de l'espèce qui vit à présent, auront assez de force pour se ranger à la loi, si toutefois nos avis & nos exhortations font d'ici à ce tems une impression solide.

§. 7. Les Grands évitent quelquefois de tomber dans le défaut dont je viens de montrer les suites facheuses, mais alors ils donnent dans un autre écueil. Ils élèvent leurs enfants avec une délicatesse, qui dans leurs premières années leur est beaucoup plus pernicieuse qu'une éducation négligée. Ce n'est pas que je veuille ici conseiller à qui que ce fut, de suivre *J. J. Rousseau* dans sa méthode de rendre les enfants robustes; elle est outrée, & ne peut convenir qu'à des nations féroces. Dans un état policé, il suffit de procurer aux enfants dans leurs premières années les

forces, & la vigueur qu'il leur faut, pour jouir d'une santé constante, & parvenir à la vieillesse. Trop de chaleur en relâche de plus en plus, & affaiblit par conséquent les fibres encore délicates; c'est-là surtout l'effet d'un air renfermé dans une chambre chaude; il porte toujours avec lui une certaine humidité. Il est donc essentiel, d'abord, de tenir les enfants dans une juste température, quelque tendre que soit leur âge. Si-tôt qu'ils sont nés, on peut tous les jours les laver deux fois avec de l'eau & du vin tièdes; peu-à-peu on les acoutumera à l'eau froide, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se rendre eux-mêmes ce service. Par ce moyen leur peau deviendra capable de résister à tous les changemens d'air: changemens qui nous causent souvent des maladies très-dangereuses, surtout lorsque la transpiration qui se fait par la peau se trouve subitement interceptée. C'est le contraire à l'égard des pieds: il faut toujours les tenir dans un degré de chaleur de plus qu'on ne tient la partie supérieure du corps, parceque le sang se porte lentement dans les parties les plus éloignées du cœur, surtout si l'on se donne peu de mouvement. Il faut donc en hyver envelopper les pieds des

enfants dans de la flanelle. Il est bon de leur en mettre aussi sur le ventre. La chaleur dissout & chasse les vents qui se fixent souvent dans les entrailles, les gonflent & causent des coliques très-douloureuses. Il faut avoir soin de rafraichir souvent le lit des enfants. La meilleure couche pour eux fera de la paille coupée bien sèche, ou un matelas de crins, afin que l'humidité qui relâche trop les fibres de la peau, ne puisse pas y séjourner. Il faut par la même raison, ne les tenir que dans des appartements secs qu'on aura soin de balayer tous les jours vers midi. Il faudra tous les jours, hyver & été, en ouvrir de tems à autre les fenêtres pour y rafraichir l'air. A l'égard de ceci un juste milieu est absolument nécessaire. Les excès sont toujours nuisibles. Notre globe peut à la vérité, être en cas de besoin habité dans tous ses différents climats par la même espèce d'hommes; cependant, serait-il raisonnable d'élever nos enfants d'une manière si rude, si grossière, qu'ils seraient en état de supporter les chaleurs brûlantes de la Zone torride, & les froids excessifs de la glaciale aussi aisément que l'air des climats tempérés? Nous ne for-
 tons guère de notre patrie, ou, si nous

en sortons , nous ne choisissons pour notre séjour que des contrées où la température & la manière de vivre sont à-peu-près les mêmes que les nôtres. Si , depuis le moment de leur naissance on avait élevé nos Seigneurs , nos Dames à la manière des Russes ou des Samojédes , quel avantage en auraient-ils retirés pour leur santé , & pour la vie qu'ils sont obligés de mener ? d'une chaleur excessive on les aurait fait passer subitement au plus grand froid : on leur auroit frotté le corps avec de la neige pour les rapprocher ensuite du feu : on aurait répété cette pénible & douloureuse opération jusqu'à ce qu'on leur eût formé un corps aussi dur que le fer. Ils se trouveraient avoir des forces inutiles dans le climat qu'ils habitent ; ils n'oseraient pas les entretenir , après les avoir acquises par une suite d'incommodités & de dangers. Et nos Dames , quelle utilité en retireraient-elles pour la vie qu'elles mènent à la cour , si on les avait élevées à la manière des Dames Abyssiniennes , en les accoutumant à se promener des journées entières par les plus grandes chaleurs de l'été , sans se ressentir ni de la soif , ni d'aucune autre incommodité ? Qui se ferait un plaisir de les accompagner à leurs prome-

nades ? suivons les plutôt pendant les beaux jours d'un agréable printems, avec une constitution proportionnée à notre climat, dans les bosquets enchantés de Marly & de Chantilly.

§. 8. Si c'est un bien pour les enfans de les laver avec de l'eau froide, il n'est pas moins important pour la conservation de leur santé, de les accoutumer dès leur tendre enfance à supporter le grand air dans lequel ils doivent vivre. Cependant où sont les grands qui osent adopter cette maxime ? funeste préjugé d'une délicatesse mal entendue ! Ils tiennent leurs enfans continuellement enfermés dans des chambres : en hyver c'est le froid, en été c'est la chaleur qu'il faut éviter ; en sorte que leurs enfans ne jouissent que très rarement d'un air pur & frais. L'air froid & sec rend le même service que l'eau froide avec laquelle on se lave ; il fortifie la peau, en reserre les pores, empêche la trop grande transpiration, & rend les chaleurs de l'été plus supportables.

§. 9. Que de fautes les grands ne commettent ils pas dans la manière de nourrir leurs enfans ? Ils en confient le soin à des personnes ignorantes ; ou bien ils suivent en ceci comme en tou-

te autre chose, la coutume générale dont ils respectent l'empire, ou ils se laissent dominer par le préjugé. S'ils écoutaient la voix de la nature, ils fauraient, que le lait est la nourriture la plus naturelle & la plus saine pour un enfant jusqu'à l'âge de deux ans. A cette nourriture on pourra ajouter dans l'espace de douze heures une ou deux soupes de pain blanc ou de ris mondé d'orge, de gruau, le tout cuit dans du bon lait de vache. Cela suffira pour donner à l'enfant les forces & l'accroissement convenables. Des mets plus forts, plus substantiels ne sont pas pour cet âge: l'estomac est trop faible pour les digérer, les dents manquent pour les mâcher & les fibres soit du palais, soit de l'estomac, sont trop délicates & trop faciles à irriter, pour n'en pas souffrir.

§. 10. A peine les enfants des grands sont ils âgés de quelques semaines, que déjà on leur donne des bouillons gras, fortement épicés, des sucreries, des bouillies de toute espèce. Il faut qu'un enfant soit né de parens bien robustes, pour digérer ces bouillies & n'être pas tourmenté par des gonflements & des obstructions. Les sucreries forment dans l'estomac & dans les entrailles des enfants un dépôt d'humeurs très-acres.

Ce dépôt joint à l'acreté naturelle du lait qu'ils prennent, rend les maladies auxquelles ils sont déjà sujets, tels que sont les coliques, les vomissemens, les convulsions, &c. &c. beaucoup plus violentes & plus dangereuses. Cette humeur a quelquefois tant d'acrimonie, qu'au moment que les enfants prennent le lait, il se tourne & se convertit en fromage. Elle s'attache à différentes parties des boyaux & des entrailles, ici elle cause des étranglemens, là des élargissemens qui sont pour le reste de la vie une source de maux inévitables, surtout de la constipation & d'une hypocondrie à laquelle il est impossible de remédier. La plupart des enfants à la mammelle si d'ailleurs ils ne sont pas d'une très-bonne constitution, nous donnent pendant les premiers mois des peines incroyables pour les garantir de cette abondance d'acreté, lors même qu'elle ne provient seulement que du lait dont on les nourrit.

Dans ces circonstances, les remèdes purement lénitifs & les acides astringents, loin de leur être salutaires, leur sont, au contraire, nuisibles. Il faut, pour les guérir de ces maladies, leur refuser pour un tems le laitage, pour prévenir un nouveau dépôt d'acreté

qui pourrait se former dans leur estomac. Celui qui se trouve, pourra en être chassé insensiblement par le moyen de la rubarbe grillée, mêlée avec un tiers de poudre d'yeux d'écrevisses ou de poudre de corail, ou enfin uniquement par des lavements émollients. Pendant ce tems on nourrira ces enfants de crèmes de ris, d'orge & de gruau. Si les sucres leur sont pernicieuses, les bouillons épicés le sont beaucoup plus encore. Les épiceries échauffent, irritent la substance corruptible qui se trouve dans tous les corps, enflamment le sang, & mettent leur vie dans le plus grand danger, lorsqu'ils sont atteints des maladies ordinaires à cet âge, comme de la petite vérole, de la rougeole, ou qu'ils font des dents. S'il était entré dans les vues sages de la providence, que la viande ou des mets de cette espèce dussent être la première nourriture des enfants, ne les aurait-elle pas déjà pourvus de dents dans le ventre de la mère? Ne les aurait-elle pas traités comme d'autres animaux en leur donnant un estomac assez fort, pour digérer cette nourriture aussi aisément qu'ils la digèrent dans un âge plus avancé? Que la vie de ces enfants serait de peu de durée, surtout si à cette vora-

cité ils joignaient les forces du corps
 & les facultés de l'ame dont jouit un
 homme fait, qu'ils pussent se fatiguer
 le corps en marchant & courant toute
 une journée, & l'esprit en réfléchissant
 & tenant leurs sens fortement appli-
 qués? A cinq ans ils seraient déjà au
 plus haut degré d'accroissement & de
 vigueur, à dix ils déclinerait; & à
 quinze ils seraient dans la décrépitude.
 L'espèce gigantesque qui parvient fort
 vite à son accroissement & ne vit que
 fort peu, nous en fournit une espèce
 de preuve. Les habitants de nos Alpes,
 au contraire, qui ne vivent que de lai-
 tage dans leur enfance, & qui en font
 dans la suite leur principale nourritu-
 re, ne prouvent-ils pas que le lait est
 la nourriture la plus naturelle & la meil-
 leure pour l'homme? Rien de si beau
 que le corps, le teint, la figure de ces
 gens; rien de si heureux & de si const-
 tant que la santé dont ils jouissent,
 tant qu'ils suivent à cet égard les leçons
 de la nature.

§. II. Les enfants des grands font-ils
 en état de marcher un peu, de parler,
 déjà leurs parents partagent avec eux
 les mets forts & épicés dont ils se nour-
 rissent: leur donne-t-on du jardinage,
 ce met si sain d'ailleurs pour cet âge

est préparé dans des bouillons si forts, qu'il perd presque toute sa qualité balsamique, & qu'au lieu de rafraichir les fucs, ils les échaufent & contractent presque la nature de la viande; déjà le palais commence à perdre le goût pour les mets ordinaires qui sont les plus sains. Ils n'aiment plus que le goût fort de toutes les espèces de viandes apprêtées avec force épicerie. Il arrive à ces enfants ce qui arrive aux ivrognes, dont le palais meurt insensiblement au vin, & à qui il faut les liqueurs les plus fortes & les plus spiritueuses pour leur causer de la sensation. Il est vrai qu'à toutes les grandes tables en France les desserts sont toujours composés de différentes sortes de fruits dont l'acide peut corriger ce que la viande a d'échaufant, & empêcher en quelque sorte qu'elle ne se corrompe; mais ces fruits ne suffisent pas pour entretenir entre ces nourritures qui produisent des fucs si différents, l'équilibre que la nature exige. Voilà pourquoi les uns sont sujets à des fièvres des plus malignes, fièvres putrides, bilieuses, inflammatoires & que les autres tombent si souvent dans des maladies de langueur & dans un déperissement total. D'ailleurs, lorsqu'au commencement du repas on

a, pour ainsi dire, entassé avec avidité viandes sur viandes, & toutes fortement assaisonnées quelle envie restet-il à l'estomac de prendre une nourriture plus saine, où la placera-t-il ?

Voilà ce qui produit le germe de ces maladies dont je viens de parler, & qui enlèvent à la fleur de leur âge tant de seigneurs en France & en Angleterre. S'il y en a quelques uns qui en échappent, quantité d'autres défauts & dérangements qui entrent dans leur façon de vivre les plongent bientôt dans d'autres maux plus dangereux encore que les premiers, & tout-à-fait incurables. Rien de si aisé que de les en convaincre. J'ai eu souvent occasion de faire cette triste expérience sur moi-même & sur d'autres dans différents voyages que j'ai fait à Paris, où je fus appelé pour des malades de cette espèce. J'eus tout le tems de connaître les dangereux effets de cette façon de vivre, & il s'en est peu fallu que je n'en fusse moi-même la victime. Je vécus comme on vit dans le grand monde; je dinai à deux heures, & soupai à dix. Les repas étaient exquis. Une infinité de mets les plus délicieux, mais tous appretés de la manière que je viens de dire, entraînaient malgré qu'on en eût à en manger,

lors même qu'on ne se sentait ni besoin ni envie. Ces alimens nouveaux pour moi me plurent beaucoup pendant quelques semaines; mais j'en pris bientôt un vrai dégoût. J'eus continuellement la bouche mauvaise & amère; il me prit une envie extraordinaire de ne manger que des choses aigres & du jardinage grossièrement apprêté: cela alla au point, qu'à moins de prendre quelques verres d'une limonade la moins douce qu'il était possible, je ne pouvais me mettre à table le soir, ni supporter l'odeur de la viande. Malgré cette précaution je me sentis de jour en jour l'estomac plus chargé de bile; mon sang s'échaufa; je n'eus plus qu'un sommeil inquiet & interrompu, la mélancolie s'empara de moi & se peignit sur mon visage. Tel était mon état lorsque je quittai Paris après y avoir fait un séjour de deux mois. Le choux aigre & du bon vin du Rhin dont je fis usage en passant par l'Alsace, me rendirent la santé. La même chose m'arriva à mon second & troisième voyage de Paris, de sorte que pour conserver ma santé je fus obligé de prendre une nourriture plus légère, plus acide & plus balsamique. D'où vient, qu'un si grand nombre de seigneurs français sentent si mauvais par

la bouche qu'il n'est pas possible de tenir à côté d'eux, à moins qu'ils ne se fassent une atmosphère d'ambre & de toute sorte d'odeurs fortes? Les viandes qu'ils mangent en trop grande quantité, pourrissent dans leur estomac qui n'est pas assez pourvu d'acides pour les digérer & les cuire: c'est ainsi qu'un général français encore existant répandait une odeur si formidable, que les ennemis fuiaient devant elle plutôt que devant les armes du héros.

§. 12. Mais peut-être cherchera-t-on à justifier cette manière de se nourrir si malsaine & si pernicieuse. Une coutume, dira-t-on, contractée depuis la tendre jeunesse, forme, pour ainsi dire, un second tempérament, en sorte, que des alimens forts & échauffans ne nuisent pas tant à des personnes qui ont toujours ainsi vécu, qu'ils nuiraient à d'autres qui voudraient s'y accoutumer à un âge plus avancé. Je conviens, que l'habitude peut pour un certain tems éloigner le danger; mais enfin, c'est agir si fort contre la nature, que plus il y aura de tems qu'on se sera nourri de la sorte, plus on aura de suites funestes à craindre pour la santé. L'usage immodéré des viandes & des liqueurs met l'inflammation dans les suc, les

corrompt & les empêche de circuler : il s'ensuit nécessairement , que ceux qui en font leur nourriture & leur boisson ordinaire doivent se trouver en danger pour peu qu'une maladie les attaque. On est obligé de leur tirer beaucoup plus de sang qu'à d'autres , & leur guérison est beaucoup plus lente & plus difficile. La viande épaisit le sang , & fait beaucoup plus de bile que quelque'autre aliment que ce soit. C'est donc une injure qu'on fait aux médecins français , lorsqu'on les accuse d'ordonner trop de saignées dans les fièvres chaudes , & trop de purgatifs dans les fièvres putrides. Il est vrai , cependant , qu'il y en a , parmi ces messieurs , qui pourraient être à cet égard un peu plus modérés dans des maladies de nerfs & dans d'autres cas ; il y a des remèdes plus simples & plus efficaces dont ils pourraient faire usage , en prescrivant en même tems à leurs malades un régime plus raisonnable. Par la saignée ils atténuent bien pour quelque tems la masse du sang , mais ils ne lui ôtent pas ce qu'il a d'inflammable & de putride , tandis que par chaque saignée ils affaiblissent considérablement tous les nerfs , toutes les fibres , & fraient la route à l'hydropisie , à l'éthisie , aux consomptions.

24 DES MALADIES

tions, aux maladies de nerfs, & aux obstructions dans les viscères.

§. 13. Si malgré les cris de la nature les grands ne peuvent pas se résoudre à nourrir leurs enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans, de laitage, de jardinage, de fruits, de ris, d'orge, de gruau, que du moins, dans la saison où les vergers & la terre offrent des fruits murs, sains, aigrelets, tels que sont, pommes, poires, pêches, fraises, framboises, que du moins, dis-je, ils leur permettent d'en manger selon leur envie. Je suppose, qu'ils en mangent quelquefois trop, & qu'ils en aient pour quelques jours des vomissements ou la diarrhée, il est bien certain que ces incommodités ne les feront pas tant souffrir qu'elles font souffrir les grands, lorsqu'elles leur proviennent de la trop grande quantité de viandes & d'autres aliments dont ils se surchargent souvent l'estomac. Je dis plus, & je dis que ces vomissements & ces diarrhées sont pour les enfants des effets salutaires causés par ces fruits. Par ce moyen leur estomac & leurs viscères se déchargent d'une quantité de glaires inutiles, de bile surabondante, d'humeurs corrompues qui auraient pû s'épancher dans le sang, & y causer des fièvres violentes & putrides.

des. La plupart des enfants aiment les fruits aigrelets : il y en a même beaucoup qui les préfèrent à la viande & aux mets les mieux apprêtés ; l'instinct exerce sur eux son pouvoir ; & qui pourrait le détruire ? Et chez les personnes faites, lorsqu'elles sont attaquées d'une fièvre chaude ou putride, ne voions nous pas que tant que l'accès dure, elles ne soupirent qu'après ce qui est frais & aigrelet, & qu'elles ont une entière répugnance pour la viande ? Je vis, il y a trois ans, le Dauphin d'aujourd'hui diner avec ses frères : au dessert le cadet apperçut trois pêches sur une assiette : je lus sur son visage l'extrême envie qu'il eut d'en manger, mais comme elles n'avaient pas encore été présentées au Dauphin il n'osa y toucher. Plein d'impatience contre cette étiquette, il ne put s'empêcher de dire, *serai-je donc toujours le dernier dans le Royaume ?* Cette plainte était vive, mais l'envie de manger des pêches était sans doute plus vive encore, & je fus au désespoir de n'oser lui en présenter plus qu'il n'y en avait. Je vis bien qu'il en est de la table du Roi comme de celle de tous les grands. On regarde comme les mets les plus sains ceux qu'on aime par préférence, parce qu'ils

flattent d'avantage le palais. Si par malheur il se trouve là un de ces médecins qui, soit par ignorance, soit qu'il ait lui-même le palais gâté, ne fait pas faire la différence d'un mets qui est sain & de celui qui ne l'est point ; s'il ne donne là-dessus aucune règle, bientôt le paradoxe le plus pernicieux passe en maxime de table, & l'on est dans la dangereuse & fausse persuasion, que tout ce qu'on a mangé ne peut-être que très sain, puisque le médecin, bien loin de défendre aucun met, a lui-même mangé de tous avec appetit. Voilà pourquoi, sans doute, on pense généralement en France que le maigre est malsain, qu'il échauffe, & qu'au contraire les bouillons gras rafraichissent. Il y a même des médecins accrédités qui font de cet avis, mais cette maxime n'est que de la médecine française. Si mes conseils quoique dictés par la nature, n'ont pas le bonheur d'être goûtés, il faut nécessairement avoir recours aux remèdes artificiels pour ne pas manquer le but que nous nous proposons. De tous les remèdes que je connais, il n'y en a pas que je croie plus sûr & plus efficace que mon syrop de crème de tartre. Ce n'est autre chose que de la crème de tartre préparée, peu-à-

peu fondue dans du jus de citron & adoucie par le sucre. Cette préparation est un peu difficile, parceque ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à fondre la crème de tartre, & qu'une fois fondue, elle se reforme bientôt en dépôt. Ce remède si simple, s'il est bien préparé, fait en été une boisson très-rafraichissante & très-agréable, à en mettre seulement deux à trois cueillerées à café dans un verre d'eau. C'est un acide dissolvant qui purge sans qu'on s'en apperçoive, & il est d'un grand usage dans toutes les fièvres chaudes, putrides & bilieuses. Il délaye un sang visqueux & inflammatoire, le rafraichit, empêche efficacement les sucs de se corrompre, adoucit la bile, & la fait passer insensiblement par les urines & par les selles avec les ordures qui se sont ramassées dans l'estomac. Que de tems en tems on donne entre les repas un peu de ce syrop dans de l'eau aux enfants que l'on nourrit avec de la viande; même les personnes faites pourront par ce moyen se garantir des maladies dont nous avons parlé.

§. 14. Si le carême & les jours maigres qu'on ne regarde plus aujourd'hui que comme une vieille mode, ne procurait d'autre avantage à la France,

que celui d'obliger les grands de s'abstenir à certains tems de l'année d'aliments échauffants, & de se nourrir de fruits & de jardinage apprêtés sans art, ce ferait déjà un grand bien dont ils devraient être reconnaissans à l'église, puisqu'elle leur prescrit un régime propre à leur conserver la santé & à prolonger leurs jours. N'importe, qu'en établissant cette loi elle ait agi par principe de médecine ou de religion; l'objet en est excellent, quelque en ait été le motif, & il ferait à souhaiter beaucoup plus pour les riches que pour les pauvres que ce commandement s'observât. Ce ferait un usage que l'on devrait adopter dans tous les états de l'Europe de quelque religion qu'ils soient, sans cependant en faire une loi qui obligeât à certains tems de l'année. Mais, on craint de se rendre ridicule aux yeux des personnes sensées, & d'être confondu avec une populace livrée à la superstition. Et bien, que l'on consacre au moins quelques semaines d'un agréable printems au soin de sa santé. A cette saison toutes les plantes se raniment & se renouvellent en se déchargeant des parties mortes que le froid a empêché de pousser, & qui sont inutiles: les sucres qu'un trop long repos a

engourdis, reprennent leur mobilité, & les fibres leur ressort. Qu'alors on prenne le matin à jeun une portion raisonnable de petit lait dans lequel on aura fait cuire de *la Berline*, du *creffon de fontaine*, de *l'oseille* & d'autres herbes qui ont la vertu de purifier le sang. Par-là on se rafraichira tout le corps, & l'on purifiera le sang de tout ce que la longueur de l'hyver lui a fait contracter de putride & d'inflammatoire. A la place du lait on pourra prendre quelque bonne eau minérale aigrelette, telle qu'est par exemple l'eau de Selz. Mais, il faut suivre avec cela le régime le plus exact. A diné, il faut manger moins de viande qu'on ne mange pour l'ordinaire, s'en passer tout-à-fait le soir, & ne prendre à soupé que du jardinage, des fruits en compotte, du ris, & d'autres aliments de cette espèce. Le poisson peut être permis, pourvu qu'il soit apprêté à la manière des Hollandais, c'est-à-dire, cuit simplement à l'eau avec beaucoup de sel & du persil, ce qui est le plus sûr moien de lui faire perdre tout ce qu'il a de glaireux. Le poisson rôti ne nuira pas, pourvu qu'on l'affaïsonne avec beaucoup de câpres bien hachées. Il ne faut boire que des vins légers & aigrets tels que

font les vins vieux du Marquisat du Rhin, de la Côte &c. &c. Ils ont une qualité que n'ont pas la plupart des vins de France & d'Espagne, c'est d'empêcher par leur acreté résolvente la corruption des fucs. D'ailleurs ils ont aussi la vertu de détruire la pierre soit dans la vessie, soit dans les reins, tandis que la plupart des vins de France contribuent à la former, comme dans bien des contrées de l'Allemagne, la bière produit dans la vessie de la bile.

§. 15. Les grands commettent dans l'éducation de leurs enfants une autre faute très-considérable & qui entraîne de très-mauvaises suites. Jusqu'à ce que leurs enfants soient parvenus à un certain âge, ils ne veulent pas permettre qu'ils se donnent le mouvement convenable, & ils les affaiblissent par trop de repos & d'inaction. Ils passent la plus grande partie de la journée, dans leur chambre, dans une application continuelle soit à l'étude, soit à des ouvrages de femmes; toujours en présence de leurs maîtres, de leurs maîtresses, à peine osent-ils se remuer. Des préjugés de pédanterie, font follement imaginer, que ce serait une indécence que de laisser les enfants aller & venir, courir & sauter en présence de person-

nes raisonnables. Pendant l'été, à peine leur permet-on de se promener une ou deux fois la semaine quelques heures dans un jardin, si l'on se trouve à la campagne; ou dans une autre promenade, si l'on est à la ville. De grand matin il faut éviter avec soin la rosée; pendant le jour, les grandes chaleurs; sur le soir, encore la rosée, & surtout l'air de la nuit: on craint aussi, qu'ils ne s'échauffent trop & ne se fatiguent en marchant. On les traîne dans une voiture bien douce jusqu'à l'endroit de la promenade; là, on se met sur le premier banc qui se présente, & tout le divertissement de la promenade consiste à voir passer le monde. Après ce petit changement d'air, on se remet en voiture, & l'on revient à la maison. Une fille est-elle bientôt d'âge à être instruite, on la met pour quelques années au couvent où elle doit apprendre la religion, la musique, & les ouvrages de femmes. Là elle doit, comme une sainte, renoncer tout-à-coup au monde & à ses faux appas: mais bientôt elle sortira du lieu saint; ses desirs tenus longtems dans la contrainte éclateront avec plus de feu: dès qu'elle connaîtra ses appas & les agréments de la vie, elle voudra en jouir dans toute leur étendue.

Un exercice modéré est aussi nécessaire pour rendre la santé solide & durable, que le font le repos & le sommeil: ils contribuent beaucoup, l'un & l'autre, à augmenter les forces de notre corps. Le mouvement procure la transpiration par laquelle notre corps se débarrasse des humeurs qui lui sont superflues, & les parties solides en se rapprochant les unes des autres, se rafermissent davantage. Le mouvement procure fort aisément la sécrétion des sucs inutiles d'avec ceux qui sont nécessaires; il entretient les sucs nourriciers dans l'abondance convenable, & produit la quantité d'esprits, vitaux nécessaires pour la conservation de la machine. A quoi nous servirait cette immense quantité de muscles qui entrent dans la structure de notre corps, s'ils n'étaient des instruments propres à nous faire prendre toute sorte de mouvements? Les uns font leurs fonctions sans attendre que nous les réclamions, sans même, que nous y prenions la moindre part: tels sont les muscles du cœur. Que cette disposition nous est avantageuse? Le plus grand nombre des hommes, occupés d'affaires sérieuses pourraient oublier, quand ce ne serait que pour un instant de remplir cette

fonction réservée au cœur, c'est-à-dire, de faire circuler régulièrement le sang dans toutes les parties du corps, une mort subite ferait la suite inévitable de ce moment de distraction. Si c'était à nous à régler le mouvement de nos muscles, qui oserait se livrer au sommeil, à cette situation qui est une véritable image de la mort, & où il ne nous reste pas même la connaissance de notre existence? Bénissons la providence, louons sa bonté & sa sagesse. Elle s'est réservée le soin de conduire elle-même ce que nous aurions trop de peine à diriger; elle ne nous a confié que ce qui peut nous flatter, charmer nos ennuis, & nous conduire sûrement au port par un monde qui est pour nous un passage rempli d'écueils. Qu'on jette un moment les yeux sur les enfants des payfans, sur ces enfants sortis de parents, dont les soucis, les inquiétudes & la disette n'ont point corrompu le sang & altéré le tempérament. Quel coloris ne brille pas sur ces visages? quelle vigueur dans tous leurs membres? avec quelle agilité ne courent ils pas déjà, tandis que les enfants de nos grands peuvent à peine se tenir? avec quelle facilité ne poussent ils pas les dents? & combien plus ai-

fément ne supportent-ils pas les maladies de l'enfance ? Il est vrai , que ces enfants reçoivent déjà dans le ventre de leurs mères plus de force & de vie que les autres , & que leur éducation rude & grossière contribue beaucoup à cette vigoureuse constitution , mais il n'est pas moins vrai , qu'ils la doivent tout autant au mouvement continuél qu'ils se donnent. Un membre dont on se sert plus fréquemment devient plus fort & plus vigoureux qu'un autre dont on ne sert pas si souvent ; pourquoi donc un corps entier n'acquerrait-il pas aussi plus de forces & de vigueur que le corps délicat d'un enfant gâté , qui n'apprend que dans les livres l'usage que la nature nous prescrit de faire de nos membres ?

§. 16. Il semble que la nature ait surtout prescrit aux enfants de se donner beaucoup de mouvement ; on remarque en eux un instinct décidé qui les porte sans cesse à se mouvoir. Déjà dans le berceau , incapables de se tenir sur leurs jambes , quel plaisir ne montrent ils pas lorsqu'on les dénoue , & qu'on donne la liberté à leurs petits membres ? Un peu plus avancés en âge , lorsqu'ils peuvent marcher , ils montrent un penchant plus fort encore pour le

mouvement. Toutes les heures de la journée, excepté celles des repas & du sommeil ils les emploient à courir, à sauter, si on ne les en empêche, & ils témoignent assez sensiblement combien ils préfèrent cet exercice continuel de leurs membres au repos & à l'inaction dans laquelle on les tient malgré eux. Par le mouvement ils donnent à leurs fucs nourriciers la circulation qui leur convient, & se procurent ces avantages dont nous avons parlé: avantages, qui sont vraiment pour l'homme, la source d'une santé durable.

L'homme est-il enfin parvenu à cet âge, où son accroissement est parvenu à son terme, & qu'il ne fait plus que grossir, il perd insensiblement tout le plaisir qu'il avoit à courir; il commence à compter ses pas, de peur de paraître jeune homme, & contracte une gravité qu'on appelle virile. Peut-être n'est-ce pas tout-à-fait sa faute, s'il ne peut plus se remuer que lourdement; son estomac trop surchargé d'alimens, qu'il ne peut digérer lui donne peut-être malgré lui cette lourde pesanteur. S'il étoit un peu plus sobre, s'il ne se laissait pas aller au torrent de la mode & des mauvais exemples, son âge lui permettrait de marcher encore au moins pendant dix ans,

deux fois plus vite qu'il ne fait, & il ajouterait dix années de plus à la durée de sa vie. Enfin, c'est lui seul qu'il doit accuser, si dans un âge qu'on peut appeller le bon âge, il a déjà entièrement perdu le gout pour le mouvement; s'il n'a pas mis à profit ce tems heureux de la jeunesse, où en se donnant un mouvement convenable, il aurait pu augmenter ses forces, ou du moins les conserver dans le degré où elles étaient alors. Courir tous les jours pendant quelques heures, sauter, danser, c'est l'exercice qui convient aux enfants; monter souvent à cheval, la chasse & tous les autres exercices du corps sont salutaires depuis vingt-cinq jusqu'à soixante ans, pourvu qu'ils soient modérés, qu'on ne s'échauffe pas trop & qu'on ne les prenne pas d'abord après les repas. Aller en voiture à jeun, se promener souvent dans des lieux qui sont secs & tempérés. C'est ce qui procure souvent aux vieillards une santé passable jusqu'à l'âge le plus avancé.

§. 17. On ne pourra mieux se convaincre des suites funestes que traîne après elle la vie trop sédentaire, qu'en jettant les yeux sur les personnes livrées à ce genre de vie. Où trouve-t-on plus d'hypocondriaques, & de

valétudinaires que parmi ces personnes de cabinet, ces savans, ces politiques, qui, immobiles comme des colonnes sont continuellement appliqués aux sciences ou aux affaires? Combien de fois ne se plaignent-ils pas de maux de tête, d'étourdissemens, d'anxiétés, de battemens de cœur, de dégoût pour le manger, de gonflemens, de tensions dans la tête, d'accablement d'esprit, d'obstructions, d'abbatement dans tous les membres. Et ce beau sexe qu'une barbare coutume condamne souvent malgré lui à vivre dans de tristes & sombres couvents; Voiez ces tristes victimes qui passent leurs plus beaux jours dans des tombeaux, accablées d'ennui, plongées continuellement dans de tristes & noires réflexions; obligées de troubler l'ordre de la nature, d'accélérer leur trépas, & de priver la société pour laquelle elles sont nées d'un bien que rien ne pourra lui rendre. Voiez ces beaux visages où brillaient autrefois les graces de la jeunesse & le coloris le plus vif & le plus vermeil, actuellement blêmes, livides & couverts, pour ainsi dire, des ombres de la mort. Où trouve-t-on plus fréquemment les maux de mère, les pales couleurs, la jaunisse, les évacuations périodiques mal-réglées, des

affoibliffemens totals à la fleur de l'âge ? Funestes effets d'une vie trop sédentaire qu'on n'a pas soin de partager par un mouvement raisonnable ; effets encore d'une imagination sale & échauffée qui porte à un honteux onanisme dont je me propose de faire voir en détail les suites fâcheuses. Plus on accoutumera de bonne heure les enfans à prendre le mouvement que la nature prescrit, plutôt aussi ils seront robustes, & affermiront leur santé. Si l'on permet au contraire qu'ils se livrent au repos & à l'inaction dans leur jeunesse, ils feront toute leur vie lourds & paresseux. Déjà à la fleur de leur âge ils voudront être continuellement en repos, & craindront de se donner le moindre mouvement ; s'ils s'en donnent, leurs membres trop faibles pour le supporter, en souffriront ; & c'est là un moyen infailible de devenir de jour en jour plus faible encore, & de ne jouir pendant leur vie qui sera courte, que d'une santé chancelante.

§. 18. Notre demoiselle a-t-elle puisé dans son couvent la connaissance de Dieu, celle de la religion, & surtout la science de paraître dans le monde avec ce qu'on appelle bonnes manières, elle revient dans le sein de sa fa-

mille; Là une mère savante dans toutes les branches de la vie de cour, lui donne encore pendant quelques tems des leçons sur les usages, les étiquettes, les tons, les fines manières de la cour où bientôt elle doit briller. C'est à cette époque qu'elle commence sa seconde vie, & quelque tems avant le jeune homme pareillement destiné pour la cour où nous le verrons bientôt. Ce serait une vie charmante que la vie de cour, si les suites en étaient aussi riannes que les commencements, ou, si du moins elle était de durée. Que d'admirables nouveautés ne découvre pas tout d'un coup une personne qui y entre? quel enchainement de plaisirs, de délices, d'espérances flatteuses & presque certaines, d'être dans peu au faite des honneurs & au comble de la fortune? Il faut avoir vû un opera de Paris bien exécuté, pour pouvoir se faire une idée du ravissant spectacle que la cour offre à l'œil enchanté. Mais cette scène si nouvelle, si frapante, ne paraît pour notre demoiselle avec tout son éclat, qu'au moment qu'elle se marie. Alors sa maison devient le théâtre des graces, des petits maîtres & des beaux esprits. Ils s'empressent à l'envi à lui faire la cour & à mériter ses attentions;

ils épuisent leur imagination à lui offrir des plaisirs toujours nouveaux. Elle trace le plan de sa journée sur le modèle de la cour & du grand monde. Elle se lève vers midi, déjeune de quelques tasses de chocolat ou d'un café bien chargé, puis elle se met à sa toilette. Elle y emploie plusieurs heures sans s'en apercevoir, tant sa vanité prend de plaisirs à se parer. La parure fait une des plus chères occupations des femmes. D'ailleurs il s'y trouve pour l'ordinaire un petit Abbé familiarisé avec le théâtre & les brochures, ou des aimables cavaliers, grands connaisseurs du dernier goût de la cour & de Paris, qui savent mieux que les femmes les plus habiles lui arranger les boucles à l'air de son visage; lui dire quelle est la robe du jour, combien il faut mettre de fard pour que le visage nuance bien avec la robe; car, ce n'est pas un petit art que celui de savoir mettre du rouge selon que l'exige l'habit qu'on veut mettre. Dès que madame est habillée, elle se met à table. Le diné est toujours composé des mets les plus exquis & les plus recherchés. On commence par une soupe dont l'odeur délicieuse vous séduit & vous entraîne à en manger. Elle est faite d'un bouillon succulent dans

lequel on a fait cuire des herbes potagères de toute espèce; choux, petits oignons blancs, carottes, navets, oseille, persil, marjolaine. Au moment qu'on veut la servir, il faut lui donner du goût, & pour cet effet, on y mêle un jus qu'on a extrait de viandes de porc, de perdrix, de poules & de quantité d'autres viandes fort échaufantes, & si substantielles, qu'un homme n'en aurait besoin que de quelques onces par jour pour se bien nourrir & conserver ses forces. La soupe est toujours accompagnée de quantité d'autres mets, par exemple, de volailles cuites au jus, de ragouts dont tout le mérite consiste à être bien épicés; d'un bouilli & d'une assiette de légumes, & voilà ce qu'on appelle le premier service. Je ne parle pas d'un nombre d'autres assiettes qui ne sont là que pour figurer, & auxquelles on touche rarement. Le second & le troisième service, car chaque repas est de quatre services, le second & le troisième regorgent de viandes blanches rôties, de salades, de crèmes, de jardinages, de volailles frites, de jambons, de pâtés frais, de poissons & d'une infinité d'autres mets qui nourrissent beaucoup pour la plupart, & sont fort échauffants. Le dessert qui vient

après, n'est composé que de fritures ; de fucreries , de confitures seches , de gelées , de marmoladés , de fromages , de fruits & de beaucoup d'affiettes figurantes. Au commencement du repas on boit ordinairement d'un vin rouge du pays dans lequel on met de l'eau ; mais à la fin on boit par razades le Bourgogne , le Champagne & d'autres vins étrangers qui sont presque toujours falsifiés , faits avec du sucre & de l'esprit de vin , comme on les fait en Allemagne. Il est vrai que pour le vin les grands en France sont plus sobres que les Suisses qui boivent leur vin pur , au lieu que ceux-là le mêlent avec de l'eau ; mais , si l'on considère , que la plupart des vins de France sont beaucoup plus spiritueux & plus forts que ceux de la Suisse , on trouvera , que le Français avec sa prétendue sobriété boit au moins tout autant de vin qu'un Suisse. Si on y ajoute les liqueurs , que le Français prend copieusement à la fin de chaque repas , il est sûr , qu'un Français prend trois fois plus de breuvages échauffants que n'en prend un Suisse , qui ne croit pas qu'un repas , quelque excellent , quelque copieux qu'il soit , est imparfait si on ne le finit par boire des razades de liqueurs. L'on est dans la per-

fuasion en France , que les liqueurs sont
 saines & qu'elles aident à la digestion,
 tandis qu'elles sont presque toutes un
 véritable poison, & qu'au lieu de fa-
 ciliter la digestion, elles l'empêchent de
 se faire. La raison en est fort simple.
 Elles épaisissent les alimens dans l'esto-
 mac dont elles diminuent la sensibilité;
 elles échauffent subitement le sang, &
 mettent les esprits vitaux dans un mou-
 vement irrégulier. Je dis plus, les li-
 queurs, lorsqu'on en boit trop, en-
 durcissent les thymus dans le bas ven-
 tre de façon à ne pouvoir plus former
 aucun suc nourricier. Delà vient enfin
 un appauvrissement général de toute la
 machine. Ne remarque-t-on pas cet
 effet chez les peuples du Nord de l'Eu-
 rope qui boivent beaucoup d'eau de vie
 de seigle ? Déjà à la fleur de leur âge ils
 ont l'air vieux & épuisé, & la couleur
 plombée de leur visage, n'est rien moins
 que naturelle. Au reste, qu'on ne s'i-
 magine pas qu'en France les hommes
 seuls boivent des liqueurs, les fem-
 mes mêmes sont de la partie, & leur
 tiennent souvent tête, surtout quand il
 s'agit d'animer la conversation, & de
 mettre du sel & de l'esprit dans leurs
 propos. Je n'en suis pas surpris ; la plû-
 part des liqueurs, celles de France com-

me celles d'Italie ont quelque chose de si agréable, de si flatteur pour le palais, quelque chose qui rappelle si délicieusement son buveur, qu'une personne qui y est une fois accoutumée, ne pourra pas y renoncer sans se faire beaucoup de violence.

§. 19. Aussitôt que l'on a diné l'on passe dans un autre appartement pour y prendre le café, toujours, dit-on, afin de faciliter la digestion. Ce café est communément si chargé, si fort bouilli, qu'il est d'une force extrême, & qu'il n'échauffe pas moins le sang, que les liqueurs qui l'ont précédé. Dans presque toutes les grandes maisons on ne prend presque que du café des Iles: il est aussi fort & d'un goût aussi agréable que le Moka, qui malgré sa qualité anodine est très pernicieux aux nerfs. Après cela vient la partie. On joue jusqu'à dix heures du soir, ou bien l'on va au spectacle ou en société ou l'on passe également son tems à jouer jusqu'à dix ou onze heures. On sert le souper pour l'ordinaire aussi copieux, aussi brillant, aussi recherché que le diné, que la plupart des conviés ont à peine digéré à demi: on fait honneur au café, aux vins étrangers, aux liqueurs, comme au diné. On quitte

une table pour se remettre à une autre : la partie recommence, & l'on joue souvent jusqu'à deux, même jusqu'à quatre heures du matin, & les jeux sont quelque fois si intéressés qu'ils inquietent & occupent au lieu d'amuser. On a beau dire, les grands ressemblent en ceci au peuple ; personne n'a du plaisir à perdre son argent. De ceux qui ont perdu, y en a-t-il un seul qui quitte la table sans être piqué, quoiqu'il fasse pour se contraindre & faire paraître sur son visage une sérénité que le cœur dément ? Perd-on de grosses sommes, on est en proie aux regrets, & on se reproche amèrement d'avoir perdu tant d'argent & de s'être si peu amusé. Ne joue-t-on que pour se divertir, on se dépite contre les caprices du hazard & contre les fautes qu'on a faites. Perdre son argent, cela est contraire à nos desirs qui dans le petit comme dans le grand ne roulent que sur le bien & le bonheur : jouer sans gagner, faire des fautes en jouant, cela choque notre amour propre. Je ne fais ces réflexions en passant, que pour faire voir, comment des choses qui nous paraissent très-indifférentes en elles mêmes excitent souvent en nous des passions très-funestes qui tourmentent l'esprit.

& influent beaucoup sur la santé du corps.

§. 20. Enfin, déjà le soleil commence à paraître sur l'horizon, lorsqu'on se couche. Mais ce n'est pas à dire pour cela, qu'on goûte déjà les douceurs du sommeil; & comment pourrait il venir si-tôt à des gens qui mènent une vie si déréglée? Et que font ils donc, s'ils ne dorment point? Ils s'abandonnent aux penchans de leur nature enflammée, ils se livrent aux illusions de leur bouillante imagination, ils se rapellent les plaisirs qu'ils ont goûtés, & se repaissent d'avance de ceux que leur promet un lendemain plus délicieux encore que le jour qui vient de fuir. Enfin, exténués, n'en pouvant plus, un sommeil pesant, ou plutôt une épaisse léthargie s'en empare. D'autres s'occupent à rouler dans leur tête des projets d'ambition; il faut augmenter ses richesses, emporter cette charge, cet emploi sur un concurrent, être revêtu de cette dignité, s'attirer du crédit & de la considération. La plupart, tant hommes que femmes consacrent à Venus ce tems si propre à en recueillir les faveurs. La nuit est favorable aux plaisirs de l'amour; le profond silence, dans lequel la nature est

plongée, est propre au recueillement; On rassemble aisément les idées enchanteuses de la volupté; l'imagination s'enflamme sans peine, les passions exercent leur empire sans obstacle, les sucs sont en mouvement, & toutes les fibres sont dans une tension convulsive. Cette situation ressemble parfaitement à une fièvre chaude dont elle a tous les symptômes. Le matin les phaléurs, les maux de tête, la soif, les anxietés, le transport diminuent considérablement; mais aussitôt après le dîné la fièvre revient, elle redouble par degrés jusques vers minuit, & alors l'accès est à son plus haut période.

§. 21. Voilà comme vivent à-peu-près tous les grands de la cour & du monde, hommes & femmes. Ils continuent ce train de vie jusqu'à la fin de leurs jours, à moins qu'une maladie ne les oblige malgré eux à y renoncer. Mais le jeune homme va encore plus loin lorsqu'il est une fois abandonné à lui-même, c'est-à-dire lorsqu'il commence à atteindre l'âge viril. Le monde qu'il ne connaissait pas, s'offre tout à coup à lui avec tout ce qu'il a de séduisant, & c'est précisément par ce qu'il ne le connoit pas, qu'il est incapable de discerner le vrai d'avec ce qui n'est

qu'apparent, & de peser les avantages qu'il en peut tirer, & les dangers qui l'environnent. Ses penchans sont violents, & sa raison trop foible, trop peu cultivée pour leur servir de digue. Il se laisse entraîner au torrent de la mode & des exemples. Il prend pour modèles de sa conduite les personnes qu'il fréquente. Guides perfides, guides dangereux, puisque leur éducation a été aussi mauvaise que la sienne, si elle ne l'a pas été plus encore. Ici l'œil d'une mère attentive jusqu'alors à ses démarches, cesse de veiller sur lui: le père croit que son fils est un Caton, & l'abandonne à sa propre expérience: le gouverneur quitte son air sévère, & se déporte de son autorité; il n'est plus que l'ami, le confident de son élève; il ne pense plus qu'à recueillir les fruits du zèle, de la prudence avec laquelle il l'a conduit, & des sages conseils par lesquels il lui a formé le cœur, & en a fait un homme capable de servir la patrie. Mais parmi les gouverneurs n'y a-t-il pas aussi de ces âmes vénales, de ces âmes basses, qui poussent l'amitié jusqu'à une pernicieuse flatterie, à une honteuse dissimulation, qui n'ayant en vue que leur intérêt personnel, approuvent le jeune homme dans ses extravagances.

vagances, & font passer pour tour de jeunesse les excès les plus grossiers? Notre jeune homme se choisit d'abord pour compagnons des personnes à-peu près de son âge, en qui il remarque le même feu, la même vivacité, les mêmes inclinations. Il renonce tout-à-coup à la vie sédentaire & appliquée qui était le fond de sa première éducation: il apprend à monter à cheval, à faire des armes, à danser; il se livre avec fureur au plaisir de la chasse & prend des exercices violents & aussi peu proportionnés à ses forces que le lait d'une nourrice âgée l'est à l'estomac d'un enfant qui vient de naître. Enfin il prend le parti de l'épée, ou il se voue au cabinet, ou bien il étudie le bel art de faire sa cour aux Dames; art qui est presque toujours le chemin le plus sûr de parvenir aux dignités, à la fortune & aux honneurs. Mais cet art est aussi dangereux qu'il est agréable pour ceux qui le pratiquent, & rarement celui qui s'y livre pourra-t-il se promettre un âge un peu avancé: il vieillira dans sa jeunesse. Obligé de faire des efforts continuels de corps & d'esprit, bientôt l'un & l'autre s'affaiblissent. Sa présence devient nécessaire à tous les grands repas, il faut qu'il passe des nuits à jouer, à danser,

à chanter & à faire des contes amusants. En amour il doit être toujours un athlète jeune & vigoureux. C'est demander à la nature au-delà de ses forces, & celui qui la met à cette épreuve doit prendre son parti, & se résoudre à vivre tout au plus jusqu'à l'âge de quarante ans, se résigner pour lors à la mort, ou s'attendre à passer tout au plus quelques années au-delà dans la langueur & l'accablement. Les nerfs & les fibres étant dans une tension trop forte & trop continuelle, perdront bientôt leur ressort, le sang s'épuisera d'esprits vitaux, & jeune encore, notre cavalier fera dans la décrépitude. Combien ne voit-on pas de ces grands de l'un & de l'autre sexe, qui à l'âge où d'autres jouissent de la santé la plus parfaite, n'ont que ce qu'on appelle une petite santé? Ils sont souvent si épuisés, si faibles, qu'ils sont condamnés à garder le lit, & ne peuvent plus prendre qu'une nourriture artificielle. Le grand, je dirai plutôt l'heureux TRONCHIN, ne leur permet que le blanc d'œuf qui est attaché à l'intérieur de la coque; mais Mr. VAN SWIETEN, ce vrai savant a trouvé le secret de leur rendre leurs forces par des remèdes simples puisés dans la nature. Dites moi, je vous

prie, ces gens ne font ils pas des preuves vivantes que l'art de faire la cour, cet art pratiqué si généralement & avec tant d'étendue est un art pernicieux, un art destructeur de l'homme? On croira, peut-être, que les hommes seuls le pratiquent, mais on se trompe; le beau sexe s'y livre tout autant, & il se trouve des femmes qui le poussent plus loin que les hommes même. La plupart des hommes sont excessifs dans leurs désirs, mais une femme ambitieuse, une femme qui s'est mis une fois dans la tête de parvenir aux honneurs, de se faire du crédit, de devenir puissante à la cour, ne connaît plus de bornes: plus elle fait qu'elle a d'attraits, plus elle se sent d'esprit, & plus elle veut étendre son empire: plus elle est riche & considérée, plus elle veut s'élever. Elle a le genre nerveux plus flexible que ne l'ont les hommes, les passions plus vives, l'imagination plus ardente; fera-t-on étonné après cela, que les dames de la cour n'arrivent que fort rarement au bon âge, & qu'elles ont toutes une petite santé?

§. 22. La politique à laquelle presque tous les grands de la cour se livrent déjà à la fleur de leur âge, est un aussi dangereux écueil pour leur santé, que

leur façon de vivre. Ils doivent posséder l'art de plaire à chacun, & le mettre à tout moment en pratique. Que de combinaisons à faire là dessus ? Au milieu des précipices qui les environnent de toutes parts, & où le moindre vent contraire peut les précipiter, quelle prévoyance pour se garantir de la chute ? que d'inquiétudes les tourmentent sans cesse ? quel enchaînement de plaisirs passagers, & de chagrins permanents, de faveurs & de disgraces, de craintes & d'espérances ? Leur a-t-on confié un emploi, il faut qu'ils paraissent sur ce grand théâtre avec une apparence d'érudition & de capacité, afin de justifier aux yeux du public le choix qu'on a fait de leurs personnes, & lui montrer, que ce n'est ni à la faveur, ni au hasard, mais à leur mérite qu'ils doivent la confiance du Roi leur maître. Ils ne peuvent donc se dispenser de s'appliquer à acquérir certaines connaissances : & quel tems donneront ils à l'étude ? celui, sans doute, qu'ils devraient donner au sommeil & au repos qui leur seraient si nécessaires pour reconvrer les forces que leur genre de vie leur fait perdre. Mais ce qui est plus pénible encore pour ces politiques, c'est la violence continuelle qu'ils sont obligés de se faire pour conserver toujours

un visage ferein , tandis que le cœur est en proie aux plus violentes agitations. Leurs passions qui sont toujours plus vives que celles des autres hommes , doivent être couvertes d'un voile impénétrable , aux yeux des courtifans rusés qui en apercevraient bientôt les traces les plus imperceptibles , & sauraient s'en prévaloir. Lorsqu'ils ont des concurrens pour un emploi , pour une dignité qu'ils briguent , ils doivent supporter d'un air riant les injustices les plus criantes ; fermer la bouche & être la douceur même , tandis qu'on les déchire par les calomnies les plus atroces ; être fermes & inébranlables quand on leur fait les dernières violences ; en un mot , ils doivent opposer aux revers les plus fâcheux & les plus inattendus , aux traits les plus noirs de l'envie toutes les perfections évangéliques , pendant que leur cœur n'est pas plus formé sur ce grand modèle que le cœur de ceux qui les persécutent. Voilà précisément ce que la plupart de ces politiques trouvent de plus affreux & de plus pénible dans leur état. En effet , est il possible d'étouffer avec violence tous ses penchans , de réprimer tous les mouvemens de son cœur , sans que toute la machine en souffre ? De toutes les passions , il n'en est point ,

sans contredit, qui dérangent plus subitement la santé, & abrègent plus nos jours, que les chagrins & la colère. C'est le venin subtil de la vipere qui se glisse dans le sang, par la playe qu'elle s'est faite elle-même, & qui corrompt tous les sucs. Le véritable bonheur, la source de la santé & de la vie, fuit le séjour de la cour. On n'y connaît pas les douceurs de l'amitié, la tranquillité de l'esprit, la modération dans les desirs, en un mot, la vie sage & réglée qui seule peut conserver la santé à un homme, & le conduire sans maladies, sans douleurs aux portes du trépas après avoir passé des jours sereins & agréables. Je suppose que des combats réitérés aient rendu un de ces politiques aguerri, & qu'il remporte quelques victoires sur ses passions; je veux qu'il soit parvenu à se faire dans toutes les circonstances un dehors calme, composé, uniforme, en sorte que l'on croirait que les plus grands événements ne l'atteignent plus, que son cœur est insensible aux revers, son ame inébranlable par les coups les plus violents, & son corps plus dur que le bronze; cependant, ne se présente-t-il pas quelquefois des cas imprévus qui le portent malgré lui, & subitement à la colère ou le jettent dans une extrê-

me affliction ? Les Français ont presque tous les fibres fort tendues , & le genre nerveux fort flexible. Ils sont aussi d'un tempéramment fort sanguin ; la moindre passion , la moindre agitation doit donc leur être fort pernicieuse. Plus ils sont naturellement portés à la gaieté , plus aussi ils sont aisés à émouvoir & à recevoir les impressions les plus fortes & les plus subites. S'ils ne sont pas tout à fait aussi vifs que les Italiens , ils le sont beaucoup plus que les Hollandais & les Allemands. Ces derniers se nourrissent d'aliments gras , épais , difficiles à digérer qui leur rendent le sang visqueux : ils ne peuvent donc pas avoir le tempéramment aussi vif & les fibres nerveuses aussi irritables que les Français , qui se nourrissent de mets épicés & acres.

§. 23. La colère , le chagrin , la fraieur , la tristesse , la crainte portent des coups aussi funestes à notre santé , surtout , si nous sommes souvent en proie à ces passions , que ceux que ressentent les grands par la vie déréglée qu'ils mènent. La preuve en est aisée & convaincante. La colère , ainsi qu'un chagrin violent , agit avec force sur les vaisseaux biliaires , chasse la bile dans les entrailles , ensuite dans l'estomac où elle cause tantôt des crampes très douloureuses , des coliques ,

tantôt des vomissements , & de fortes diarrhées , à moins qu'elle ne rencontre assez d'acides pour l'adoucir & la changer. Si elle s'épanche dans le sang , elle produit chez les uns la jaunisse , chez les autres une fièvre bilieuse. Le moyen le plus efficace & le plus prompt de guérir de ces maladies , c'est d'user pendant un certain tems du fyrop de crème de tartre dont nous avons parlé , (§. 13) d'une limonade aigrelette & d'un breuvage fait avec des tamarindes. Ces mêmes passions occasionnent quelquefois un étranglement si fort dans le conduit de la bile , en agissant sur les nerfs qui l'entourent de toutes parts , que la bile ne pouvant plus se jeter dans les intestins , s'épaissit dans le foie , & y occasionne souvent des obstructions & des sérosités qu'il est impossible de dissoudre , funestes effets dont j'ai fait plus d'une fois la triste expérience. Mais c'est aux grands de la cour & du monde surtout , que la colère est pernicieuse , puisqu'ils ont toujours un grand dépôt de bile formé par la grande quantité de viande dont ils se nourrissent. Ce n'est pas seulement les vaisseaux biliaires que la colère attaque avec tant de violence ; elle agit avec autant de force sur les vaisseaux du cerveau : elle y occasionne

souvent une si forte tension, que le sang qui s'y est élançé avec trop de précipitation, les fait crever, s'extravase, & cause des apoplexies mortelles. D'autrefois il en résulte des paralysies ou des tremblements dont on ne peut plus les guérir. Une grande frayeur fait à peu près le même effet, avec cette différence, cependant, qu'elle ne met pas la bile si fort en mouvement. Les inquiétudes & la tristesse empêchent les esprits vitaux de se porter assez abondamment vers l'estomac & la poitrine, & ralentissent la circulation du sang dans toutes les parties du corps. De là des dégouts subits pour le manger, des lassitudes dans tous les membres, des battemens de cœur, des anxietés, parce que le cœur n'envoie pas le sang avec assez de vitesse dans les poumons. Ces agitations de l'ame, si elles sont fréquentes, ont les suites les plus funestes, l'hypocondrie, la consommation, des obstructions dans les parties glanduleuses qui dégénèrent enfin en tumeurs scirreuses & souvent en cancer même. Chez d'autres ce sont des maladies de la peau presque incurables, des dartres surtout, dont nous parlerons dans la suite. La joie lorsqu'elle est modérée, fait le même effet sur le corps de l'homme, que

l'usage modéré d'un bon vin vieux ; elle le fortifie , & y entretient les fucs dans un mouvement régulier. Si elle est excessive , elle met le sang dans une trop grande agitation , les vaisseaux se tendent trop ; si bien que lorsque la joie cesse , ils se relâchent & perdent tout leur ressort. Voilà pourquoi les personnes les plus gaies tombent souvent dans une noire mélancolie , dans une sombre tristesse sans pouvoir en donner aucune raison. La joie excessive a causé quelquefois des apoplexies mortelles , tout comme une grande colère. Personne n'est en droit de revoquer ces faits en doute , l'expérience les rend certains , & il est d'autant moins nécessaire de faire l'analyse du corps & de la nature humaine pour les démontrer , qu'il n'y a personne qui ne puisse en faire l'épreuve , & sur lui même & sur les autres. Les Grands de la cour & du monde sont , plus que personne , sujets à ces violentes agitations de l'ame. Heureux celui qui ne les connaît point , qui exempt de grands desirs n'aspire point à de vains honneurs , aux faux biens du monde ! il fait se tenir dans les bornes de l'état où la providence l'a mis , il pratique paisiblement la vertu , il remplit avec exactitude les devoirs de sa

ocation, & il trouve le vrai bonheur. Il est inutile de parler ici des Grands qui sont au service; ils mènent à peu près la même vie que ceux qui suivent la cour. Il n'en est pas de même de ces guerriers subalternes, qui dans une activité continuelle depuis leur tendre jeunesse, brûlent du noble désir de se rendre utiles à leur Roi, à leur patrie, & ne veulent devoir leur avancement qu'à leur mérite. Ce sont là les vrais guerriers; en remportant des victoires continuelles sur l'oisiveté & la mollesse, ils acquièrent la santé & les forces, & se mettent en état de décider du sort des batailles.

§. 24. Il est d'autres excès encore, d'autres plaisirs à la cour & dans le grand monde, par lesquels les jeunes gens abrègent la moitié de leur vie, & se précipitent de propos délibéré dans le tombeau. Ce sont les intrigues amoureuses, les soupés fins, les petites parties nocturnes. Le courtisan, le riche qui peuvent acheter le plaisir à prix d'argent, ne manquent point d'occasion de pouvoir s'y livrer, surtout dans les grandes villes, où elles préviennent leurs désirs, & viennent s'offrir d'elles mêmes. Tels sont entr'autres les spectacles, qui sont à mon avis pour la jeunesse la plus dan-

gereuse amorce de la volupté & de la débauche. Un jeune homme plein de feu, plein de vigueur, est bien vite séduit & comme enchanté, tantôt par la beauté d'une actrice, d'une danseuse, d'une chanteuse d'opera, tantôt par son esprit emprunté du théâtre ou par ses manieres, & ses graces affectées si propres à attaquer le cœur le plus insensible. Si ces tyrènes font entendre une ou deux fois encore leur voix enchanteresse, nos jeunes gens seront dans l'écueil. Déjà ils sentent pour elles la plus vive passion; tout est employé pour les gagner; argent, bijoux, promesses &c. Rien au monde n'est plus facile à se rendre que ces femmes du monde; l'or & les pierreries, la dépense ont pour elles des appas auxquels elles ne résistent guere. Pendant le spectacle, mon chevalier court de coulisse en coulisse & va dans ces réduits, où, pendant le loisir que leur laissent leurs roles, les actrices se retirent pour se délasser de leurs fatigues, ou plutôt pour étudier les moyens de mettre subitement dans leurs filets ces messieurs, dont elles ont commencé à faire la conquête. Un entretien dans ces lieux secrets, suffit au jeune homme pour déclarer sa passion, & à la nymphe pour té-

moigner qu'elle ne paiera pas d'ingratitude ces beaux sentimens.

Le rendez-vous est donné & accepté ; tous les arrangemens sont pris d'avance : un excellent souper est déjà préparé, un lit est dressé par la volupté même, & on attend la divinité avec la dernière impatience. Devant la scène du spectacle est un carrosse à ses ordres ; elle part, elle est arrivée. Le jeune homme dont l'imagination est toute en feu, va à sa rencontre, l'embrasse avec le plus vif transport & la mène à table. Les mets les plus échaufans & les plus exquis, les fumées du vin, le feu de la passion, irritent tellement le sang & les esprits vitaux de notre héros, qu'il n'est plus à lui ; la nymphe remarque ses souffrances & prend de la compassion pour lui ; les petites caresses, les équivoques, les jolis petits propos mettent enfin notre jeune homme dans la crise ; les laquais s'en aperçoivent, se retirent & vont dans un coin ronfler de lassitude, ou se divertir avec la suivante. Voilà donc notre jeune homme seul avec sa chère & fidèle compagne. Je l'appelle fidèle compagne, car elle ne le quittera que fort tard dans la matinée, lorsque les fatigues qu'il aura essuyées pendant la nuit, tiendront ses sens plongés dans

une profonde léthargie. Il se réveille, sent son épuisement, & le besoin qu'il a de reprendre ses forces, & de rendre à ses nerfs & à ses vaisseaux le ressort qu'ils n'ont plus. Il se fait donc apporter pour son déjeuner un bouillon gras bien fort, ou quelque vin fort spiritueux, ou quelques tasses d'un chocolat bien épicé, & avec cette précaution il a bien de la peine à attendre le dîner qui n'est pas éloigné. A peine a-t-il dîné, que l'enchantement recommence : sur le soir il retourne au spectacle, il revole derrière la coulisse & dans les cabinets, & il y voit de nouveaux minois plus charmans que les premiers, auxquels il n'a pu résister; il tente encore la fortune; l'or & les présents qu'il fait briller dans ses mains, rendent tout favorable à ses nouveaux desirs. Mais bientôt sa bourse sera épuisée; alors il abandonnera le théâtre, & recherchera ces femmes du monde aussi voluptueuses que lui, qui se livrent au plaisir pour le plaisir même, & non pour l'argent. Souvent même il en trouvera, qui seront aussi généreuses à son égard qu'il l'a été vis-à-vis d'autres, & qui paieront sa complaisance par de riches présens. Mais cette vie est proprement celle des politiques, & des gens de cabinet dont nous

avons parlé plus haut. Nous devrions ici en parler en détail, mais nous manquons d'expressions, & il nous ferait difficile de faire un tableau de leur vie sans choquer la décence & la pudeur. D'ailleurs, il nous faudrait taire des vérités qui rendraient notre récit imparfait. Nous nous contentons donc de dire en général, que tous les excès dont nous venons de parler, entraînent après eux les suites les plus funestes.

§. 25. C'est ainsi, qu'à bien des égards les Grands de la cour & du monde passent leurs jours dans les agrémens & les plaisirs. Pourvus abondamment de ce qui fait pour les autres hommes l'objet de leurs desirs, ils sont sans soins pour leur entretien, sans peines pour le présent, sans inquiétudes pour l'avenir, hormis ce qui regarde leur ambition qui n'est jamais satisfaite: rarement touchés de compassion pour les malheureux, parceque les miseres de la vie sont étrangères à leur état, & qu'ils n'en connaissent pas d'autre. Une partie de leurs jours s'écoulent dans un enchaînement de plaisirs & de divertissemens, qui semblent à chaque instant naître pour eux & varient sans cesse. Maîtres de toute la nature par leurs richesses & leur pouvoir, ils n'ont qu'à

voir & vouloir pour être satisfaits. Ils semblent même qu'ils veuillent s'élever au dessus de la nature, & lui dicter des loix nouvelles. Quel est l'homme qui n'ambitionne leur sort, surtout si l'on fait consister sa plus grande félicité dans les richesses, dans les dignités, dans les plaisirs des sens, dans l'abondance, les commodités de la vie, en un mot dans cette magnificence & ces agréments qui caractérisent la cour d'un grand Monarque, & l'élèvent si fort au dessus de la condition ordinaire de la vie humaine ? Cet état est sans contredit le comble du bonheur pour ces hommes, qui maîtres de leurs passions laissent à leur ame tout son empire sur le corps qu'elle doit gouverner ; pour ces hommes qui vainqueurs de leurs sens, conservent la grandeur & la noblesse de leur être, & ne souffrent pas que la mollesse & les plaisirs énervent & avilissent un cœur qui y prend part, en les appréciant à leur juste valeur. Gardons nous bien d'envier aux grands la félicité dont ils paroissent jouir. Il y a un bonheur réel infiniment au dessus de cette félicité apparente, & il ne tient qu'à nous de nous le procurer. Suivons les grands dans les différentes circonstances de leur vie, & nous nous féliciterons de n'être pas nés dans

leur abondance & leurs richesses, qui sont des sources intarissables de maux. Si nous étions nés dans cette condition, qui nous paraît si heureuse à en juger par les dehors séduifants, hélas ! à quels dangers nous serions exposés ? Que de passions exerceroient sur nous leur tyrannique empire ? que de soucis, que de chagrins empoisonneraient nos plaisirs ? La mort, violant l'ordre de la nature nous moissonnerait avant le tems, & au midi de nos années nous descendrions dans le tombeau.

§. 26. Le tableau que nous venons de faire en petit de la vie, que menent la plupart des grands, soit à la cour, soit dans le grand monde, suffit pour faire connaître le principe & la nature des maladies qui les accablent. Leur manière de vivre est la cause visible de l'affaiblissement de toutes les parties solides & nerveuses, & de la corruption de tous leurs sucs. Ils agissent en tout contre la nature qui leur donne des règles infailibles pour la conservation de leur santé. Chez eux point d'ordre pour le repos & le mouvement ; rarement jouissent-ils du bon air qui nous vivifie ; peu ou point de transpiration dont l'effet doit être de séparer les parties inutiles de la masse du sang, & de

reproduire celles qui sont nécessaires ; point de tranquillité d'esprit, par conséquent point de repos, point de sommeil. Mais ce qui revolte plus encore, c'est qu'ils sont pour ainsi dire les meurtriers de leurs propres enfants en les forçant dès le moment de leur naissance à violer toutes les sages dispositions de la nature. S'ils échappent aux maladies ordinaires de l'enfance, qui sont toujours très dangereuses pour eux, tandis que les enfants du commun les supportent si aisément, doit-on s'étonner, que des inflammations de poitrine, des fièvres bilieuses & putrides, la consommation, la pulmonie les emportent à la fleur de leur âge, ou qu'ils tombent dans des maladies de langueur qui proviennent des nerfs, de la tête, qu'ils deviennent hydropiques, & que beaucoup d'entr'eux sont les victimes d'une mort subite ?

§. 27. Mais afin que les grands soient pleinement convaincus des vérités que nous venons de leur mettre sous les yeux, nous traiterons des principales maladies l'une après l'autre, & nous leur ferons voir qu'elles ne sont que des suites de leur manière de vivre. Nous commencerons par les maladies de nerfs qui prennent en partie leur origine déjà

dans l'enfance, contribuent beaucoup dans la suite à la corruption des fucs, les empêchent d'avoir le mouvement & la sécrétion dans l'ordre nécessaire, & deviennent par là le principe de toutes ces différentes maladies qui font de si horribles ravages.

Des Maux de nerfs.

§. I. **N**ous entendons par maux de nerfs en général, toutes les affections hypocondriaques & hystériques, les crampes, toute espèce de spasmes qui ne proviennent pas d'une inflammation dans le sang, ni des fièvres qu'elle occasionne. On y comprend aussi ce que les Allemands appellent *gonflement*, les Français *vapeurs*, *obstructions*, *tristesse*. L'épilepsie, les transports au cerveau, la folie véritable & la phrénésie, en tant que ces maladies ne sont point accompagnées de fièvres inflammatoires, peuvent pareillement être rangées dans cette classe comme étant le plus haut degré des maux de nerfs.

§. 2. Il n'y a point de partie nerveuse dans tout notre corps, où cette

maladie ne puisse se manifester d'une façon ou d'une autre ; voilà pourquoi on lui a donné tant de noms différents , qui cependant ne signifient tous qu'une même maladie principale qu'on nomme maladie de nerfs. Nous examinerons les principaux symptômes qui annoncent cette maladie , tant , pour ne pas la confondre avec d'autres , que pour en découvrir plus aisément le degré de violence , & se régler en conséquence sur la manière de la traiter.

Lorsque ce mal siège dans les nerfs de la tête, on le reconnoit aux douleurs aiguës qu'il y cause. Tantôt il en affecte une partie seulement, tantôt il entreprend toute la tête, & il est ordinairement accompagné de maux de cœur, de dégoût, d'envies de vomir : alors on l'appelle migraine. Il y a des personnes qui sont tourmentées d'étourdissements, de bourdonnements dans les oreilles & de maux de dents périodiques. Ceux-ci souffrent de l'imagination ; ils ne voient que des objets tout à fait merveilleux, d'effrayants fantômes, des spectres hideux. Ceux là, surtout les femmes fondent en larmes, font des éclats de rire, ou tombent dans une tristesse qui n'est rien moins que naturelle. Il y en a qui battent la cam-

pagne , & qui commencent à chanter à haute voix jusqu'à n'en pouvoir plus. Des eaux de senteur en font tomber d'autres dans des foibleffes ou dans de fortes convulsions. Il y en a beaucoup dont la gorge se gonfle extraordinairement & qui semblent vouloir étoufer.

Lorsque cette maladie réside dans la poitrine, elle se déclare par des battements de cœur fréquents & violents , & avec cela le poulx est tantôt irrégulier , tantôt tout à fait insensible pendant quelques moments : il y en a , qui sont accablés de craintes & d'inquiétudes ; ils vont d'un endroit à l'autre , d'une compagnie à l'autre pour y chercher la tranquillité qui les fuit par tout. Il y en a qui sont tourmentés d'une toux pituiteuse , surtout après les repas. Lorsque le mal est dans le bas ventre , il se fait connaitre tantôt par des cram pes d'estomac fort douloureuses , par des gonflements qui produisent des anxietés , ou par de fréquents vomissements : tantôt ce sont des coliques douloureuses , accompagnées de constipation ou de diarrhée. Chez les autres ce sont des tensions & des points dans les reins & au bas de l'épine du dos : chez ceux-ci les urines ne passent qu'avec peine & avec de grandes douleurs ,

chez ceux là, au contraire, elles sont fort copieuses & blanches comme de l'eau ordinaire. Les membres sont-ils attaqués, c'est-à-dire, les bras, les mains, les cuisses, les jambes, on s'en apperçoit bientôt à des paralysies, à des mouvements convulsifs, à des tremblements, de façon que des personnes qui ont cette maladie, ne peuvent ni marcher, ni porter leur nourriture à la bouche.

§. 3. Cette maladie a toujours pour cause première une irritation trop forte du genre nerveux, soit dans une partie du corps, soit dans l'autre, & cette irritation peut elle même avoir bien des causes. Voilà tout ce que l'expérience journalière nous apprend. Mais quelles sont les véritables causes des effets aussi variés que surprenants que cette maladie produit? Voilà ce qui est aussi difficile à approfondir, qu'il est impossible d'expliquer comment l'opium procure un sommeil aussi mortel qu'il est doux, ou comment certains médicaments, certains poisons produisent infailliblement tel ou tel effet qui sont réellement surprenants. Il faut donc en ceci nous contenter de l'expérience, & la prendre pour notre guide. Pour ce qui regarde la nature des nerfs, nous savons

qu'en liant un des nerfs céphaliques ,
aussi-tôt tout mouvement cesse dans la
partie à laquelle il répond , & qu'ensuite
cette partie dépérit & meurt entiere-
ment , & que les parties voisines qui re-
çoivent quelques branches de ce nerf ,
s'affaiblissent aussi beaucoup. Les apo-
plexies nous aprennent , que lorsque
les nerfs du cœur sont tellement compri-
més que cette partie essentielle ne puisse
plus recevoir les esprits vitaux , son
mouvement cesse , & la mort s'ensuit ,
& que par la même raison l'estomac
peut-être dérangé , & affaibli au point
de ne pouvoir plus digérer ni faire la
sécrétion nécessaire. Nous savons en-
core , que la force attractive des parties
muscleuses de notre corps , que toute
sa sensibilité , soit joie ou tristesse , dou-
leur ou plaisir , frayeur ou colère , que
la circulation de tous nos suc dépend
du cours libre d'un suc vital dont
on ne comprend pas la nature , qui est
peut-être semblable au feu électrique ,
& qui se répand dans toutes les parties
de notre corps par le moyen des nerfs.
Nous savons de plus , que lorsque cer-
taines parties susceptibles de contrac-
tion , surtout les membranes muscleu-
ses , l'estomac , par exemple , & les boyaux
sont trop souvent & trop fortement ir-

ritées, elles perdent leur forme naturelle, qu'elles se resserrent trop, là où la contraction est trop forte, se relâchent trop là où elle est moindre, & que toutes nos sensations peuvent être transférées d'une partie de notre corps dans une autre, comme nous le développerons plus bas. Voilà des principes incontestables fondés sur l'expérience journalière. Quoique nous ne puissions les prouver que par cette expérience, nous pouvons cependant établir sur eux tout ce que nous dirons des causes & de la plupart des maladies de nerfs.

§. 4. Il y a une infinité de causes capables d'irriter les nerfs, d'exciter les esprits vitaux & de leur donner une circulation irrégulière. Cependant nous ne parlerons que de celles qui produisent plus directement ces effets, & qui sont la principale source des maladies de nerfs auxquelles les grands sont sujets.

§. 5. La première de ces causes, est sans contredit la vie molle & sédentaire, qu'ils mènent depuis l'enfance jusqu'à un certain âge, & que les femmes continuent presque jusqu'à la fin. Cette mollesse, cette inaction relâche & affaiblit considérablement tous les vaisseaux & les membranes musculuses, & cela, parce

parce que ces parties ne reçoivent pas en assez grande quantité les esprits vitaux , qu'un exercice naturel produirait. Les muscles étant dans une inaction continuelle , le sang ne se porte pas assez copieusement ni assez vite du cœur aux extrémités : delà il arrive qu'il se ramasse insensiblement , en si grande quantité dans les vaisseaux afaiblis du ventre , par lesquels il doit retourner vers le cœur , qu'enfin ces vaisseaux se gonflent trop. Ce gonflement cause aux nerfs une irritation sensible & souvent aussi douloureuse que s'ils étaient attaqués par une humeur fort âcre. Voilà pourquoi les personnes trop sédentaires sont fort sujettes à des coliques , à des tensions & des douleurs dans le bas ventre , aux hémoroïdes , que tant de femmes ont leurs regles dérangées , & les fleurs blanches dont nous parlerons dans la suite en détail , en faisant voir qu'elles sont une suite des maladies de nerfs. Les engorgements même du foie & de la rate qu'on connaît en général sous le nom *d'obstructions* & qui sont ordinairement accompagnés d'une foule de symptomes qui caractèrisent les maladies de nerfs , (§. 2.) ne sont proprement que cette dernière maladie , ou ils en sont du moins une suite.

§. 6.. Plus il y a de vaisseaux gonflés dans le bas ventre, plus aussi l'irritation est forte, les accidents nombreux, (§. 2.) & plus par conséquent la maladie est difficile à guérir, surtout si elle est invétérée. Le gonflement trop fort & trop continuél de ces vaisseaux, produit dans différentes parties des tumeurs renfermées dans des enveloppes semblables à des sacs, & qu'on appelle *Varices*. On n'a pu jusqu'à présent trouver aucun remède capable de les faire passer. Elles résistent aux bains quand même on s'y noie, pour ainsi dire, de même qu'à l'excellente eau de Mr. POMME. C'est donc avec raison que nous cherchons la cause de la plupart des maladies de nerfs dans la trop grande abondance de sang contenu dans les vaisseaux du bas ventre, & que nous attribuons sur tout ce rengorgement à la vie trop sédentaire. Pourquoi les personnes qui prennent tous les jours l'exercice convenable ne connaissent-elles pas ces maladies, ou pourquoi en sont-elles attaquées sitôt qu'elles renoncent à cet exercice ou qu'elles s'écartent de leur train ordinaire par rapport au mouvement & au repos? Je connais un grand Seigneur qui a été élevé selon tous les principes de la délicatesse française; mais

dans sa jeunesse il s'est tellement accoutumé à se donner beaucoup de mouvement, que malgré qu'il ait mené une vie d'ailleurs fort déréglée, qui devait naturellement être la source de toutes les maladies de nerfs, il est encore aujourd'hui très robuste ; il a soixante ans ; il monte tous les jours à cheval, va souvent à la chasse ; & c'est par là qu'il se met à l'abri de ces maladies, dont il a certainement en lui les principes. Nous souhaitons à ce seigneur une vie encore longue, & à ses Médecins toute la prévoyance nécessaire pour le garantir de l'hydropisie dont il est menacé.

§. 7. Mais si la vie molle & sédentaire gonfle si fort les vaisseaux des intestins, que les nerfs en soient irrités, elle affaiblit aussi tellement l'estomac & les boyaux, que la digestion & la sécrétion ne se font qu'avec peine, & qu'il ne se forme plus qu'un suc nourricier grossier & âcre : les aliments mal digérés y causent d'autres gonflements qui agissent aussi fortement sur les nerfs, que le suc âcre dont nous venons de parler. La nature, eu égard au grand travail que l'estomac & les boyaux sont obligés de faire journellement, les a pourvus d'une infinité de nerfs grands & petits ; de

forte qu'en bien des parties ils ont une sensibilité extrême, qu'un rien peut y causer une très grande irritation, & produire dans le corps les effets les plus surprenants. Nous en trouvons un exemple dans les vers qui s'engendrent souvent dans les boyaux des enfants. Quoiqu'ils ne causent pas toujours une irritation douloureuse, nous voyons cependant, qu'ils font souvent tomber les enfants dans de fortes convulsions, dans les faiblesses, & des accès d'épilepsie; que d'anxiétés, de maux, de battements de cœur, de crampes d'estomac, de frayeurs, d'accablements, de tremblements dans tous les membres, d'insomnies, de coliques &c. &c. ne produisent pas les gonflements dans le ventre & dans les boyaux? Lorsqu'une digestion mal-faite y laisse après elle un dépôt, avec quelle violence cette humeur âcre n'attaque-t-elle pas les nerfs de la tête qui correspondent avec ceux de l'estomac? Ces maux de tête disparoissent sitôt que l'estomac est évacué. Combien ne voit-on pas de gens tristes, inquiets, pâles, défaits, semblables à des spectres? les plaisirs du monde n'ont pour eux aucun attrait: ils perdent entièrement l'appetit; une peur continuelle leur cause une sueur qui les exténue; ils dé-

périssent à vue d'œil : ils ne voient devant leurs yeux qu'une mort prochaine sans savoir pourquoi ? ils s'imaginent qu'ils vont être en proie à la plus cruelle maladie, il leur semble même déjà en sentir les accès. Si l'on recherche la cause d'une situation si extraordinaire, on trouve souvent, qu'elle ne provient que d'un gonflement de l'estomac & des entrailles, & par conséquent d'une trop forte irritation du genre nerveux. Un clystère ordinaire apéritif ou détersif (a) ou quelqueau-

(a) Il paraît que c'est dans ces circonstances que les poudres d'*Ailboud* & d'*Iroé* dont les premières ne font, que le suc du *Scammonium* travesti, & les dernières une préparation de *Jalappe*, ont acquis leur réputation si peu méritée. Elles font précisément l'effet que font tous les autres purgatifs, qui est de nettoyer l'estomac, & en cela elles sont bonnes : mais dès que les inventeurs de ces remèdes aussi téméraires qu'ignorants, ont prétendu en guérir toutes les maladies, les gens sensés ont commencé à s'en défier, & les ont ensuite rejettés avec d'autant plus de raison, qu'au lieu de guérir de petites incommodités, ces poudres ont causé des maladies mortelles. Il en est à peu-près de même de Mr. P O M M E, qui, par une contradiction étonnante, prétend guérir toutes les maladies de nerfs avec les bains chauds & des breuvages chauds. Ce n'est pas que nous voulions mettre Mr. P O M M E dans la classe de ces Empiriques ; son nom mérite d'être respecté, les grandes vues dont il ne cesse de s'occuper pour le bien du genre humain, lui ont acquis

tre remède qui procure un libre passage aux vents & chasse l'humeur âcre, fuffit quelque fois pour guérir ces malades sur le champ, & pour leur conserver la santé jusqu'à ce qu'il se soit formé un nouveau dépôt.

§. 8. Toutes les fois qu'il y a des gonflements un peu considérables, les boyaux se trouvent en différents endroits étranglés, & moins distendus qu'ils ne

un droit particulier à l'estime du public. Qu'il nous permette cependant de douter si l'eau froide & l'eau chaude ont la même vertu dans les maladies de nerfs, qui ne sont selon lui que des tensions trop fortes, qu'il appelle *racornissement*, *spasme*, *Eréthisme*, & auxquelles on ne peut remédier, dit-il, que par des bains fréquents, des breuvages & des bouillons émollients & en grande quantité. Si les maladies de nerfs n'attaquaient que des personnes vieilles & usées, chez qui tous les vaisseaux sont ordinairement roides & engourdis, & les sucs âcres & salés, nous adopterions sans peine sa méthode ; mais nous ne saurions l'adopter pour les femmes jeunes & délicates chez qui les fibres ne sont que trop relâchées & faibles. Personne n'a douté jusqu'ici que l'eau froide ne soit propre à fortifier les fibres lorsqu'elles sont relâchées, de même que tout le monde convient que l'eau chaude les relâche encore plus & les amolit ; mais comment l'eau froide & l'eau chaude peuvent-elles faire un effet égal, sur une fibre tendue ? elles contribuent quelques fois également à la guérison des maladies de nerfs, mais elles n'en peuvent pas-être indifféremment le principal remède comme l'expérience & la nature même nous le démontreront plus bas.

devraient être naturellement , de sorte que les vents & les mets digérés ne peuvent pas se déboucher par leur issue ordinaire , & qu'ils se jettent dans d'autres endroits où ils trouvent moins de nervosité & y forment des fucs, ou des grosseurs considérables. Ces élargissemens extraordinaires dans les boyaux peuvent déjà se former chez un enfant dès la plus tendre enfance, s'il est souvent & longtems irrité par des matières âcres , comme nous l'avons observé plus haut. Lorsqu'une fois les boyaux sont en cet état de distension , il est aussi impossible à l'art de les remettre dans leur état naturel , qu'il l'est , de faire passer les tumeurs qui se sont formées dans les vaisseaux du bas ventre par lesquels le sang doit remonter vers le cœur (§. 6.) Que Mr. *Pomme* appelle , s'il veut , *racornissement* cet étranglement des boyaux , nous lui passons le terme , pourvu qu'il ne donne pas le même nom à leur distension , & qu'il ne prétende pas guérir infailliblement le premier défaut avec de l'eau froide , & le second avec de l'eau chaude. Tant que les étranglements & les distensions des boyaux ne sont pas habituels , on peut y remédier en quelque façon par le moyen de certains remèdes , & par des

lavements froids, non pas, cependant, que les lavements parviennent jusqu'aux parties étranglées. Nous pouvons en donner une preuve sensible. Lorsqu'une partie nerveuse de notre corps est sensiblement irritée, il s'y porte tout aussitôt une grande quantité d'esprits vitaux, de sang & d'autres liquides qui y causent des douleurs ou de la sensibilité, comme il arrive dans les inflammations. Mais lorsqu'une autre partie est plus fortement irritée que celle-ci, alors les esprits vitaux, le sang & les liquides se portent en plus grande abondance encore vers cette dernière, la douleur de la première cesse entièrement, & la tension y diminue peu-à-peu. (a) Peut-on prouver ceci plus

(a) En voici deux exemples qui me paraissent décisifs. Une femme âgée à-peu-près de trente ans d'un tempéramment bilieux & sanguin tomba tout-à-coup dans des convulsions très-fortes occasionnées par une grande douleur & un gonflement dans le bas ventre. Cette douleur & ce gonflement étaient l'effet d'une humeur bilieuse fort âcre & de vents renfermés dans les boyaux, ce qui irrita beaucoup le genre nerveux. On employa d'abord tous les remèdes que Mr. *Pompe* ordonne dans de pareils accidents: nombre de clystères émolliens, des bains, des breuvages chauds & adoucissants, du thé de *Camomille* & de *Guimauve*, des bouillons faits avec du ris, de l'orge, du gruau & des petits poulets; on prodigua l'opium

fenfiblement que par l'effet de l'onguent appellé *Diapalme* & par les vésicatoires qui font fouvent passer les maux de dents, les rhumatismes les plus opiniâtres, & d'autres douleurs très fortes, & font tomber le transport du cerveau dans les fièvres chaudes & malignes. Les bains de pieds & les cataplasmes de moutarde ne font-ils pas à proportion le même effet, en attirant le sang des parties supérieures dans les inférieures? Par cette même raison les lavements froids peuvent être très efficaces dans les cas où la distension & l'étranglement des boyaux sont encore récents, en irritant tout d'un coup fortement le genre nerveux dans le boyau inférieur où

& les anodins ordinaires, mais le tout demeura sans effet. Comme après quelques jours de ce traitement ni les convulsions, ni les douleurs du bas ventre ne voulaient diminuer, on conseilla à la malade les lavements froids, & comme elle était sans fièvre on lui fit boire de l'eau bien froide. Déjà par le premier lavement le mal diminua beaucoup; & après en avoir pris encore quelques uns, la malade se trouva entièrement rétablie. Chaque lavement qu'elle prenait lui débouchait des vents, & la soulageait peu-à-peu: preuve évidente de ce que nous avons avancé. On nous reprochera peut-être de n'avoir pas suivi la méthode de Mr. *Pomme* en tenant longtems la malade dans des bains froids jusqu'au cou; cela est vrai; mais qu'on fasse attention, que les fortes convulsions qu'elle

l'étranglement ne fixe jamais son siège, puisqu'il se forme toujours dans le *colon*. Mais cet article me mènerait trop loin.

§. 9. Comme ces deux principales causes des maladies de nerfs & des maux d'hypocondrie, savoir la trop grande distension des vaisseaux dans le bas ventre d'une part, le trop grand étranglement & les gonflements de l'estomac & des boyaux de l'autre, proviennent du même principe, elles se trouvent presque toujours réunies.

Rarement voit-on des hommes sujets aux hémorrhoides & des femmes mal réglées qui ne se plaignent en même tems de gonflements & de faiblesse d'estomac. La dernière de ces causes doit

avait n'auraient pas permis qu'on la tint longtems dans le bain, & qu'elle aurait peut-être rendu l'ame avant qu'elle y eut été entièrement plongée, comme Mr. *Pomme* l'ordonne. N'importe, dirait-on, il aurait fallu la baigner tant qu'on lui aurait trouvé un soufle de vie, & alors il serait arrivé ce qui arrive tous les jours dans les hopitaux, où le médecin, sans donner une attention particulière à chaque malade, ordonne un purgatif pour toute une rangée, pendant qu'il y en a déjà un que la mort a étendu dans son lit, & qui fera dans quelques momens suivi d'un autre. Heureux ceux qui ne se trouvent pas dans cette rangée, ou qu'on laisse tout doucement mourir sans les tourmenter par une purgation inutile!

nécessairement donner plus de forces à la première, ou la produire, lorsqu'elle n'existe pas encore; car, lorsqu'une fois une vie trop molle & trop sédentaire, ou d'autres causes dont nous parlerons bientôt, ont tellement affaibli l'estomac & les boyaux que la digestion ne puisse plus se faire, & qu'ils ne puissent plus se débarasser assez vite des humeurs glaireuses & âcres qui s'y forment, dès lors ces humeurs se répandent avec le suc nourricier dans le sang, en retardent la circulation, bouchent les petits vaisseaux & les glandes, & irritent les nerfs partout où elles peuvent se fixer. Delà proviennent, par exemple, des crampes, des pituites,

Quoiqu'il soit inutile d'appuyer sur des exemples par des vérités inconnues, nous voulons cependant donner à Mr. *Pomme* une preuve encore plus frappante de ce que nous venons de dire sur les effets des lavements froids.

Un jeune homme âgé de vingt ans tomba de frayeur & de chagrin dans un si grand transport, qu'il s'exposa pendant quelques heures tout nud aux plus grands froids dans le plus fort de l'hiver. Il lui prit aussitôt par tout le corps un si grand *racornissement*, pour nous servir de l'expression de Mr. *Pomme*, qu'il devint roide comme une barre. Il avait la bouche si étroitement fermée qu'on ne put la lui ouvrir qu'en lui cassant une dent, pour lui faire avaler quelques gouttes d'eau ou d'un autre liquide; jamais il ne put uriner ni

quelques heures après les repas , quand le suc nourricier s'est répandu dans le sang.

§. 10. Les mets trop substantiels & difficiles à digérer , dont les grands se nourrissent , contribuent beaucoup aussi à leur affaiblir l'estomac & les boyaux. Ils ne mangent presque que des viandes & de la pâtisserie. Un estomac ordinaire a de la peine à digérer cette nourriture comme il faut , l'estomac faible des personnes sédentaires aura donc beaucoup plus de peine à la digérer , surtout , si ce sont des personnes , qui suivant la manière de la cour , vont du lit à la table , de la table au jeu , & du jeu encore à la table ; si elles épuisent

aller à la selle que par le moyen des lavements & de la sonde. On me l'apporta à l'hôpital dans cet état. Je cherchai d'abord à lui relâcher les vaisseaux trop fortement tendus. Je lui fis faire plusieurs saignées copieuses , & lui prescrivis une quantité de lavements & de cataplasmes émollients ; enfin je le laissai des journées entières dans des bains de cette nature , & comme il ne pouvait rien avaler , je lui fis donner beaucoup d'opium fondu dans les lavements. Dans un mois de tems il me fut impossible de lui relâcher seulement un vaisseau. En même tems les doigts de ses pieds se gangrenèrent , ce qui était une suite du froid qu'il avait essuyé : je fus obligé de lui faire amputer quatre doigts , & pour couper court à la gangrène qui menaçait une jambe , je lui ordonnai une

leurs esprits vitaux par une contension d'esprit continuelle, soit dans la conversation, soit au jeu, enforte que l'estomac rempli de viandes & de pâte soit dépourvû de la quantité d'esprits vitaux qu'il lui faut pour sa pénible fonction, & ne puisse pas assez vite ni assez bien digérer les aliments dont il est surchargé. Un payfan qui exerce son corps depuis l'aube du matin jusqu'au soir par des travaux proportionnés à ses forces, & qui procure par là à son estomac

forte décoction de *Kina* dans quatre livres d'eau cuites jusqu'à la valeur d'une livre.

Ces lavements furent, à mon grand étonnement, le vrai remède par lequel ce pauvre garçon fut en peu de tems délivré de ses tourments, & quoique je ne m'attendisse qu'à le guérir de la gangrène par ces lavements, cependant, ils lui firent entièrement passer son délire & son *raccourcissement*. Déjà quelques heures après le premier lavement, sa bouche se déserra de façon à pouvoir lui mettre le manche d'une cuenillere entre les dents; & il rendit aussitôt une matière noirâtre. Sur le second lavement elle s'ouvrit encore davantage, & le troisieme le mit en état d'avaler des bouillons légers. On vit ensuite avec étonnement, comme de lavement en lavement toutes les parties de son corps se relâchèrent, & avec quelques progressions il reprit l'usage de la raison. Ces effets merveilleux doivent ils être attribués à l'eau froide seulement, où à la vertu fortifiante du *Kina* ou à l'une & à l'autre en même tems? Nous laissons à la sagacité de Mr. *Pomme* la résolution de ce problème.

L'appetit naturel pour le boire & le manger, se met tranquillement vis-à-vis de son plat, & fait un repas simple & frugal que le contentement lui rend délicieux. L'esprit exempt des projets d'ambition dont celui des grands est continuellement travaillé, ne pensant pas à changer son état contre les honneurs & la fortune qui ne le tentent pas, n'étudiant pas les moyens de gagner la faveur de son maître, que la grande distance lui permet à peine de connaître par le nom, ne cherchant pas à attirer sur lui des regards qu'il fait trop bien que la flatterie & l'imposture savent tourner où ils veulent, il vit heureux. Il ne connaît dans la vie d'autres besoins que ceux de la nature toujours simples & peu nombreux; il a de quoi y satisfaire & goûte tout son bonheur. Il se couche, & ne craint pas que les noirs soucis viennent troubler son sommeil, & tandis que ses sens & ses membres sont livrés à un doux repos, les esprits vitaux se portent en abondance dans l'estomac qui fait sans peine une digestion & une sécrétion parfaite. Il ne se trouve pas chez cet heureux mortel de suc nourriciers dont l'âcreté lui attaque les nerfs & lui occasionne des songes effrayants. A la pointe du jour le som-

meil le quitte & fait place à une journée aussi douce que la nuit qu'il vient de passer. Un suc nourricier bien travaillé lui a rendu les forces que son travail de la veille lui avait fait perdre. Il retourne à sa charrue ou à son hoyau avec la même vigueur, avec la même gaieté d'esprit, tandis que chez les grands de la cour & du monde, chez ces hommes livrés à la bonne chère & à la délicatesse, il reste d'un repas à l'autre dans l'estomac un dépôt d'acretés, de mets mal digérés, de pourritures qui se répandent dans le sang avec les sucs nourriciers, & deviennent souvent le germe de quantité de maladies incurables.

§. II. Mais ce qui afaiblit encore extrêmement & en beaucoup moins de tems l'estomac, les boyaux, tous les nerfs, & les rend si faciles à irriter, que non seulement il en résulte des maux hypocondriaques & hystériques, mais l'épilepsie même, des spasmes, des convulsions, & un dépérissement entier, c'est le commerce trop fréquent avec les femmes, surtout immédiatement après les repas lorsque la digestion doit se faire, & l'onanisme, sale & pernicieuse volupté à laquelle la plupart des jeunes gens sont honteusement adonnés, s'attirent aussi déjà à la fleur

de leur âge toutes les maladies de nerfs possibles, & s'abrègent la vie de plus de la moitié. Oui, c'est ce vice devenu général parmi les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, ce vice qui règne dans les sombres retraites des couvents comme dans le monde, c'est ce vice, dis-je, qui est la cause éloignée de toutes les maladies de nerfs & des maux de l'hypocondrie auxquelles tant de personnes sont sujettes dans un âge avancé. C'est à cette funeste passion, plutôt qu'à la vie sédentaire & à l'abus qu'on fait des breuvages chauds dont Mr. TISSOT se plaint si fort, qu'il faut attribuer toutes ces maladies. Chaque fois que l'on commet l'acte de cet affreux onanisme, on met tous les nerfs du corps dans des mouvements convulsifs; tout d'un coup ils sont extraordinairement tendus, puis ils se relâchent subitement; le sang s'échauffe, & quelques moments après il se calme. On perd par chaque masturbation une quantité plus considérable d'esprits vitaux, que le sang n'en peut produire d'un jour entier. Comment un estomac qui a fait une si grande perte, un estomac si fort affaibli pourrait-il bien digérer & faire une sécrétion complète? Comment les sucs pourraient ils avoir une

circulation régulière qui dépend uniquement d'une affluence suffisante d'esprits vitaux dans toutes les parties nerveuses? n'est-il pas certain après cela, que c'est de ces épuisements que proviennent, comme de leur vraie cause, toutes ces irritations des nerfs dont nous avons parlé (§. 5. 7.), & ce degré de sensibilité qui produit si aisément les plus violentes convulsions & l'épilepsie? Les paralysies, des diarrhées, des gonorrhées presque incurables, l'affaiblissement & la perte entière de la vue, de la mémoire & de l'esprit n'en font elles pas les suites funestes? Je connais des personnes, qui par ces épuisements étaient à l'âge de seize ans aussi caduques que des vieillards. Elles se servaient de béquilles pour se transporter d'une chaise à l'autre: souvent des mouvements convulsifs les prenaient en chemin & les jetaient d'un coin de la chambre à l'autre: leurs mains tremblaient si fort, qu'on était obligé de leur porter la nourriture à la bouche comme aux enfants: leur visage était entièrement défait, ridé, leur teint pâle & plombé: ils avaient peine à digérer les mets les plus légers, souvent ils les rendaient après bien des nausées: peu-à-peu leur corps dépérissait au point de ne pouvoir plus quit-

ter le lit de faiblesse. J'en ai traité différents autres de l'un & de l'autre sexe, qui par ces mêmes horreurs s'étaient attiré une épilepsie complète, très douloureuse, dont ils avaient jusqu'à sept accès par jour. D'autres étaient plongés dans une si profonde mélancolie, qu'on n'osait les laisser un moment seuls. Tous, à l'exception d'un seul, qui s'étant jeté en bas du lit dans un accès d'épilepsie qu'il eut pendant la nuit, étouffa dans son sang, tous recouvrèrent peu-à-peu leurs forces & leur première fanté. Plusieurs d'entreux se marièrent ensuite & eurent des enfants. Nous dirons plus bas, quelle est la manière de procéder à la guérison de ces maladies.

§. 12. On comprendra aisément pourquoi les grands sont plus adonnés à ce sale plaisir que les gens du commun, pour peu qu'on fasse d'attention à la différence de la manière de vivre des uns & des autres. Les grands, comme nous avons vu, prennent depuis leur enfance des aliments fort nourrissants qui font beaucoup de sang : tous les jours ils boivent des liqueurs échaufantes qui agitent beaucoup les humeurs & irritent les nerfs : les mauvais exemples qu'ils ont journellement devant les yeux ; la lecture de certains livres qui leur font glis-

fer le poison de la volupté dans le cœur, tout met le feu à leur imagination; enfin l'oisiveté dans laquelle ils vivent, leur fournit toutes les occasions de se livrer à leurs penchans. Les gens du peuple, au contraire, passent leurs jours dans le travail & de continuelles inquiétudes sur leur entretien & celui de leurs enfans. Ils ne prennent que des alimens & des breuvages sains & ordinaires, par lesquels ils entretiennent leurs forces, & ne se mettent pas le sang dans une agitation qui ne lui est pas naturelle. Leurs esprits vitaux restent dans leur régularité; éloignés des objets qui peuvent émouvoir les sens, leur imagination ne s'échauffe point; ils doivent donc avoir beaucoup moins de penchant pour la volupté. Ce n'est pas cependant la vertu qui les retient dans ces bornes d'une saine modération, c'est un bonheur qu'ils ont sur les grands, en ceci comme en bien d'autres choses, & qu'ils doivent à leur manière de vivre. Il se trouve des personnes trop sédentaires qui se livrent sans réserve à cette brutalité, elles y sont entraînées comme malgré elles par un penchant auquel elles ne peuvent plus résister: effet de la trop grande quantité de sang qu'elles ont dans les vaisseaux du bas ven-

tre & qui irrite trop les nerfs dans certaines parties. Ce n'est pas cependant au peu de mouvement que se donnent ces fortes de personnes, qu'il faut toujours attribuer les maux de nerfs dont elles sont affligées à un certain âge, mais plutôt à cette malheureuse masturbation par laquelle elles se sont épuisées. Qui fait, si on ne doit pas ranger dans cette classe tant de personnes de l'un & de l'autre sexe renfermées dans des couvents où elles sont entrées à la fleur de l'âge avec une santé robuste, tandis qu'elles sont actuellement tourmentées de l'hypocondrie, & des maux hystériques? Nous les plaignons de tout notre cœur, persuadés, que le mariage & une vie libre & ordinaire les eut exemptés de tous ces maux. Des jeunes gens qui ne connaissent pas les suites funestes de cette honteuse volupté s'y livrent sans réserve & suivent l'impétuosité de leurs desirs brutaux jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement épuisés.

§. 13. L'usage trop fréquent des purgatifs & des vomitifs qui sont en bien des endroits de la France les ordonnances fondamentales & presque les seules de la faculté, contribuent aussi beaucoup à affaiblir chez les grands l'estomac & les viscères. Nous ne pensons pas seu-

lement ici aux poudres purgatives *d'Ail-*
baud & *d'Iroëe* qu'on vante comme des
remèdes universels pour toutes les ma-
ladies possibles quoiqu'elles soient pour
bien du monde un vrai poison. Nous
ne condamnons pas un usage modéré
de ces poudres dans des cas où il est
nécessaire d'évacuer, nous n'en blâmons
que l'abus, surtout à l'égard de ces per-
sonnes qui ont le genre nerveux déli-
cat & très sensible. Prises trop fréquem-
ment, elles rendent l'estomac & les bo-
yaux encore plus aisés à irriter, de sorte
qu'enfin un rien y cause des crampes très
douloureuses. Une dame de la cour a trop
soupé, elle a passé la nuit à veiller, elle
s'est épuisée : il est impossible qu'elle se lè-
ve avec sa bonne humeur ordinaire ; elle
se plaint du mal de tête, de gonflemens,
de battemens de cœur, de dégouts,
de lassitude dans les membres ; aussitôt
on lui prescrit un vomitif qui fait un
merveilleux effet : il lui vuide si bien
l'estomac, que le soir même notre dame
peut de nouveau hazarder une petite
indigestion qu'on lui fait passer ensuite
par le moyen d'un purgatif bien doux.
De cette sorte, ces deux remèdes se sui-
vent souvent de bien près & se succé-
dent si fréquemment, qu'enfin l'esto-
mac & les boyaux deviennent si faibles

& si irritables, qu'ils ne peuvent plus supporter ni la nourriture la plus légère, ni en cas de besoin le purgatif le plus faible sans de grandes douleurs & de fortes convulsions.

§. 14. Des saignées fréquentes affaiblissent beaucoup les nerfs & leur donnent un grand degré de sensibilité tout comme les excès de l'amour & de la masturbation. Chaque saignée fait tout d'un coup perdre au cerveau une si grande quantité d'esprits vitaux, qu'il est pour un tems presque hors d'état de fournir à toutes les parties du corps autant de ces esprits, qu'il leur en faut pour faire leurs fonctions ordinaires. Le cours de tous les suc en est si considérablement ralenti, que dans les veines du bas ventre où il coule déjà plus lentement que dans les autres parties du corps, le sang est presque sans mouvement. Cet épuisement doit nécessairement produire tous les accidents que nous avons marqués au (§. 7.) Une femme qui après plusieurs couches a fait des pertes de sang considérables, ou qui a eu pendant quelques tems les règles trop copieuses, ou qu'on a affaiblie dans différentes maladies par des saignées trop fréquentes sera accablée à un certain âge, quelque fois après dix ans seulement de ma-

ladies de nerfs de toute espèce (§. 2.) quand même elle aurait mené d'ailleurs une vie fort modérée. Chez elle le genre nerveux devient si sensible, comme je l'ai souvent remarqué moi-même, que les moindres petites choses, comme par exemple, une petite frayeur qui ne lui aurait fait aucune impression avant, la feront tomber alors dans les plus fortes convulsions.

§. 15. C'est ainsi que toutes les maladies de nerfs possibles proviennent des épuisements & de tout ce qui fait perdre ou diminuer les esprits vitaux. Les fréquentes veillées, les agitations de l'ame, telles que sont la tristesse, le chagrin, la frayeur & la colère, causent ces épuisements, & les grands y sont beaucoup plus sujets que les personnes du commun. Des grandes frayeurs, des colères immodérées produisent souvent tout-à-coup les plus grandes maladies de nerfs, & quelquefois la mort même; mais la tristesse & le chagrin minent peu-à-peu & causent des maladies de langueur très sérieuses. Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit plus haut de l'influence des passions sur notre tempéramment & sur notre corps.

§. 16. A l'égard des breuvages chauds, tels que sont le thé, le café, le chocolat, les bouillons gras, les bavarroises dont on fait un abus qui a passé en mode parmi les gens du *bon ton* des petites villes & de la province, beaucoup plus qu'à la cour, nous nous contentons de dire en passant, que rien n'est plus pernicieux. Delà proviennent ces affections hypocondriaques, ces vapeurs, ces maladies de nerfs qui font partout leurs ravages. Ces breuvages afaiblissent tellement les fibres de l'estomac, qu'il en résulte nécessairement toutes les irritations dont nous avons parlé au (§. 7.) l'expérience journalière nous en convainc. Comment donc des gens sensés pourront ils suivre les conseils de Mr. POMME qui prétend guérir toute espèce de vapeurs par des breuvages chauds & des bains emollients pris en grande quantité, tandis que très-souvent elles ne proviennent que d'un trop grand relachement ? Sans doute que dans ces cas les bains, les lavements froids ainsi que le boire & le manger froids, feraient en général beaucoup plus d'effet, & l'on se conformerait beaucoup plus à l'infailible maxime de notre ancien, de notre savant HIPPOCRATE qui veut que l'on traite les contraires par leurs contraires.

§. 17.

§. 17. La description que nous venons de faire des principales causes d'où proviennent l'hypocondrie, les maux hyftériques & les maladies de nerfs; nous fait voir évidemment, que ces maladies consistent principalement dans une irritation extraordinaire des différents nerfs, & que tout épuisement trop considérable d'esprits vitaux ainsi que le relâchement des fibres nerveuses en sont les véritables causes. Le nombre des symptômes qui annoncent ces maladies, les accès plus ou moins fréquents, plus ou moins violents, nous feront prévoir les accidents qui peuvent y survenir, & juger en même tems, si elles sont incurables ou si l'on peut y porter remède.

§. 18. Le premier degré de cette maladie, lorsqu'elle est à son point le plus faible, ne provient ordinairement que d'un estomac faible qui a été surchargé, ou d'un épanchement de bile causé par la colère, ou par une suite de chagrins & d'adversités, ce qui suffit pour irriter tellement le genre nerveux qu'il en résulte la plûpart des accidents que nous avons détaillés au (§. 2.). En ce cas il suffit d'évacuer tout doucement l'humeur âcre ou la bile épanchée par des purgatifs ou des vomitifs; de

prendre pendant quelque tems des confortatifs d'estomac, de s'abstenir pendant le même tems de toute nourriture forte, grasse, huileuse, difficile à digérer & de tous les breuvages chauds & relachants. Le malade se donnera un mouvement modéré, & aura soin d'éviter tout ce qui pourrait affaiblir les vaisseaux & les nerfs. Si les matières irritantes se trouvent dans l'estomac plutôt que dans les boyaux, on le reconnaîtra à des dégouts, des gonflements, des maux, des battements de cœur, des impatiences, des vertiges, des baillements, & par des douleurs dans le front. Dans ces circonstances il faudra employer un vomitif doux préférablement au purgatif, à moins que d'autres incommodités ou la faiblesse naturelle du tempéramment ne permettent pas d'avoir recours au premier. Des personnes faites pourront prendre 25 jusqu'à 30 grains d'*hypecacuana* mêlée avec 15 grains de *sel d'absynthe* dans de l'eau tiède. Remarque-t-on le lendemain que la matière irritante n'est pas entièrement chassée du corps, on pourra hardiment prendre encore une fois ce vomitif. Si l'humeur âcre se trouve au contraire répandue dans les boyaux, on le reconnaîtra à des tensions, des anxietés, des

gonflements de ventre accompagnés de constipation chez les uns, de diarrhée chez les autres, enfin au tremblement & à la lassitude dans tous les membres. Qu'alors on donne aussitôt au malade quelques lavements émollients ou qu'on lui fasse prendre pendant quelques jours de suite un des purgatifs suivants ou quelqu'autre de cette espèce.

Prenez deux onces de *Tamarindes*, une demie once de *feuilles de sené*, deux dragmes de *Rhubarbe* & deux onces de *Manne*: infusez le tout dans deux livres d'eau & faites la cuire jusqu'à la diminution d'une livre: faites la passer par un linge & mettez y une demie once de *sel de seignette*, & deux onces de *syrop de roses purgatif*, & faites en prendre tous les matins au malade une tasse à jeun avec un peu de bouillon clair ou du thé. Ou bien, l'on se servira de la poudre suivante 20 grains de *poudre de Jalappe* bien fine, 40 grains de *magnésie blanche*, & 5 jusqu'à 8 grains du *diagidium* que le malade prendra dans du thé faible ou dans de l'eau. Si l'on préfère les pillules on pourra prendre 20 grains de *l'extrait panchynagogue*, & 5 grains d'extrait de *scammonee* dont on fera 10 pillules qui seront un purgatif médiocrement fort. Les

personnes d'un tempéramment faible pourront prendre 3 pillules de BECKER en se couchant, & le matin à jeun 4, jusqu'à 6, du poids de 2 grains chacune. Les personnes extrêmement délicates pourront se servir de *l'élixir de propriété* de PARACELSE : elles en prendront une cuillerée à café dans un peu de vin ou d'eau une demie heure avant le repas. Le purgatif liquide dont nous venons de parler, est le meilleur pour des personnes sèches, bilieuses & d'un tempéramment chaud : les autres sont bons pour des tempéramments phlegmatiques remplis d'humeurs.

Dèsque l'on aura suffisamment chassé l'humeur âcre qui irritait les nerfs, ce que l'on remarquera aisément à la tranquillité du malade, il faudra lui faire user avec modération des confortatifs, jusqu'à ce que les forces de son estomac soyent entièrement rétablies. On ne connaît certainement pas de meilleur remède de cette espèce que l'écorce de *Kina* lorsqu'elle n'est pas boiseuse & trop vieille. Si elle est d'une bonne qualité, on en fait une poudre fine dont on fait prendre deux fois par jour au malade avant les repas une cuillerée à café. Si cette racine est trop boiseuse on fera fondre deux gros de son extrait

dans deux onces *d'Elixir* viscéral de HOFFMANN ou dans de l'eau de *menthe spiritueuse* dont on fera prendre au malade deux ou trois fois par jour dans un peu de vin d'Espagne ou de Grèce, ou bien l'on mettra cet extrait en forme de pillules du poids de deux grains chacune, & il en prendra 6 à 8 le matin & autant le soir. Ce remède purge quelquefois d'abord que l'on commence à s'en servir, surtout lorsqu'on le prend en poudre dans de l'eau; mais dès qu'il ne trouve plus d'ordures dans l'estomac & dans les boyaux, il cesse de purger, & alors seulement il commence à fortifier.

§. 19. Lorsque l'estomac est fort dérangé, & qu'il s'y est formé un dépôt d'âcretés corrosives, alors outre les accidents que nous venons de rapporter, le malade a quelquefois des crampes si douloureuses qu'il ne peut ni être couché ni se tenir debout. Tant que la crampe dure, il faut bien se garder de lui donner aucun vomitif ni purgatif, mais il faut d'abord employer des calmants. Le plus efficace de tous est le *landanum liquidum* de SYDENHAM: on peut en donner au malade 15 à 20 gouttes à la fois dans de l'eau de canelle ou de l'eau de menthe spiritueuse. Si

le mal n'a pas cessé après quelques heures, ou s'il reparait de nouveau, qu'on réitère le remède & qu'on tâche de faire aller le malade à la selle en lui donnant un clystère émollient (a). Si le lendemain il n'y a plus ni crampe, ni douleur, on le purgera pendant quelques jours de suite avec le liquide dont nous avons parlé au §. précédent. Si le malade a l'estomac si faible que le purgatif lui cause quelques ressentiments de crampe, qu'aussi-tôt on lui fasse reprendre du *landanum liquidum*. Après quoi les confortatifs pris selon la méthode de l'incomparable SYDENHAM feront le plus heureux effet. Le simple extrait de kina fondu dans *l'elixir visceral* de HOFFMANN comme nous l'avons conseillé ci-dessus, suffit pour

(a) A l'égard de la constipation qui est fréquente chez les hypocondriaques, il est bon de dire en passant, que ce vice leur devient enfin naturel, & qu'il leur reste même après qu'ils sont guéris, de l'hypocondrie. On le détruit cependant par les remèdes & le régime §. 18; en attendant, si le besoin le demande, on pourra toujours employer les clystères émollients, ou prendre de deux jours l'un, deux ou trois pilules de BECKER en se couchant, pour procurer une selle. Il ne fera pas inutile de se frotter à jeun le ventre avec des linges chauds, parce que par ce moyen on fait entrer plus d'humidité dans les intestins.

rétablir si bien l'estomac, qu'il n'aura plus le moindre ressentiment de crampe, pourvu toutefois que le malade observe le régime qui doit accompagner ce remède. Mais si cet élixir seul ne suffit pas pour rendre à l'estomac toutes ses forces, que le malade prenne l'élixir immédiatement avant le dîné, & qu'il prenne le matin à jeun & le soir quand la digestion est faite, dans une tasse de thé de *sauge* ou de *tréfle marin* une cueillerée à café de l'électuaire suivant. Prenez 4 onces d'électuaire d'écorce d'oranges amères, une demie once de noix muscade confite, autant de gingembre, une once du meilleur *quinquina* en fine poudre, autant de limaille de fer, deux dragmes de poudre de canelle & du syrop d'oranges, autant qu'il en faudra pour que l'électuaire ne soit pas trop liquide. Que Mr. P O M M E refuse tant qu'il voudra à ces remèdes leur efficace & la vertu de guérir toute espèce de vapeurs; qu'il n'accorde ce privilège qu'à ses bains & à ses breuvages chauds, j'ose l'affurer cependant, sur une longue expérience, que jamais je n'ai manqué aucun des malades de cette espèce en le traitant de cette sorte, en supposant toujours qu'il ait observé le régime convenable,

qui est le même que celui que j'ai prescrit au §. précédent.

§. 20. Mais si le vice qui affecte l'estomac & les boyaux est assez ancien pour qu'il se soit répandu dans le sang beaucoup de glaires & d'acretés; si les vaisseaux du bas ventre en sont devenus fort susceptibles de tensions extraordinaires §. 11. si les sucs en sont devenus âcres & irritants, si beaucoup de glandes & de petits vaisseaux dans le bas ventre en ont été bouchés, le premier soin doit être de travailler à purifier les sucs, à les corriger, & ensuite à attirer vers la peau & dans les parties éloignées, le sang qui s'est jetté trop abondamment dans les parties intérieures où il irrite le genre nerveux. Après cela, on emploie les confortatifs en suivant le régime du §. 19. ces remèdes feront un plein effet si la trop longue durée du mal ne l'a pas rendu incurable; au moins pouvons-nous promettre, qu'en ce cas même le malade sera beaucoup foulagé.

On pourra purifier & corriger les sucs en se nourrissant de mets sains & légers, & en prenant un breuvage fondant & adoucissant. Comme les malades dont il est question, n'ont mangé avant leur maladie que des choses très

nourrissantes , beaucoup de viandes , beaucoup de jus échaufants , des ragouts salés & bien épicés ; comme ils n'ont bu que des vins forts & des liqueurs , & qu'outre cela ils ont mené une vie fort déréglée & tout-à-fait contraire à la nature , il n'est pas étonnant qu'il se soit formé chez eux une abondance de glaires , de bile & d'âcretés : il est donc actuellement absolument nécessaire qu'ils prennent le contrepied & qu'ils suivent le régime le plus exact , s'ils veulent sérieusement penser à leur guérison & être sûrs de l'obtenir. Cependant le malade fera quelquefois assez longtemps condamné à ces remèdes & à son régime , avant que de sentir du soulagement , parce qu'on n'ose pas encore attaquer la maladie par la racine : mais comme ce chemin , quoique long est le seul qui puisse le conduire à une guérison sûre , il ne peut rien faire de mieux que de s'armer de patience & de se soumettre avec résignation à tout ce qu'on lui prescrira. On lui fera donc prendre pendant quelques jours , c'est-à-dire jusqu'à ce que l'estomac & les boyaux soient entièrement délivrés des humeurs âcres qui y siegent , un de ces purgatifs que nous avons conseillés §. 18. ou un autre dont l'efficacité est bien re-

connue. Pour toute nourriture on ne lui laissera prendre, le matin à jeun qu'un bouillon de poulets & de veau avec du ris ou de l'orge, dans lequel on pourra faire cuire un peu de pain. Entre le déjeuné & le diné il se donnera un mouvement modéré, à cheval surtout, ce qui lui conviendra le mieux, ou dans une voiture ou même à pied. S'il ne peut faire ni l'un ni l'autre, qu'il s'occupe à un travail léger qui lui mette la plupart des muscles en mouvement; que, par exemple, il nettoye les meubles de sa chambre. C'est l'excellent conseil que donna l'heureux Mr. TRONCHIN lorsqu'il parut pour la première fois sur le grand théâtre de Paris. A diné le malade pourra manger la même soupe que celle qu'il a prise pour son déjeuné, il pourra y ajouter un peu de viande blanche rotie, du poisson délicat rôti ou cuit à l'eau avec du sel, du jardinage cuit au bouillon, & des compottes de fruits. Après le repas il doit se tenir tranquille & n'appliquer ni le corps ni l'esprit, jusqu'à ce que la digestion soit faite. Pour son souper il pourra encore prendre sa soupe avec un peu de jardinage. Qu'il se couche de bonne heure afin de digérer plus aisément & plus parfaitement.

sa nourriture qu'il aura prise. Sa boisson ordinaire doit être froide : ce sera de l'eau de SELTZ, de PFEFFER ou de WEISSENBURG, une ptisanne fort légère de racine *d'esquine*, de *falsetpareille*, ou une eau commune dans laquelle on aura plongé à différentes reprises un fer ardent, ou, enfin, du petit lait, si son estomac peut le supporter. Mais afin qu'avec ce régime notre malade ne s'affaiblisse pas trop, surtout, s'il était accoutumé auparavant à une nourriture échaufante, & à des vins forts, on pourra, si les circonstances l'exigent, lui donner un doigt de vin de Grèce ou d'Espagne : cela disposera son estomac à la digestion. Le matin d'abord à son réveil il doit s'humecter suffisamment en buvant d'une de ces eaux que nous venons de lui indiquer ; par là il entretiendra toujours son estomac net, & empêchera les alimens de se mêler avec des parties étrangères & inutiles, & propres à épaisir le sang.

Lorsque le malade aura pendant quelque tems exactement suivi ce régime, de façon à pouvoir espérer que ses sucs sont déchargés des glaires, qu'ils sont délayés, & débarassés de de cette humeur âcre que sa maniere de vivre pré-

cédemment y avait engendrés, on procédera alors à la seconde partie du traitement qui consiste dans un usage modéré, des bains tant froids que chauds. Ce n'est pas que nous fions en cela du sentiment de Mr. POMME sur la cause de ces maladies: nous disons qu'elles ne proviennent que de l'épuisement des nerfs & des vaisseaux, & nous ne regardons les bains froids ou chauds, ainsi que les lavements que comme des remèdes subsidiaires. §. 29. Tout l'effet que nous leur attribuons, c'est que par leur chaleur qui est plus forte que la chaleur intérieure du corps, ou par leur froid qui surprend les nerfs, ils attirent le sang des parties intérieures qui en étaient trop comprimées vers la peau & les parties extérieures, enforte que les parties intérieures ont assez de place pour s'élargir & se remettre dans leur situation naturelle. Il n'y a personne qui ne puisse aisément se convaincre de la vérité de cet effet en hyver aussi bien qu'en été. En hyver on sent souvent des douleurs aux mains & aux pieds lors même qu'on est dans une chambre tempérée; qu'alors on se lave pendant quelques moments seulement, avec de l'eau froide comme glace, aussitôt on sentira pendant quelques heures à ces

parties une chaleur plus grande, que n'en peut donner un grand feu en tems égal.

Pendant l'été lorsque l'air fera assez échaufé, on pourra faire baigner le malade pendant quelques minutes dans l'eau froide, le matin à jeun & le soir quand la digestion sera faite; il n'importe que l'eau où il se baignera soit une eau de source, une eau courante ou une eau tranquille comme celle d'un lac qui est toujours moins froide. Mais après le bain il se promenera au moins pendant une demie heure à pied; c'est le moyen de faire circuler le sang également par toutes les parties du corps, en l'empêchant de se jeter aussi-tôt des parties extérieures sur les intérieures, qui n'auront pas encore repris leur solidité naturelle. On pourrait faire la même chose en hyver, si on ne redoute pas le grand froid, surtout lorsqu'on est attaqué des maladies de nerfs; il est sur que ce serait le moyen d'en obtenir plutôt la guérison; mais comme il faudrait avoir pour cela le tempéramment un peu russe ou anglois, il vaut mieux s'en tenir aux bains chauds. Il ne suffit pas que ces bains soient tièdes, il faut qu'ils soient bien chauds; alors ils procurent une

transpiration fort abondante, ou, pour mieux dire, une fueur. Rien ne ferait plus dangereux, que si cette transpiration était subitement arrêtée & repoussée par l'air extérieur. Le malade doit donc avoir grand soin de prendre ses bains dans une chambre bien close, & de se mettre aussi-tôt après le bain dans un lit bien chauffé, afin d'entretenir la transpiration aussi longtems que la nature le demande. Après cela il doit se frotter le ventre avec de la flanelle. Par cette opération il arrêtera d'autant plus aisément le sang dans les parties extérieures, il remuera les entrailles, & procurera plus aisément la circulation des sucs dans le bas ventre. Après cela il pourra se promener en voiture, à cheval, ou à pied, en hyver & en été si le tems le permet.

A l'égard de sa nourriture, il doit toujours observer avec exactitude le régime que nous lui avons déjà prescrit. Il continuera ses bains pendant 15 ou 20 jours, jusqu'à ce qu'il se sente soulagé. Alors il est tems de faire usage de confortatifs proportionnés à l'état du malade, afin de rendre d'un côté à l'estomac la force qu'il lui faut pour pouvoir digérer, & de l'autre, pour remettre dans leur état naturel les vaisseaux

des intestins qui s'étaient trop relâchés & trop dilatés. Ce que j'ai trouvé de meilleur en fait de confortatifs de cette espèce, c'est une décoction de *kina*. Je fais mettre deux onces de *kina* en poudre avec deux dragmes de *cannelle* dans trois livres d'eau qu'on laisse cuire jusqu'à la diminution d'une livre & demie, & j'en fais prendre au malade 3 à 4 tassés par jour. Lors même qu'il ne ressent plus la moindre atteinte de son mal, je lui fais continuer quelquefois ce remède, 20, jusqu'à 40 jours de suite en lui faisant toujours garder le même régime, le même mouvement, en voiture, à cheval ou à pied, & lui fais même prendre un bain tous les 4 ou 5 jours. Lorsqu'il est parfaitement rétabli, je lui conseille de prendre pendant un certain tems au moins deux ou trois fois par semaine de l'elixir de HOFFMANN avec le *quinquina* (§. 18.) avant les repas. Je lui interdis toute nourriture grasse, huileuse, difficile à digérer, âcre & échauffante, aussi bien que toutes les boissons spiritueuses & fortes, soit vins, liqueurs, ou autres. Je l'exhorte sur tout à éviter avec soin tout ce qui pourrait lui affecter l'esprit & affaiblir le corps. Je lui prescrivis un juste mélange de repos & de mouvement, & de tems à autre un bain

froid, afin de prémunir les nerfs contre l'engourdissement & le relâchement, en les tenant toujours en exercice.

§. 21. Si contre toute attente cette décoction de *kina* ne suffisoit pas pour rendre aux nerfs les forces qu'ils doivent avoir, qu'on fasse boire lentement au malade tous les matins à jeun autant qu'il pourra supporter d'une eau froide, ferrugineuse & acidule, comme par exemple, de l'eau de *Schwalbach*, de *Spa*, de *Pirmont*, de *St. Maurice* : ou qu'avec chaque verre de la décoction de *kina* il prenne une cuillerée à café de l'electuaire dont nous avons parlé (§. 19.) ou enfin 3 ou 4 pillules de deux grains chacune, composées de l'extrait de *chardon béni*, de *ménianthe*, d'*absinthe* & de limaille de fer, enforte qu'elles contiennent deux tiers de fer & un tiers d'extrait. Le grand SYDENHAM prouve par une longue suite d'expériences que la limaille de fer mêlée avec des amers fait de grands effets dans beaucoup de maladies de nerfs, sur tout lorsqu'on a pris des précautions pour y préparer le corps. Ce remède est sur tout excellent dans ce cas pour les femmes dont les règles sont en même tems arrêtées. On guérit de la même manière l'hypocondrie & les maladies de nerfs qui ne pro-

viennent que de la distension des veines du bas ventre causée par une vie trop sédentaire, pourvu, toute fois, qu'il n'y ait point de tumeurs ou de goîtres, & que les vaisseaux n'aient pas entièrement perdu leur ressort.

Pour ce qui regarde ces maladies de nerfs qui proviennent d'une sensibilité ou irritabilité extraordinaire de tout le genre nerveux, & qui sont les suites des épuisements causés par *l'onanisme* &c. dont nous avons parlé (§. II. 14.), comme elles sont beaucoup plus difficiles à guérir, il leur faut aussi un traitement beaucoup plus étendu & plus suivi. Il faut purifier d'abord & corriger les sucs trop âcres & trop atténués, ensuite reproduire chez le malade par une nourriture de jour en jour plus substantielle, les esprits vitaux qu'il a entièrement perdus. En troisième lieu, tandis que les nerfs n'ont pas encore acquis la force qui leur est naturelle, il faut chercher à rendre les accès le moins fréquents qu'il sera possible, puisque par chaque nouvel accès le genre nerveux devient toujours plus faible. Quatrièmement, enfin, il faut que le malade observe fort longtems le régime le plus exact, & qu'il évite avec soin tout

ce qui pourrait être pour lui l'occasion du moindre affaiblissement.

Si l'on considère, combien les jeunes gens sont souvent à la fleur de leur âge la victime de leurs épuisements, des mets échauffants & des liqueurs fortes dont ils font un si grand abus; si l'on réfléchit sur les maladies auxquelles ils sont si sujets, entr'autres à l'éthysie & la consommation, on n'aura plus aucune raison de douter de l'âcreté de leurs sucs qui attaquent les nerfs, & corrompent tous les nouveaux alimens qui pourraient reproduire de nouveaux esprits vitaux. Dans ces circonstances j'ordonne à mon malade pour sa boisson ordinaire de l'eau de *Pfeffers* ou notre eau de *Wyssenburg* (a); ce sont des eaux tièdes, clai-

(a) Les bains de *Wyssenburg* sont situés à 10 lieues de *Berne* dans un petit vallon où l'eau sort tiède du rocher; elle est un grand adoucissant pour le sang, pour les exulcerations dans les poulmons, & dans la consommation où le sang est fort appauvri. On la boit pure ou mêlée avec du lait. Elle engraisse & fortifie. J'ai vu des jeunes gens tellement épuisés par l'onanisme & par les excès avec les femmes, qu'ils ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes, & qu'ils avaient l'éthysie & la paralysie la plus complète. Ils ont été parfaitement guéris en buvant de ces eaux pendant 5 à 6 semaines de suite, & en prenant en même tems de l'extrait de *kina*.

res, & qui coulent sur du lait de lune. Je lui ordonne sur tout de les boire le matin à jeun & tièdes comme elles sortent de la source. Si l'on n'a pas la commodité d'avoir ces eaux, le malade peut boire le matin de l'eau de *Seltz* dans laquelle on mettra un quart ou quelque chose de plus de lait d'anesse ou d'un lait de vache bien écremé : pendant le jour il peut boire de l'eau de *Seltz* toute pure sans lait, ou une ptisanne légère composée de racine d'*esquine*, de *salsépareille*, & de racine de *Gramen*. Un petit lait léger & bien distillé est quelque fois très bon aussi, mais je donne la préférence aux eaux que j'ai nommées en premier lieu, sur tout, si le malade peut les boire à la source & qu'il puisse s'y baigner tous les jours pendant quelques heures. Ces eaux, soit qu'on s'y baigne, ou qu'on les boive, sont le meilleur adoucissant dont on puisse se servir dans cette maladie. Elles font passer par les urines & par le moyen d'une transpiration douce, toutes les humeurs âcres qui se trouvent dans le corps, & cela sans l'échauffer ni l'affaiblir.

A mesure que les parties âcres qui se trouvaient répandues dans le sang, en sont chassées, il faut que le malade les remplace par des parties légères & balsamiques, & cela dépend d'une bonne

nourriture proportionnée à son état. Les bouillons trop forts, trop échauffants, lui seraient aussi nuisibles & aussi peu proportionnés à ses forces, que le lait d'une nourrice âgée, l'est aux forces d'un enfant qui vient de naître. Ils enflammeraient encore plus les fucs déjà trop inflammables, ils lui irriteraient trop le genre nerveux, & les mets les plus aisés à digérer pourriraient dans son estomac, au lieu d'y être travaillés, & reproduiraient de l'acreté dans le sang. Qu'on prenne des poulets & une portion égale de chair de tortues, si l'on peut en avoir, pour en faire des bouillons au malade. Ces bouillons ne doivent être que faiblement salés, & on y fera mitonner un peu de pain blanc. Le malade en prendra 3 à 4 fois par jour. Ce sera là pendant quelque tems sa nourriture ordinaire en y ajoutant un peu de jardinage cuit au bouillon, un peu de poisson rôti & du fruit en compote. Quoique le malade ne prenne qu'une nourriture fort légère, il faut cependant lui faire prendre tous les jours un exercice modéré: c'est le moyen le plus naturel de fortifier des fibres affaiblies, & d'entretenir les fucs dans l'épanchement & la circulation qu'ils doivent avoir. Rien ne sera plus propre pour cela, que la

promenade à cheval & en voiture, pourvu qu'il n'y fasse pas d'excès. Lorsque ces remedes auront suffisamment purifié & corrigé les sucs, le malade commencera à prendre des aliments un peu plus forts & plus nourrissans. Au lieu de lui faire ses bouillons de chair de tortues & de poulets, on pourra les faire de veau, de bœuf, & de poules, & on pourra lui permettre de manger pour son diné un peu de viande blanche avec son jardinage. Enfin il pourra manger des viandes plus fortes encore, & on lui permettra de la perdrix, du faisan, des écrevisses dont la chair est presque aussi succulente & aussi substantielle que la chair de vipères. Tandis que cette nourriture reproduira chez lui les esprits vitaux en abondance, il fortifiera en même tems de jour en jour ses parties solides, en prenant chaque jour plus d'exercice. A l'égard de sa boisson, il en restera à ce que je lui ai d'abord prescrit.

Le troisieme point de notre traitement consiste à prévenir avant tout les différens accidens qui peuvent survenir à la maladie, ou qui en font des suites, telles que sont les convulsions & l'épilepsie. Avant que de travailler à rendre aux sucs leurs forces & les autres propriétés qui

leur conviennent , il faudra pendant quelque tems employer les remèdes adoucissans. Cinq jusqu'à huit grains de *musc* pris une ou deux fois par jour , ou donnés en lavement feront un des plus efficaces. *L'esprit de corne de cerf* fait quelque fois tomber les convulsions les plus violentes ; on en donne au malade 15 jusqu'à 20 gouttes dans un pot d'eau. Quoique ces remèdes adoucissent beaucoup les esprits vitaux , il ne faut cependant en user qu'avec modération , tant que les sucs ne seront pas corrigés. C'est la précaution qu'il faut prendre à l'égard de tous les médicamens échauffans qui doivent fortifier les nerfs dans les maladies provenant de la masturbation. Si l'on en use sans ménagement avant que les sucs soient corrigés , ils font l'effet que ferait sur un enfant l'usage immodéré d'un vin violent. Il faut avoir soin aussi , de tenir toujours au malade le ventre libre par le moyen des clystères émolliens & de lui procurer une transpiration aisée , en lui faisant prendre de tems en tems des bains chauds : par ce moyen le sang descendra des parties supérieures dans les inférieures , & le cerveau sera moins irrité.

Enfin , après qu'on aura , pour ainsi dire , renouvelé & parfaitement corrigé

les humeurs du malade & que le mal aura un peu diminué, on entreprendra alors les parties solides & on lui fera prendre des confortatifs; on remédiera à la trop grande sensibilité de ces parties, & on leur donnera la force nécessaire pour pouvoir résister à la circulation irrégulière des esprits vitaux. Mais afin que les confortatifs ne causent point aux fibres une irritation trop forte & trop subite, & que le sang n'entre pas en agitation, on ne se servira d'abord que de l'elixir viscéral de HOFFMANN. Le malade en prendra pendant quelques jours de suite une cueillerée à café dans un peu d'eau, immédiatement avant les repas; il le prendra ensuite avec l'extrait de kina (§. 18.) pendant quinze jours environ, dans un peu de vin d'Espagne, & il usera en même tems du breuvage du (§. 20). Après cela il fera usage des électuaires fortifiants où il entre du fer §. 19, & il en prendra le matin à jeun, à 4 heures après midi, & à neuf heures du soir, chaque fois la valeur d'une cueillerée à café; sur quoi il prendra un verre de ptisanne ou d'eau de *quinquina* au lieu de l'elixir. Comme les bains froids contribuent aussi à fortifier les nerfs, le malade les prendra quand ses forces seront suffisamment revenues. S'il ne se

baigne pas tous les jours dans l'eau froide, il faut qu'il le fasse au moins quelques fois par semaine, qu'il monte à cheval, qu'il aille en voiture à jeun le plus souvent, ou qu'il se donne de l'exercice en travaillant un peu. Supposé que le malade se soit servi longtems de l'écorce de *kina* avec le fer, qu'il ne se soit nourri que de mets légers & substantiels, & qu'avec tout cela il soit encore faible & qu'il ait le genre nerveux encore sensible, il pourra faire en été une seconde cure avec les eaux de *Spa*, de *Schwalbach* ou de *Pirmont*, mais qu'il n'oublie pas de prendre sur les eaux une ou deux fois pendant le jour, & le soir quand la digestion sera faite, des pillules de quinquina (§. 18.). Lorsqu'il sera entièrement guéri qu'il quitte peu-à-peu l'habitude de manger tant de viande; qu'il mange, au contraire, plus de jardinage, plus de fruits en compotte, & qu'il évite avec soin tout ce que nous avons défendu (§. 20.). On pourra lui permettre à ses repas un peu de vin mêlé avec de l'eau.

§. 23. Nous voions souvent des personnes, surtout parmi celles du sexe, qui ont depuis leur enfance le genre nerveux d'une irritabilité extraordinaire, soit que ce soit un vice héréditaire, ou qu'el-

qu'elles l'aient contracté par une éducation trop délicate. Quoiqu'il n'y ait chez ces personnes ni distension considérable dans les vaisseaux du bas ventre, ni gonflement dans les boyaux, & qu'elles jouissent d'ailleurs d'une très bonne santé, cependant la moindre chose les fait tomber en faiblesse & en convulsions; le moindre mouvement les accable, & pour peu qu'elles s'écartent de leur train de vie ordinaire, elles ont mille infirmités. Pour être délivré de ce vice, il faut pareillement se donner un exercice plus fort & plus fréquent, s'accoutumer aux différentes températures de l'air extérieur, & se servir pendant un certain tems du quinquina avec le fer & des eaux minérales & ferrugineuses comme de *Schwalbach*, de *Spa* &c. Ce qui fera plus d'effet que le *castor*, le *galbanum*, l'*assa fetida* & l'esprit de corne de cerf.

§. 24. Je pourrais m'étendre beaucoup plus sur les différentes maladies de nerfs, & sur la manière de les traiter; mais comme je ne me suis proposé de parler que de celles qui proviennent chez les grands de leur mauvaise éducation, & de leur manière de vivre totalement contraire à la nature, & que d'ailleurs mon livre est plutôt une exhortation

qu'un livre de médecine, il me paraît qu'il serait inutile de parler des autres. Je traiterai à peu-près de la même manière des autres maladies qui ont la même origine, mais je ne ferai que les observations essentielles, d'autant plus, que tous les médecins, pour peu qu'ils soient instruits en connaissent les causes, & les différentes manières de les traiter.

*Du Rhumatisme, des douleurs volantes
& de la goutte.*

§. 1.  Quoique ces maladies, à en juger par leurs noms semblent être très différentes l'une de l'autre, cependant en les considérant en elles mêmes, elles ne sont qu'une seule & même maladie. Le *Rhumatisme* est quelque fois causé par une sueur & une transpiration subitement interceptées, & il est souvent accompagné d'une petite fièvre. Il en résulte une douleur extrême qui affecte souvent pendant plusieurs semaines nos muscles, & leur ôte toute leur flexibilité. Mais ce mal provient pour l'ordinaire d'une humeur âcre, salée, pituiteuse & ténace qui se

Fixe dans les petits vaisseaux lymphatiques des muscles, & irrite les nerfs. Tant que cette matiere n'agit que sur les muscles, & qu'elle passe aisément d'un endroit à l'autre, on appelle *Rhumatisme* le mal qui en résulte; mais si elle pénètre dans les articulations, & qu'elle s'arrête dans les petits vaisseaux du périoste & des tendons, enforte qu'elle y cause de la roideur & une douleur aiguë, on l'appelle maladie articulaire, & goutte lorsqu'elle se fixe dans les doigts des pieds.

§. 2. Les rhumatismes de la premiere espèce qui ne proviennent qu'accidentellement de l'air extérieur sont rarement dangereux, & passent ordinairement après quelques jours; il suffit pour cela, que le malade se tienne chaudement, qu'il prenne du thé de *surau*, de la ptisane de citron, ou quelque autre breuvage de cette espèce pour se faire suer, & qu'il se fasse frotter de tems en tems la partie affectée avec des linges chauds ou de la flanelle; mais il faudra qu'il s'abstienne pendant quelques jours du vin & de la viande. Les douleurs rhumatiques qui proviennent de l'autre cause sont d'une plus grande importance quoiqu'elles ne soient pas si violentes, & il est rare qu'un homme qui en est attaqué en hyver, lorsqu'il est à

un certain âge, soit exempt de la maladie articulaire dans la vieillesse & de la goutte, dont ces douleurs sont les tristes avant-coureurs.

§. 3. Si nous faisons attention au grand nombre de causes qui concourent à affaiblir l'estomac des grands & à corrompre leurs sucs nourriciers, nous n'aurons pas de peine à comprendre pourquoi ils sont beaucoup plus sujets aux rhumatismes & à la goutte, que les hommes du commun, les ouvriers & les payfans. Nous pouvons répéter ici tout ce que nous avons dit (§. 10.) des maladies de nerfs. La même âcreté qui occasionne ces maladies, produit aussi le mal articulaire & la goutte, lorsque l'humeur âcre a enfin pénétré dans les petits vaisseaux des articulations, & qu'elle s'y arrête. Les femmes du commun sont quelquefois sujettes aux douleurs rhumatiques de la première espèce; mais il en est peu qui connaissent le véritable mal articulaire & la goutte.

§. 4. On peut radicalement guérir un rhumatisme provenu d'une âcreté intérieure & qui ne s'est pas encore souvent manifesté au dehors; mais il faut que la personne qui en est attaquée renonce entièrement au train de vie qu'elle

le a mené jusqu'alors, & qu'elle se purifie le sang en prenant pendant quelque tems tous les jours une pti-fane faite avec de la racine de *chien dent*, d'*Esquine*, de *Salsepareille*, & de *Réglisse*. Le matin le malade, prendra un thé émolliant de *Scordium* & de *germandrée*. A diné il ne prendra que quelques cueillerées de vin d'Espagne pour se fortifier l'estomac, & il ne mangera que des mets légers, qui ne sont ni gras ni huileux; rien qui soit âcre, difficile à digérer ou échaufant. Sa nourriture ordinaire doit être de la viande blanche rôtie, du poisson cuit à l'eau, du jardinage doux aprêté dans du bouillon frais & du fruit en compotte. Il doit surtout se garantir des refroidissements subits, & éviter avec soin tout ce qui pourrait lui causer de l'inquiétude ou de la fatigue. Il doit prendre tous les jours un exercice modéré; c'est le moyen d'entretenir la circulation convenable des liquides, de fortifier les parties solides, & de se débarrasser de celles qui sont inutiles au corps & qui en évacueront soit par les urines, soit par les selles. Les tempéramments sanguins accoutûmés à la saignée feront bien d'y recourir avant l'entrée de l'hyver, mais il faut bien se garder de la faire trop

copieuse; au contraire, toutes les fois qu'on en fera une, il faut toujours la faire moindre que celle qui l'a précédée, afin que le tempéramment s'accoutûme peu-à-peu à s'en passer entièrement. Ceux qui ont depuis leur jeunesse les nerfs relâchés & dont le corps est par conséquent plus chargé d'humeurs pituiteuses, doivent au printems & en automne prendre pendant quelques jours de suite un purgatif doux, comme sont ceux que nous avons ordonnés (§. 18.) des maladies de nerfs. On peut se servir préféramment de la ptisane purifiante & purgative dont voici la recette. Prenez *follicules de senné, racine de felsepareille, Scrophulaire, Agaric, sel de Seidliz*, 6 gros de chaque article; versez une pinte ou 3 livres d'eau froide par-dessus, laissez le tout infusé pendant 24 heures & transvasez le ensuite au clair dans une bouteille. On prendra tous les matins à jeun une ou deux tasses de cette ptisane. On fera très-bien aussi de se baigner de tems en tems, en été dans de l'eau tiède afin de débarrasser la peau de toutes les impuretés qui s'y sont attachées pendant l'hyver, pour ouvrir les pores, & bien entretenir la transpiration. Celui qui suivra ce régime dicté par la nature même,

peut être assuré, que dans sa vieillesse il n'aura ni goutte ni rhumatisme, & qu'il fera exempt de bien d'autres maux.

§. 5. Il se passe souvent bien du tems avant qu'une âcreté rhumatique se fixe dans les petits vaisseaux des jointures ou des articles, & si quelquefois elle s'arrête dans un, elle repasse bientôt dans un autre; c'est pourquoi on a donné à la douleur qui en provient, le nom de *douleur volante*. Les anciens lui ont donné différents noms, selon les différentes parties du corps où elle se fixe; par exemple celui de *sciaticque* lorsqu'elle est dans les articles de la hanche, & celui de *goutte* lorsqu'elle est dans les doigts des pieds. Ces différentes espèces de maux ne sont qu'une seule maladie principale dont nous avons déjà parlé plus haut, qui provient d'une matière tantôt corrosive, tantôt âcre, tantôt bilieuse ou salée, & qu'on hérite quelquefois de ceux de qui on reçoit le jour. Cette maladie attaque rarement en été, mais ordinairement au printems pendant le mois de Février. Quelques jours avant qu'elle se manifeste, on sent de la lassitude & de la pesanteur dans tous les membres, & l'on perd l'appetit: on a le sommeil in-

quiet, de la fièvre, dont les accès sont plus ou moins violents, selon qu'il y a plus ou moins de matière dans le corps, & elle ressemble assez à une fièvre catharale. Il y a bien des personnes qui ont en même tems de grands maux de tête, des anxiétés & la respiration embarrassée. Enfin la douleur se déclare dans un article ou dans un autre. Elle est assez supportable au commencement, mais elle devient peu-à-peu si violente, qu'on ne peut pas même souffrir un linge sur la partie malade. Elle est semblable à une fièvre, la douleur augmente sur le soir & diminue un peu le matin; l'article est souvent enflé & la peau un peu enflammée. Plus ces douleurs sont violentes, moins elles durent: souvent après quelques jours l'enflure & la douleur tombent, & la peau s'écaille dans ces parties. Plus l'homme est avancé en âge, plus il y a de tems qu'il est sujet à ce mal, & plus aussi les accès en durent: quelquefois le malade est obligé de garder le lit plusieurs mois de suite, & il lui reste dans les articles une matière tarreuse qui l'empêche de se servir de ses membres, si le malade est trop faible pour que cette matière âcre se jette au dehors, & que des articles elle se jet-

te sur les parties intérieures, elle cause des apoplexies, des suffocations, des crampes d'estomac très douloureuses, des coliques, des difficultés à respirer, des retenctions d'urine, des inflammations & la gangrène dans les boyaux. Les personnes qui sont sujettes à ce mal ont donc une bien triste perspective. Cependant il y en a beaucoup qui se flattent de parvenir avec cela à un âge fort avancé & qui se persuadent, que ce mal les mettra à l'abri de beaucoup d'autres incommodités.

§. 6. Il n'y a personne qui ne sache à-peu-près, quel est le régime qu'il faut observer, quels sont les remèdes qu'il faut employer dans les attaques de cette maladie. Le dégoût, l'altération & la chaleur donnent assez à connaître qu'il faut dans ces circonstances se nourrir de mets légers, manger peu, s'humecter beaucoup avec des breuvages tièdes & adoucissans pour se procurer une transpiration douce : rien n'est plus propre à faire cet effet, que de boire une couple de fois par jour une tasse d'un thé léger de *scordium*, de *sura* ou de *germandrée* ; mais on usera pour sa boisson ordinaire des ptisanes (§. 4.). Si les douleurs sont extrêmement violentes, & que le malade ait peine à les

supporter, il pourra prendre les premiers jours de la maladie 40 jusqu'à 50 gouttes anodines de HOFMANN dans du thé. Tous les autres calmants soit intérieurs, soit extérieurs, sont dangereux, parce qu'ils amortissent, pour ainsi dire, les efforts que fait la nature pour se débarrasser des matières qui la font souffrir. Un remède simple qui apaise la douleur sans aucun danger c'est de mettre le membre qui souffre dans une enveloppe d'une toile cirée fine. Souvent la matière âcre qui donne la goutte, s'arrête avec tant d'opiniâtreté dans un article, dans la hanche, par exemple, dans l'épaule, que ces parties se dessèchent par les extrémités; en ce cas des vésicatoires appliquées sur cette partie, & l'usage continuel du thé amer feront le remède le plus efficace pour attirer l'humeur & la faire sortir.

§. 7. Si le mal est invétéré, s'il a formé des roideurs dans les articles, & qu'il y ait laissé un dépôt de matière tartreuse, dès lors il est incurable; mais s'il est récent, & si le malade n'est pas trop faible, le régime (§. 4.) & l'usage des remèdes suivants, pris pendant un assez long tems, pourront le soulager beaucoup, s'ils ne le guérissent pas entièrement: Qu'on prenne de l'extract

d'ivette, de *trèfle marin*, de *chardon bé-nit*, d'*absynthe*, de *Kina*, une drachme de chaque espèce; une demie once de limaille de fer, une drachme & demie d'extract de *rhubarbe* & une demie drachme d'*aloës* si la personne est d'un tempéramment phlegmatique. On mêlera le tout bien ensemble & l'on en fera des pillules qui pèseront deux grains chacune. Le malade en prendra tous les matins à jeun 5 ou 6 sur lesquelles il boira un verre d'eau fraîche si c'est en été, mais une tasse de thé de *chamapittis* si c'est en hyver. Ce remède rend les premiers jours le ventre libre, s'il veut faire tout son effet; j'en fais souvent reprendre à mes malades 3 ans après, mais de deux jours l'un seulement. Si l'on suit exactement le régime prescrit au (§. 4.) qu'on ne craigne pas qu'on échaufe par là, & qu'on agite trop le sang.

§. 8. Tant que la matière gouteuse s'arrête dans les articles, le mal n'est point dangereux; mais si elle se jette sur les parties intérieures & qu'elle produise les effets dont nous avons parlé (§. 5.) si on ne peut pas la détourner & la faire rentrer dans les articles, le mal devient mortel en peu d'heures, souvent dès l'instant même. Plus ces

accidents sont considérables, plus ils seront dangereux, (ce dont un médecin expérimenté pourra aisément juger par la nature des parties attaquées), plus aussi faudra-t-il employer de remèdes violents pour repousser la matière vers les articles. On appliquera, par exemple, de fortes vésicatoires aux gras de jambe, & dans le cas de la suffocation ou de l'apoplexie, il faudra brûler la peau avec un fer ardent. S'il est question d'appliquer des remèdes moins violents, on se servira de bains de pieds tièdes, dans lesquels on mettra de la moutarde en poudre, du sel & du vinaigre. On pourra se servir aussi de cataplasmes faits de levain, de moutarde en poudre, de sel, ou d'herbes aromatiques cuites dans le vin & on les appliquera à la plante des pieds; les ventouses feront aussi un bon effet, aussi bien que la friction avec de la flanelle grossière. Si les articles sont trop desséchés & trop roides, il faudra se servir de bains de lait & d'herbes émollientes: remarque-t-on par quelque accident, que la nature est trop faible pour pousser la matière âcre vers les articles, on pourra seconder ses efforts sans craindre aucune mauvaise suite en donnant au malade de tems en tems un peu de

vin d'Espagne ou d'un autre bon vin fortifiant. Si le vin seul ne lui donne pas assez de force, qu'on y mette une couple de fois par jour une cueillerée de *quinquina* en poudre; mais nous supposons avant tout, que les remèdes extérieurs aient déjà été administrés. Si le malade a beaucoup de fièvre, & qu'il soit menacé de l'inflammation, il faut de toute nécessité lui faire prendre des breuvages tièdes & aigrelets pour le calmer, & employer en même tems avec soin les remèdes extérieurs.

*Des Obstructions du foye & de
la ratte.*

§. I. **D**es obstructions du foye, & de la ratte sont une maladie très-commune parmi les grands, & elle provient comme la plupart des autres maladies auxquelles ils sont sujets, de leur manière de vivre en tout contraire à la nature. Tout ce qui concourt à la distension des branches multipliées de la *veine porte* dans le bas ventre & cause ces différentes maladies de nerfs dont nous avons parlé, tout cela, dis-je, con-

tribue aussi à distendre tellement les vaisseaux dans le foye & la ratte, que souvent ces parties sont deux fois plus volumineuses qu'elles ne doivent être naturellement. Enfin un sang grossier & visqueux se jette avec abondance dans les petits vaisseaux & les parties glanduleuses, y cause des veritables obstructions & des tumeurs très dures apellées *Skirrhes* que très souvent il est impossible de résoudre.

§. 2. Il est très difficile d'appercevoir au seul attouchement ces obstructions au commencement de la maladie, (a) on juge de leur existence par les différents symptomes d'hypocondrie qu'on remarque chez le malade, & qui sont

(a) J'ai vu dans mon dernier voyage à Lyon une Dame de condition, que tout le monde connaît; qui jamais n'avait été malade; toujours gaie, de bonne humeur, aimant les plaisirs & les veillées, ayant beaucoup d'embonpoint, & de belles couleurs. A l'âge de 55 ans elle eut quelques attaques de colique bilieuse qu'on lui fit passer méthodiquement; quelques semaines après elle se plaignit d'une tension du côté droit dans le bas ventre; on l'examina & l'on trouva une dureté très considérable dans le foye & dans toutes les glandes du mésentere. Je la vis aussi quelques mois après, & lui trouvai le foye plus gros qu'une tête d'homme & tout-à-fait skirrenx ainsi que toutes les parties glanduleuses du bas ventre, ce qui le rendait plus volumineux que ne pourrait

précifément ceux dont nous avons fait mention au (§. 2.) *des maladies de nerfs*. Mais dèsque ces obstructions font parvenues à un degré confidérable, on sent très parfaitement, tantôt d'un côté du ventre, tantôt de l'autre, fouvent des deux enfemble, au bas des fauffes côtes, une enflure fous la peau plus ou moins grande & dure qui caufe fouvent au malade une tenfion très douloureuse. Il a pour l'ordinaire avec cela la refpiration fort embaraffée, parceque le diaphragme qui eft lié avec le foye eft tellement prefé par le trop grand poids du foye, qu'il ne peut pas affez fe dilater; & les nerfs de la poitrine étant irrités par cette preffion, plufieurs de ces malades ont une toux fèche, comme fi le mal fiégeoit dans les poumons mêmes.

l'avoir une femme groffe de deux enfans & prête à accoucher. Cette Dame m'affura qu'elle n'avait jamais fenti le moindre indice d'obffruftion, & qu'elle ne s'étoit apperçue de ces fckirrofités qu'au moment qu'on la palpa. J'ai vu dans ce même voiage plufieurs autres perfonnes, les unes hydro-piques, les autres exténuées & étiques chez qui la caufe de ces maladies étoit toujours de fortes obffruftions dans le foye ou dans d'autres parties du bas ventre dont elles n'avaient fenti ni le commencement ni l'accroiffement. En fondant de bonne heure ces obffruftions, les maladies pafferaient d'elles mêmes.

Si l'obstruction est dans le foye, le malade ne peut pas être longtems couché sur le côté gauche sans touffer & sentir des anxiétés; est-elle dans la ratte, il se couchera plus aisément sur le côté droit. Les personnes attaquées de cette maladie ont pour l'ordinaire mauvais visage, le teint plombé & jaunâtre, elles ne peuvent presque faire un pas sans être éfouffées; elles ont des battemens de cœur, des inquiétudes; enfin elles deviennent ou hydropiques ou hypocondriaques, souvent jusqu'à tomber dans la mélancolie la plus extrême & dans la manie. Lorsque cette maladie est suivie d'exculcerations ou d'obstructions plus considérables dans les parties glanduleuses, elle se termine par une fièvre de consomption & par la gangrène. Si les hémorroïdes ou les règles surviennent pendant cette maladie, le malade fera pour quelque tems beaucoup soulagé de ses douleurs: une hémorrhagie qui ne soit pas trop forte, la fièvre tierce ou quarte feront le même effet.

Quoique ces maladies ne soient pas particulières aux grands, mais qu'elles soient communes à toutes les personnes qui se nourrissent grossièrement sans se donner le mouvement convenable, ain-

fi qu'à tous ceux qui passent leurs jours dans la tristesse & la retraite, cependant il y a bien de la différence dans la manière de traiter les uns & les autres. Les premiers ont dans les vaisseaux un plus grand dépôt d'une bile épaisse & âcre qui provient de la grande quantité de viande qu'ils mangent; ceux-ci, au contraire, ont moins de bile & plus de glaires visqueuses.

§. 3. Sitôt que les symptômes que nous venons d'indiquer annoncent une obstruction réelle ou une bile épaisse ramassée dans le foye ou dans la ratte, il faut que le malade quitte son ancien train de vie & qu'il observe le régime le plus exact s'il désire de se rétablir parfaitement; le régime sera sans contredit ce qui contribuera le plus à sa guérison. Sa principale nourriture consistera en herbes potagères qui ont la vertu d'adoucir, de purifier, d'amollir & de fondre; telles sont par exemple, les *scorsonneres*, le *creffon de fontaine*, la *chicorée amère*, l'*oseille*, & des fruits aigrelets en compotte. Ce sont tout autant de remèdes propres à tempérer peu-à-peu la bile corrompue & inflammatoire, à la délayer & à la corriger. Pour toute viande nous permettons au malade à son dîné un peu de

veau rôti ou du poulet; point d'autre soupe que du bouillon de ces deux viandes avec lesquelles on fera cuire de la *chicorée sauvage*, du *creffon* & de l'*oseille*. S'il y a des duretés dans le foye ou dans la ratte, il prendra quatre fois & plus par jour de ce même bouillon dans lequel on mêlera quatre cueillérées à soupe de *jus de creffon*, de *chicorée sauvage*, de *dent de lion*, & de petites écrevisses de rivières pilées vivantes: c'est le remède le plus efficace dans ces circonstances. Je ne conseille point *l'extrait de cigue* qu'on a voulu faire passer avec une hardiesse étonnante pour un remède infailible contre toute espèce d'*obstructions*, de *skirres* & de *cancers* mêmes. Peut-être suis-je le seul qui aie été assez malheureux pour ne pas réussir dans les épreuves réitérées que j'ai faites de cet extrait, quoique je m'y fois pris chaque fois avec toutes les précautions possibles pour ne pas m'écarter de la manière prescrite (a).

(a) Dèsque *l'extrait de cigue* de Mr. STÖRCK commença à paraître sur la scène avec tant d'éclat, comme un remède divin contre toute espèce de cancer, je m'en servis aussitôt pour un grand nombre de malades hommes & femmes que nous avions dans notre hôpital. Les femmes avaient des

La boisson de notre malade doit aussi être assortie à sa nourriture. Qu'il renonce donc pour un tems à tout *chocolat*, *café*, *thé*, vins, liqueurs, & à tout breuvage qui peut enflammer le sang, lui donner de l'âcreté & l'épaissir. S'il a l'estomac extrêmement faible, on peut lui permettre par-ci par-là quelques cueuillerées de vin d'Espagne avant les repas. Pendant la matinée il pourra prendre de tems à autre un verre de petit lait tiède cuit avec du cresson; mais pendant la journée, il boira d'une ptisane faite de *salsépareille*, de *scorsonnères*, de *réglisse*, de *fenouil*, ou il boira de quelqu'autre breuvage semblable. Il faut aussi qu'il se donne du mouvement à proportion des degrés de sa maladie. Moins la maladie est violente, plus il doit se mouvoir, plus au con-

cancers; les unes dans la matrice, les autres au sein; les hommes en avaient à la bouche ou à d'autres parties glanduleuses, & je leur fis prendre six semaines de suite 30 jusqu'à 200 grains de cet extrait sans remarquer le moindre bon effet. Tous moururent de ce mal, comme à l'ordinaire. Je crus d'abord que notre cigue de *Suisse* n'était pas celle de Mr. STÖCKK; mais je fus encore plus frappé, lorsqu'après en avoir fait venir de *Vienne* même, je la trouvai aussi inefficace que la nôtre.

traire, la maladie est aigüe, plus il doit se tenir tranquille. Au commencement il pourra tous les jours se promener à cheval, en voiture ou même à pied, autant que ses forces le lui permettront; cela seul fait quelquefois en grande partie passer la maladie. Mais si par la suite la ratte ou le foye se sont beaucoup endurcis, s'ils ont grossi au point qu'il ait de la peine à respirer, soit qu'il marche ou qu'il soit couché, il faudra lui froter le ventre avec de la flanelle au lieu de le faire aller à cheval ou en voiture. Les frictions feront aisément circuler les sucs & les empêcheront de se porter avec trop de force vers les vaisseaux bouchés, ce qui loin de diminuer le mal, l'augmenterait au contraire, & il se pourrait fort bien, que quelques vaisseaux lymphatiques se rompißent, & alors il s'en suivrait nécessairement une hydropisie *ascite*. Je ne fais aucun cas de tous les remèdes extérieurs soit *cataplasmes*, soit *onguents* que quelques personnes conseillent dans ces maladies; outre qu'ils ne sauraient agir sur la partie malade, ils incommode par leur odeur & ne font que boucher les pores avec leur graisse. Les frictions que l'on fait avec des onguents où il entre du mercure,

font effectivement pénétrer ce minéral dans le sang & jusques dans les parties obstruées ; mais dès que le skirre est formé , non seulement le mercure y est inutile ainsi que dans toutes les autres tumeurs skirreuses , mais il le convertit en cancer ouvert & ronge les vaisseaux lymphatiques de ces parties.

§. 4. Voici la méthode que j'ai trouvée jusqu'à présent la meilleure pour le traitement de cette maladie en observant toujours le régime que je viens de prescrire. Premièrement , pour délayer suffisamment & corriger la bile épaisse & glaireuse , je fais prendre à plusieurs reprises par jour à mes malades dans une tasse de la ptisane ci-dessus 50 jusqu'à 60 gouttes de l'élixir suivant qui ressemble aux gouttes glaciales helvétiques de Gletscher & sur lesquelles je leur fais boire quelques verres de la même ptisane chaude. Prenez un quart de *sel de tartre* , deux tiers de *sel ammoniac* , faites les fondre dans une quantité suffisante d'eau froide renfermée dans une bouteille bien bouchée ; après quelques jours , lorsque ces sels sont bien fondus , on tire l'eau au clair & on la transvase. Lorsque le malade s'est servi pendant 12 à 18 jours de cette eau ,

je commence à le purger & à évacuer doucement les matières suffisamment délayées avec la décoction de *tamarindes*. (§. 10. *des maladies de nerfs*.) Des purgatifs plus forts & échauffants seraient ici hors de saison ; & quelque doux que soit le purgatif susdit, il ne faut cependant pas l'employer tous les jours pour ne pas rendre l'estomac trop sensible ; il suffira d'évacuer tous les deux ou trois jours. En même tems que se fait cette évacuation, je fais prendre tous les jours une fois les gouttes résolventes ci-dessus, & à trois ou quatre reprises, chaque fois une cueillerée à café d'un opiat de *conserve de cresson de fontaine*, de *dent de lion* & de *chicorée sauvage*, & je continue ainsi jusqu'à ce que les principaux symptômes du mal aient disparu.

§. 5. Après avoir débouché & suffisamment débarassé les vaisseaux & les glandes du foye & de la ratte, je fais passer le malade à la seconde partie du traitement. Elle consiste à fortifier & à remettre dans leur état naturel les fibres & les vaisseaux de l'estomac & des boyaux, que la trop grande distension où ils se sont trouvés, a trop affaiblis. Je commence par l'extrait de *quinquina* dissous dans *l'élixir viscéral* de HOF-

MANN (§. 18. *des maladies de nerfs*), & je fais boire avec cela à mon malade tout doucement le matin à jeun des eaux de *Spa*, de *Pirmont* ou de *Schwalbach* froides. Je préfère même les eaux bien soufrées comme sont nos eaux de *Gourniegel* dans le Canton de *Berne* qui sont extrêmement apéritives & toniques, & agissent particulièrement sur les obstructions du foye avec beaucoup d'efficace. Et si cela ne suffit pas, j'emploie encore pendant quelque tems des pillules du (§. 7. *des rhumatismes*,) & d'un thé de *centaurée* & de *trèfle marin*.

§. 6. Quoiqu'un skirre complet dans le foye, dans la ratte, ainsi que dans toutes les autres parties glanduleuses, soit pour l'ordinaire un mal incurable, cependant on peut souvent se tromper à cet égard & prendre pour un skirre une simple enflure un peu considérable accompagnée d'un peu de dureté, & en ce cas on négligera souvent d'employer les remèdes convenables. Quelque considérable que le mal paraisse, on fera bien toujours d'éprouver les remèdes que nous venons d'indiquer dans l'espérance de le guérir, ou du moins, de le diminuer. Si l'on remarque que le mal diminue effectivement, il faut

réitérer le même remède, & surtout empêcher le malade de se donner trop de mouvement.

De l'Hydropisie.

§. 1. Tout le monde fait ce que c'est que l'hydropisie. On appelle ainsi toute abondance extraordinaire d'humeurs féreuses qui se ramassent dans les cavités de notre corps, soit que ces humeurs soient simples, soit qu'elles contiennent des parties étrangères, comme des glaires, de la bile &c. Si elles se ramassent sous le tissu cellulaire, sous la peau, enforte qu'elles fassent enfler une grande partie du corps, & qu'il reste pendant quelque tems des enfoncements dans la peau lorsqu'on l'a comprimée avec le doigt, on l'appelle *anasarque*, & quand elle est dans le bas ventre, on l'appelle *ascite*.

§. 2. Cette maladie est, comme toutes les autres chez les grands, une suite de leur vie déréglée & des épuisements qui en résultent. Car, dès qu'une fois nos sucs sont trop délayés & trop appauvris par des humeurs âcres de quel-

que nature qu'elles soient, & que les parties solides ont perdu leur ressort, ces suc se ramassent trop copieusement dans différentes cavités du corps; les vaisseaux par lesquels ils doivent circuler & qui doivent les évacuer n'ont plus assez de force pour faire cette fonction, ou ils sont devenus trop épais & trop tenaces. Quelquefois aussi des vaisseaux lymphatiques trop tendus se rompent, & de là proviennent des hydropisies incurables.

§. 3. L'expérience nous fait voir très-clairement, que tout ce qui empêche le sang de repasser vers le cœur par la *veine porte*, que tout ce qui cause des obstructions dans différentes parties glanduleuses du bas ventre, produit les hémorroïdes, & la suppression, ou du moins une diminution considérable des règles chez les femmes donne aussi sûrement lieu à l'hydropisie, que le peuvent faire des pertes de sang considérables ou des éruptions cutanées subitement supprimées. Les hydropisies les plus fréquentes sont l'*ascite*, l'hydropisie de poitrine, & l'*anasarque*. Les deux premières sont un peu difficiles à connaître dans leur origine, mais on les remarque aisément par la suite, lorsqu'il s'est fait un amas considérable d'humeurs dans les cavités de la poi-

trine & du ventre. On n'a qu'à coucher le malade sur le dos, lui mettre une main du côté du ventre & le fraper de l'autre sur le côté opposé, on sentira d'abord le mouvement de l'eau. Mr. MÉAD nous fait la description de deux autres espèces d'*ascites*, dont l'une a son siège entre les muscles obliques & le péritoine, & l'autre, le sien dans l'espace qui se trouve entre les deux peaux de cette membrane. Nous ne ferons pas mention ici des hydropisies dans l'ovaire & dans la matrice qui sont pour l'ordinaire incurables, quoiqu'elles ne soient effectivement qu'une espèce d'*ascite*.

Dans l'*ascite* de la première espèce, le ventre se gonfle si fort peu-à-peu, que le malade ne peut ni se coucher ni marcher, & qu'il a beaucoup de peine à respirer. La matière qui cause ce gonflement n'est pas toujours aqueuse comme dans l'anasarque; mais tantôt elle est d'un brun foncé comme le café; tantôt elle est jaunâtre & épaisse comme un syrop, de sorte que lorsqu'on fait la ponction au malade, à peine peut-elle sortir par le robinet.

Les hydropisies de poitrine sont encore plus difficiles à connaître que les premières dans leur commencement. La respiration devient peu-à-peu plus dif-

ficile, le malade a des anxietés, de grands battements de cœur, ses pieds s'enflent, il ne peut pas se coucher mais il faut qu'il se tienne sur son séant s'il veut reposer dans son lit; à son reveil il semble que ses poumons se dilatent au double pour respirer un air frais; son urine est toujours faible & peu copieuse; une soif canine le tourmente, & son corps déperit à vue d'œil. A mesure que le mal augmente, ces symptômes deviennent aussi plus violents, jusqu'à ce qu'une fièvre de consommation ou une apoplexie mette le malade dans le tombeau.

§. 4. Toute hydropisie qui provient d'une obstruction qu'on ne peut surmonter ou de la rupture de certains vaisseaux lymphatiques dans le bas ventre, est incurable, & quand même on la fait passer pour quelque tems, elle ne manque pas cependant de donner la mort tôt ou tard. L'anasarque ordinaire est elle même mortelle pour la plupart des personnes avancées en âge chez qui les fucs sont trop déliés, & dont les parties solides ne peuvent plus être remises dans leur premier état de force.

§. 5. Il n'y a point de maladie pour la guérison de laquelle la nature sem-

ble nous fournir plus de remèdes de toute espèce, afin, sans doute, que si l'un d'eux ne détruit pas cette maladie qui provient d'une infinité de causes & qui a tant de différens degrés, on puisse avoir son recours à un second, à un troisième, & plus loin encore. Il n'y a pas de maladie, non plus, dans le traitement de laquelle un médecin puisse plus aisément se tromper. Un remède avec lequel il aura guéri fort heureusement plusieurs hydropiques, n'aura aucun effet dans des circonstances tout-à-fait semblables, tandis qu'un autre auquel il aura attribué beaucoup moins de vertu, opérera la guérison.

Je me rapelle que cela m'arriva, il y a quelques années avec un malade de notre hôpital. Il avait une hydropisie générale. J'ordonnai d'abord les remèdes les plus forts & les plus propres à évacuer soit par les selles, soit par les urines, remèdes que j'avais toujours employés avec succès, & aucun n'opéra; au contraire, le mal empira de jour en jour, & le malade croiant toucher à son heure dernière, demanda à être porté dans sa maison pour y mourir dans le sein de sa famille. Une personne de sa connaissance lui conseilla

de se servir de la graine de navets pilée & d'en prendre deux fois par jour du jus, chaque fois une cueillerée dans du vin blanc. Il le fit, & au bout de quelques jours je ne pus revenir de mon étonnement, en voyant cet homme parfaitement guéri. Qui aurait pu s'imaginer, que ce remède fut préférable à la *scille* préparée & au breuvage lessivial fait avec la cendre des herbes les plus diurétiques, & qu'il dut avoir plus de force que ces deux remèdes pour chasser les urines? Un autre qui était gonflé autant qu'il était possible de l'être, & sur qui les remèdes les plus forts qu'on a coutume d'employer en pareil cas, n'avaient fait aucun effet, fut parfaitement guéri par le moyen d'un bain savonneux tiède où il se tint tous les jours pendant trois ou quatre heures.

En fait de remèdes intérieurs qu'on emploie dans les hydropisies qui ne sont pas incurables, je n'en ai pas trouvé de plus efficace que la *crème de tartre* préparée & mêlée avec du *sel de vitriol* & la *scille*. On prend 2 onces & demie de *crème de tartre*, une demie once de *sel de vitriol* & deux dragmes de *scille* préparée; on mêle bien le tout, & l'on en donne 3 ou 4 fois par jour & plus souvent encore la valeur d'une cueille-

rée à café ou d'une dragme & demi dans un verre d'eau, ou une tasse de thé. Chez les uns ce remède fait passer les humeurs par les urines, chez les autres, & cela arrive ordinairement, il les fait passer par les selles qui sont si copieuses, que souvent dans les premiers jours qu'il prend ce remède, le malade rend 3, jusqu'à 4 pots d'eau. Il apaise en même tems la grande soif dont presque tous les hydropiques sont tourmentés, il va à la source du mal, parceque les particules acides de la *crème de tartre* & le sel de *vitriol* qui pénètrent dans le sang, éclaircissent la bile devenue épaisse & glaireuse dans le foye, tandis que les parties grossières de la crème de tartre servent à purger. Cette poudre réussit souvent à évacuer les eaux, quand les purgatifs les plus forts, & la scille mêlée avec les diurétiques les plus puissants ne suffisent pas.

Mais afin qu'une évacuation si copieuse & si violente n'affaiblisse pas trop le malade, je lui permets de prendre de tems à autre pendant la journée une cueillerée d'un vin aigrelet, tel que le vin du Rhin, & quand même il a une véritable obstruction dans le foye ou dans la ratte, ce qui est peut-être

toute la cause de la maladie, je mets incessamment le malade au régime que j'ai indiqué dans l'article précédent. Lorsque l'enflure est entièrement dissipée, le malade doit se servir des fortifiants, composés du *quinquina* & des amers que j'ai prescrits dans le *chapitre des maladies de nerfs*, & il doit les continuer jusqu'à ce qu'on ne remarque plus chez lui aucun symptôme de faiblesse & d'obstruction.

§.6. Lorsque dans une hydropisie générale la matière épanchée dans le tissu cellulaire de la peau, s'est tellement épaissie, que ni nos purgatifs, ni d'autres, ni les diuretiques mêmes ne peuvent la fondre & la chasser, il faut faire prendre au malade à côté de nos remèdes tous les jours un bain tiède de savon & l'y faire rester quelques heures de suite. Voit-on après quelques jours que cela même ne suffit pas pour faire sortir les eaux en assez grande quantité, il faudra faire une petite ouverture à celui des pieds qui sera le plus enflé, afin que l'eau puisse en partie s'écouler par là, & il faut en même tems continuer la poudre. Elle suffit quelque fois pour guérir une hydropisie ascite qui n'est pas invétérée ni provenue de la rupture de quelques vaisseaux lymphatiques, ou d'une obstruc-

tion infurmontable du foye , supposé toutefois, que le malade prenne exactement ce remede , & qu'il observe scrupuleusement le régime que nous avons prescrit dans le traité précédent.

Si tous ces remedes ne fussent pas pour guérir le malade , il faudra lui faire la ponction en lui comprimant le ventre du haut en bas avec la main jusqu'à ce qu'il n'en coule plus rien , puis le fermer avec une large bande , ce que Mr. MÉAD ne conseille pas sans de bonnes raisons. Dès que le ventre est entièrement vidé , on s'aperçoit aisément en le palpant , s'il y a de l'obstruction dans le foye ou dans la ratte , & en ce cas il faut aussitôt procéder à la guérison de ce mal en employant tous les remedes propres à cet effet , de peur qu'il ne se fasse un nouvel amas d'humeurs dans le ventre. La poudre du (§. 5.) a souvent eu dans les hydropisies de poitrine & dans les autres , le même succès que dans les hydropisies ordinaires.

De certaines éruptions cutanées.

§. I.  E ne me propose pas de traiter ici de toutes ces éruptions cutanées qui

accompagnent des fièvres chaudes, malignes, ou qui proviennent de quelque contagion extérieure ; je ne parlerai que de celles qui sont les plus communes parmi les grands de la cour & du monde, qu'on appelle *dartres*, & qui ne proviennent que du dérèglement de leur vie.

§. 2. Il y a de ces dartres qui sont tout à fait sèches, & ne sont qu'une espèce d'écailles blanches qui se forment sur la peau. Lorsqu'on les fait tomber, il ne paraît que de la rougeur sur la peau qui brûle & démange, & se recouvre bientôt de ces écailles. Il y a d'autres dartres dont les écailles sont quelquefois aussi épaisses que l'écorce d'un sapin, & sous lesquelles il y a une humeur qui les engendre. Cette seconde espèce de dartres est parfaitement humide, c'est ce que les Français appellent *dartres vives*. On les reconnaît à des marques rouges sur la peau plus ou moins grandes, couvertes de petits boutons, d'où il suppure continuellement une matière âcre & corrosive qui ne se forme pas en écailles, mais qui ronge plutôt la peau comme un ulcère. Il y a une troisième espèce de dartres qui sont les plus mauvaises : non seulement elles forment des écailles sur la peau, & suppurent beaucoup, mais elles en font beaucoup gonfler toute la

surface au bout d'un certain tems, & y causent des tensions très douloureuses.

§. 3. Il n'y a point de partie extérieure de notre corps où cette maladie ne puisse se fixer, cependant on la voit plus fréquemment dans certains endroits du visage, où derrière les oreilles ou la peau est plus délicate. Plus ce mal est invétéré, plus il attaque de parties, & plus aussi il est difficile à guérir, surtout lorsqu'il s'attache au nez. Il paraît qu'il provient surtout d'une lympe âcre qui se fixe sous les membranes extérieures, dans les petits vaisseaux de la peau, ou dans la tunique œdipeuse. Elle a beaucoup de rapport avec la matière rhumatique & gouteuse; peut-être est-ce la même chose: car, lorsque les remèdes appliqués extérieurement la font rentrer dans le sang, on est souvent attaqué de rhumatismes dont on souffre beaucoup, jusqu'à ce que cette humeur reparaisse sur la peau, ou qu'on l'ait entièrement évacuée.

§. 4. Cette matière tient beaucoup d'une bile âcre & fluide dont le sang est rempli chez la plupart des grands, & qui provient de la grande quantité de viande, des aliments âcres, des liqueurs fortes & échaufantes dont ils font un abus énorme, & qui pénètre enfin de

toute nécessité dans les petits vaisseaux. Une preuve évidente, que telle est la nature de l'humeur dartreuse, c'est que tous les remèdes propres à corriger une bile âcre, sont les plus propres aussi à guérir les dartres, & ceux qu'on emploie avec le plus de succès contre cette maladie.

§. 5. Tous les remèdes extérieurs, que beaucoup de Médecins conseillent ou administrent en pareil cas, sont pour l'ordinaire très dangereux, à moins qu'avant de s'en servir, on ait eu soin de corriger les sucs. Pour ce qui est des remèdes intérieurs, nous conseillons beaucoup de boire assidûment du petit lait & de la ptisane purgative dont nous avons parlé dans *l'article des rhumatismes & de la goutte*. Le malade prendra outre cela pendant 40 jours tous les matins dans le petit lait ou la ptisane, une ou deux cueillerées à café de *tartre préparé* & mêlé avec autant de *magnésie blanche*. Si cela ne lui procure pas quelques selles par jour, il y mêlera encore 15 jusqu'à 20 grains de *rhubarbe* en poudre. Supposé qu'après cela le mal ne soit pas entièrement dissipé, au lieu de *crème de tartre*, il prendra avec son petit lait une cueillerée à café de *magnésie blanche* pure; elle est un peu moins purgative,

mais elle en évacue mieux par les urines.

Mais afin que l'estomac en prenant si longtems de ces acides & évacuans, ne s'affaiblisse pas trop, le malade pourra prendre une couple de fois par jour des pillules de quinquina, (§. 18. *des maladies de nerfs*), qui seront très propres en même tems à lui purifier le sang. Remarque-t-on après quelque tems, que ces remèdes n'ont pas encore entièrement détruit ce mal, il faudra faire prendre au malade dans sa ptisane matin & soir 50 jusqu'à 60 gouttes d'*esprit de vitriol dulcifié*, composé de deux tiers d'*esprit de vin* & d'un tiers d'*huile de vitriol*, ou bien des *gouttes anodines de HOFFMANN*. Pour remède extérieur, il fera bien de se frotter les parties malades avec du vinaigre distillé dans lequel on aura fait fondre de l'*alun & du vitriol bleu* en quantité suffisante. Si cela ne fait pas d'effet, il se frottera avec de l'*huile de genievre noir*. Cette huile vaut mieux pour les dartres sèches que pour les humides. Mais en se servant de ces remèdes extérieurs dont le but est de fortifier les petits vaisseaux de la peau relâchés & trop affaiblis, il ne faut pas négliger les remèdes intérieurs qui doivent évacuer & purifier le sang.

Après que le malade sera parfaitement

guéri, il doit encore pendant un tems convenable fuivre le régime & faire usage des confortatifs, que nous avons conseillés plus haut aux personnes attaquées de rhumatismes. Souvent les bains chauds & ferrugineux, par exemple nos bains du Valais (a) font des effets merveilleux dans ces maladies de la peau, bien entendu qu'avant tout on ait suffisamment corrigé les sucs. Autant ces remèdes extérieurs toniques & astringents sont pernicioeux au commencement de la maladie, surtout s'ils sont gras & huileux, autant sont-ils nécessaires à la fin.

On peut donc envisager cette maladie sous deux faces, comme une corruption des sucs, d'une part, & de l'autre comme un affaiblissement des vaisseaux

(a) Ces eaux de *Leuck*, en Valais, sortent presque bouillantes de la source. Elles n'ont point de gout, on les boit & l'on s'y baigne suivant l'exigence des maladies. Elles contiennent beaucoup de fer & de chaux, & sont un véritable spécifique contre la gravelle & les dartres les plus invétérées. J'ai vu moi-même qu'elles ont guéri des dartres véritablement lépreuses qui subsistaient depuis 40 ans; & tous les néphrétiques que j'y ai envoyés ont été totalement délivrés de leur mal en buvant 5 ou 6 semaines les eaux à la source & observant en même tems le régime convenable.

de la peau, provenu de l'abondance des humeurs âcres qui se font jettées sur une partie & l'ont trop relâchée. Le régime que de tels malades doivent observer, est celui que nous avons déjà prescrit dans les attaques de goutte & de rhumatismes.

Des Apoplexies.

§. I. **L**es apoplexies sont fréquentes chez les grands; il y en a deux espèces principales, les apoplexies de sang & les apoplexies d'humeurs. Elles sont l'une & l'autre des suites de la vie molle & trop sédentaire, qu'on mène à la cour & dans le grand monde, aussi bien que des aliments échaufants & des liqueurs fortes dont on y fait usage. Par cette manière de vivre, les bons suc comme les mauvais deviennent trop abondants, les passions violentes auxquelles les grands sont sujets, mettent ces suc dans un trop grand mouvement, des vaisseaux du cerveau qui sont trop tendus se rompent, & des humeurs glaireuses ou séreuses renfermées dans les veines ou dans les glandes se répandent tout d'un coup trop co-

pieusement dans les cavités, & la circulation des esprits vitaux est subitement arrêtée dans tout le corps, ou dans plusieurs parties.

§. 2. Les apoplexies de la première espèce, c'est-à-dire les apoplexies de sang sont les plus dangereuses. Quoiqu'on échappe à la première attaque, on risque cependant toujours d'en avoir une seconde qui sera mortelle, parce qu'il est rare que les vaisseaux du cerveau une fois rompus reprennent leur ancienne solidité chez des personnes d'un certain âge. Ce mal si redoutable s'annonce chez des personnes remplies de sang par de fréquents étourdissements, par un assoupissement continuel, un sommeil pesant, des tensions & des douleurs dans la tête, par une couleur rouge foncée aux lèvres & surtout au visage, par des yeux étincelants & souvent pleurants. Les apoplexies de la seconde espèce, c'est-à-dire, les apoplexies d'humeurs, s'annoncent à peu-près de même, avec cette différence, qu'une personne qui en est menacée a une couleur pâle & mal saine & est ordinairement tourmentée longtems avant l'attaque, par des pituites, des crachements & par d'autres incommodités auxquelles les

tempéramments phlegmatiques sont sujets. V. §. 7. *des maladies de nerfs.*

§. 3. Le créateur a arrangé d'une manière digne de son adorable sagesse, les artères jugulaires par lesquelles le sang se porte à la tête, en leur donnant des courbures & des inflexions propres à diminuer la force avec laquelle elles poussent le sang dans les artères du cerveau, & qui jointe à la moindre cause étrangère qui surviendrait, produirait infailliblement des apoplexies. Cependant, malgré cette disposition si pleine de sagesse & de bonté, chez les personnes sédentaires & d'un tempéramment sanguin chez qui les suc circulent ordinairement avec trop de lenteur dans les parties inférieures du corps, le sang se porte en si grande abondance dans les vaisseaux du cerveau, qu'il fait crever les petits vaisseaux, à moins qu'on ne diminue cette surabondance du sang par des saignées faites aux tems accoutumés, en appliquant les ventouses ou les sangsues, & qu'on ne chasse les glaires & les sérosités par des remèdes purgatifs.

§. 4. Mais la trop grande abondance de sang & la vie trop sédentaire ne sont pas les seules causes qui produisent les apoplexies, chez les grands de la cour

& du grand monde. De fréquentes expériences font voir, qu'elles peuvent également provenir d'une grande frayeur, d'une joie subite & immodérée, d'une grande colère, & d'un chagrin auquel on se livre trop; & n'est-ce pas sur les grands, plutôt que sur les autres hommes, que ces passions exercent d'avantage leur funeste pouvoir? L'apoplexie provient pareillement du commerce trop fréquent avec la femme, de l'interruption & de la suppression des hémorroïdes & du flux périodique chez la femme, ainsi que de ses pertes de sang lors de ses couches. On l'occasionne aussi quelque fois en repoussant une matière rhumatique & gouteuse, qui s'était fixée dans une partie du corps, ou en y faisant rentrer une autre matière qui faisait son éruption par la peau, par exemple, la gale & les dartres. Nous ne parlerons pas des autres causes tant intérieures qu'extérieures qui peuvent produire cette maladie, & qui se rencontrent plus communément chez les autres hommes, que chez ceux qui vivent à la cour & dans le grand monde.

§. 5. Y a-t-il un Médecin qui ait assez peu de science & de pratique pour ne savoir pas, que dans les apoplexies de sang il faut faire une saignée co-

pieuse au bras ou aux veines jugulaires & la réitérer à différentes reprises de suite, si le malade ne va pas mieux sur la première ou la seconde, qu'il ne perde pas la couleur foncée de son visage & que son poux ne baisse point? Un Médecin, quelque'il soit, peut-il ignorer qu'il faut employer des bains de pieds, des clystères émolients, des cataplasmes de moutarde, les vésicatoires pour attirer dans les parties inférieures le sang qui se porte avec trop de violence à la tête & qu'il faut faire usage des adoucissants & des rafraichissants pour le calmer? Il doit savoir aussi, que dans les apoplexies de la seconde espèce il faut venir au secours du malade avec des vomitifs & des purgatifs réitérés; qu'il faut lui appliquer les ventouses au dos, les sangsues aux temples, & les vésicatoires, & que souvent, lorsque le mal est à un certain degré, on applique subitement au malade un fer chaud entre les deux épaules, & qu'on lui donne du *salmiac purifié* mêlé avec du *salpêtre* pareillement purifié, pour fondre & calmer, enfin qu'on lui ordonne le *quinquina* (§. 18. *des maladies de nerfs.*) & qu'ensuite on lui fait observer un régime très exact afin de le

mettre pour quelque tems à l'abri de la rechûte.

Mais toutes ces ordonnances, toutes ces précautions sont pour l'ordinaire une ressource peu sûre pour un homme qui a été attaqué de ce mal; on ne lui rend la santé & la vie que pour peu de tems. C'est la plus triste situation qu'on puisse s'imaginer. Un tel homme est dans la crainte continuelle d'être enlevé par la mort, pour peu qu'il s'écarte de son régime, ou qu'il se permette le moindre divertissement. Rien n'est donc plus sage que de se garantir de bonne heure contre ce fléau en menant une vie réglée qui préserve en même tems des autres maladies. Ne vaut-il pas mieux rester toujours dans les bornes d'une juste modération, que de se livrer à tous les plaisirs avec excès sans jamais pouvoir se procurer un contentement parfait, & d'être forcé enfin à se soumettre au régime le plus rigoureux & à passer le reste de ses jours dans la plus cruelle inquiétude? Si les grands veulent donc se soustraire à ce mal si redoutable, qu'ils commencent une bonne fois à mettre des bornes à leurs desirs, & qu'ils modèrent la violence de leurs passions. En second lieu, qu'ils se donnent tous les jours assez de mouvement

pour procurer la circulation convenable à leurs fucs, afin qu'ils se portent assez abondamment dans les parties supérieures & inférieures du corps, & que ceux qui lui sont inutiles en sortent par les voyes ordinaires. Qu'en troisieme lieu ils changent leur maniere de se nourrir, & qu'au lieu de charger leur estomac de mets trop forts & trop nourrissans, & de faire un pernicieux abus de toute espèce de liqueurs, ils se délayent les fucs en mangeant des fruits aigrelets, du jardinage doux & en bûvant de l'eau; ce n'est que par là qu'ils auront un sang qui ne sera ni trop abondant ni trop épais. En quatrieme lieu, si nonobstant cela ils ont encore trop de sang, qu'ils s'en fassent tirer une couple de fois pendant l'année, ou s'ils sont d'un tempéramment phlegmatique, qu'ils s'évacuent aussi souvent qu'il en fera besoin, en prenant les remedes ordonnés au (§. 18. *des maladies de nerfs*) & qu'ils fortifient ensuite leur estomac autant qu'il est nécessaire pour qu'il puisse faire ses fonctions.

Du flux périodique supprimé ou trop copieux chez les femmes.

§. I. **L**Es femmes de la cour & du grand monde beaucoup plus délicates que les autres, sont aussi beaucoup plus sujettes à ces deux incommodités. Leur vie trop sédentaire, les aliments trop forts & trop nourrissants dont leur estomac est chargé sans cesse, les inquiétudes dont leur esprit est continuellement agité, les pertes considérables d'esprits vitaux qu'elles font chaque jour, (§. II. *des maladies de nerfs*) tout cela produit chez les unes quantité de glaires qui leur épaisissent le sang & le rendent pesant; l'estomac des autres affaibli & incapable de faire ses fonctions, ramasse un dépôt d'humeurs âcres qui délayent le sang, l'appauvrissent, & lui font perdre toute sa consistance. Dans le premier cas, les règles sont supprimées, dans le second, elles sont trop abondantes.

§. 2. Lorsqu'une femme a ses règles supprimées, la première chose à laquelle il faut faire attention, c'est de savoir, s'il n'y a pas chez elle une trop grande

abondance de sang, & s'il ne se porte pas trop copieusement & avec trop de force vers les parties supérieures du corps. On pourra aisément en juger par son visage qui en ce cas a plus de couleur qu'il n'en a ordinairement, par les battements de cœur, par les anxiétés, les maux de tête, les saignements de nez &c. & alors, il faut qu'une telle personne prenne pendant quelque tems tous les jours le matin à jeun des bains de pieds tièdes ou des demi bains, & le soir, des clystères émollients; après quoi elle se fera faire une saignée au pied proportionnée à son âge & à ses forces, non-seulement afin de diminuer la trop grande quantité de sang, mais pour le faire passer plus aisément dans les vaisseaux de la matrice & du bas ventre, & pour que ceux-ci puissent s'ouvrir suffisamment dans le tems nécessaire. Voit-on que sur les premières saignées les symptômes de plénitude ne disparaissent pas encore entièrement, il faut la réitérer un mois après & continuer en attendant les bains & les lavements. En second lieu la malade prendra tous les jours deux fois dans un verre de ptisane tiède de *sassafras* ou de *salsepareille*, 15 grains de *fleur de salmiac* préparée avec du fer, & mêlée avec autant de *salpêtre*.

purifié. Ce remede doit fondre peu à peu les glaires qui épaississent le sang & donner de l'ouverture aux vaisseaux bouchés. Nous préferons de beaucoup ce remede au commencement de la maladie, à tous les remedes échaufants & irritants que la plûpart des Médecins conseillent si fort en pareil cas. Il produit le même effet que ceux-ci, quoiqu'avec plus de lenteur, mais il ne cause point d'agitation à la malade, & ne l'expose point au danger de l'hémorragie qui est pour l'ordinaire une suite des remedes trop échaufants & trop irritants.

En troisieme lieu, il faut à côté de ce remede faire prendre à la malade une fois par semaine un purgatif qui l'évacuera doucement, par exemple, les pillules de BECKER dont elle prendra 3 en se couchant, & 4 jusqu'à 6 le matin, du poids de deux grains chacune. En quatrieme lieu, si les régles ne viennent pas assez bien après la premiere & la seconde reprise, il faut continuer les clystères émolients, & la malade prendra tous les jours avant les repas une cueillerée à café de l'élixir suivant dans un peu de vin mêlé avec de l'eau. Deux dragmes d'extrait de *trèfle marin* fondues dans une once d'élixir viscéral de HOFFMANN & dans autant de *tein-*

ture d'ellebore; ou bien elle se servira des pillules confortatives que nous avons conseillées (§. 18. *des maladies de nerfs*). En été la malade pourra boire des eaux sulfureuses & s'y baigner; comme elles sont fondantes, purgatives & fortifiantes, elles pourront prendre la place des autres remèdes que nous venons d'indiquer.

Enfin, comme c'est un genre de vie contraire à la nature qui a été la première cause du mal dont nous parlons, il est essentiel que la malade le reforme presque entièrement, & qu'elle embrasse celui que nous avons prescrit dans l'article précédent, avec cette seule différence, que, tant que l'estomac & les boyaux n'auront pas acquis le degré de forces qu'ils doivent avoir, elle doit manger moins de fruits & de jardinage. Ces mêmes remèdes conviennent aussi lorsque les règles sont dérangées, c'est-à-dire, lorsqu'elles n'ont aucun tems fixe, qu'elles disparaissent aujourd'hui & reviennent demain pour quelques heures, ou qu'elles ne reviennent qu'après quelques jours lorsqu'on se donne le moindre mouvement.

§. 3. Lorsque les règles sont trop copieuses & trop fréquentes, les personnes sujettes à ce mal perdent leurs forces,

forces, leur poulx devient faible & fréquent, elles perdent l'appétit, leur teint est pâle, leurs yeux jaunâtres, elles maigrissent & leurs jambes s'enflent comme il arrive dans les hydropisies. En ce cas ces personnes suivront le régime & emploieront les remèdes que nous allons leur prescrire, & qui sont propres à corriger leur sang trop âcre & trop délayé, à lui donner plus de consistance, & à fortifier les vaisseaux de la matrice qui sont trop relâchés.

1°. Elles s'abstiendront de toute nourriture âcre & échaufante aussi bien que de toute liqueur de cette nature: elles ne prendront pendant quelque tems que des bouillons de veau & de poulets dans lesquels on fera cuire de la *corne de cerf*, de l'*ivoire*, du *ris*, de l'*orge*, du *grau*, & elles ne mangeront que peu de viande blanche rôtie, & du jardinage. Pour leur boisson, elles prendront une tisane faite avec de la racine d'*esquine*, de la *fenouille*, de l'*anis des Indes*, & on lui donnera un gout aigrelet fort agréable en y mêlant de l'*esprit de vitriol dulcifié*.

2°. Si la perte de sang est trop copieuse, on donnera toutes les deux ou trois heures à la malade une cueillerée à café de l'électuaire astringent qui suit, après qu'on lui aura tiré quelques on-

ces de sang par la veine du bras, supposé qu'on remarque chez elle de la plénitude. Prenez deux onces de *conserve de roses rouges* & autant d'électuaire de *gratteculs*, deux dragmes de *poudre de corail rouge préparée*, une dragme de *sang de dragon* & autant de *syrop de grenades* qu'il en faudra pour faire un électuaire, & mêler bien le tout ensemble. Si la perte de sang n'est pas fort copieuse, il suffit que la malade prenne deux fois par jour de cet électuaire sur lequel elle boira chaque fois un verre du breuvage aigre marqué ci-dessus, ou bien une cueillerée à café de la *teinture de roses* tirée de la pharmacopée d'*Edimbourg* dans un verre d'eau.

3°. Si tôt que la perte aura diminué, ou cessé tout à fait, la malade prendra matin & soir une cueillerée à café de *quinquina* en poudre dans sa tisane aigre, ou les pillules de *quinquina* du (§. 18. *des maladies de nerfs*,) & elle continuera le régime que nous avons prescrit plus haut, jusqu'à ce qu'elle commence à jouir d'une santé parfaite. Les eaux sulfureuses, par exemple, notre eau de *Gurniegel* lorsqu'on les boit & qu'on s'y baigne en même tems, sont aussi salutaires dans ces circonstances, qu'elles le sont, lorsque les règles sont

entièrement supprimées. Elles purifient le sang, le consolident, & fortifient les fibres relâchées.

4°. Il faut que la malade se tienne fort tranquille, qu'elle garde le lit pendant que ses règles durent, & qu'elle tâche d'en diminuer l'abondance par une transpiration douce & de petites sueurs; mais desqu'elles seront entièrement passées, elle aura soin de prendre les confortatifs & de se donner un mouvement convenable, afin d'entretenir tous les sucs dans une juste circulation.

§. 5. Souvent une grande frayeur, une colere excessive, ou quelque autre événement inattendu suppriment subitement les règles & il en résulte des anxiétés, des inquiétudes d'esprit, des convulsions, des crampes d'estomac, des évanouissements, des crachements & des vomissements de sang, si les malades ont beaucoup de sang, on leur fera aussitôt une saignée du pied, sinon, elles prendront des bains de pieds tièdes & des lavements émollients en assez grande quantité, pour faire rentrer insensiblement le sang dans les vaisseaux de la matrice; & si l'on remarque quelques symptômes de fièvre chez quelqu'une de ces malades, on lui donnera en même tems des calmants. Pour

faire tomber les mouvements convulsifs, on lui donnera dans un peu d'eau, deux jusqu'à trois fois dans l'espace de 12 heures, vingt gouttes d'une essence composée de deux dragmes des *gouttes anodines* de HOFFMANN, d'une dragme de l'essence de *tréfle marin*, & d'autant du *landanum liquidum* de Sydenham, le tout bien mêlé.

Des fleurs blanches.

§. 1.  Uand l'estomac est gâté au point que nous l'avons dit dans l'article *des maladies de nerfs*, & que cette âcreté dont nous avons si souvent parlé, s'est répandue dans le sang, il en provient chez beaucoup de femmes cette incommodité qu'on apelle *les fleurs blanches*. Ce n'est autre chose que l'écoulement de ces humeurs glaireuses qui se sont ramassées dans les vaisseaux où se forme le flux des règles, & dans les glandes pituitaires de la matrice & du vagin. Cette matière est tantôt blanche, tantôt jaune, grise ou verdâtre; variété, qui vient de la différence des humeurs âcres qui se mêlent avec les

glaires , & se portent dans ces vaisseaux ou dans ces glandes. Cet écoulement est pour l'ordinaire fort abondant quelques jours avant que les règles viennent , & quelques jours après qu'elles ont disparu , & si les vaisseaux qui doivent servir à cette évacuation périodique , sont trop relâchées ou trop remplies de glaires , l'écoulement cesse , mais il continue , lorsque les glandes de la matrice & du vagin sont remplies de ces mêmes glaires. Il y a une seconde & une troisieme espèce de fleurs blanches : elles sont les suites d'un accouchement difficile & d'une perte de sang trop copieuse & trop continuelle de la matrice dont les vaisseaux ont presque entièrement perdu leur ressort. Celles-ci sont plus difficiles à guérir que les premières.

§. 2. Quoiqu'il y ait beaucoup de femmes qui suportent cette incommodité pendant un tems assez considérable sans que leur santé paraisse en souffrir , il y en a cependant chez qui elle produit l'éthysie , les pâles couleurs & un défigurement total : tout leur corps s'affaiblit & devient incapable du moindre exercice ; leurs pieds enflent ; elles perdent l'appétit ; le dégoût , les battements de cœur , les anxietés lui succèdent. Si par quelque fâcheux événe-

ment l'écoulement est arrêté, il en résulte aussitôt des maux hystrériques, des hydropisies, des rhumatismes, des fièvres lentes, des apoplexies, des catharres suffocatifs, des ulcères gangreneux dans la matrice &c.

§. 3. Ce mal n'a rien de commun avec l'écoulement vénérien, & veut être traité tout différemment. Il n'y a point d'âge auquel le sexe ne puisse être sujet aux fleurs blanches; des enfants de deux ans les ont quelquefois tout comme des personnes faites & avancées en âge; mais elles se montrent ordinairement à ce tems où la fille devenant nubile, doit pour la première fois avoir ses règles. Plus le sang est alors échauffé, & par conséquent les penchans pour la volupté violents chez une telle personne, plus aussi ce mal fera considérable chez elle. Et chez qui cet échauffement du sang & les penchans pour la volupté doivent-ils être plus forts, que chez les demoiselles de la cour & du grand monde à qui on en met le germe dans le sang dès leur plus tendre enfance?

§. 4. Pour guérir cette maladie, il faut 1°. débarrasser l'estomac, les boyaux & le sang de cette abondance de glaires & d'acretés, & employer par consé-

quent, à différentes reprises les purgatifs & les vomitifs, en particulier *l'hypécacua* & la *rhubarbe* qui sont les meilleurs dans ces circonstances: *l'hypécacua* doit être employée, si la malade a beaucoup de dégoût pour les aliments, & des tensions avec des gonflements d'estomac: on lui en fera prendre le matin à jeun dans de l'eau tiède 25 jusqu'à 30 grains mêlés avec autant de *sel d'absynthe*, & si son estomac n'est pas assez évacué sur la première prise, elle en prendra une seconde 3 jours après. Après cela elle prendra tous les jours d'abord, & ensuite tous les 3, 4, 6 jours, & cela, jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus la moindre trace du mal, du vin dans lequel on aura mis les ingrédients suivants: du *trèfle marin*, de la *petite centaurée*, une pleine main de chaque espèce: une once de *sassafras*, une demie once de *gentiane rouge*, une once d'écorce sèche d'oranges amères, 3 dragmes d'écorce de *cascarille* & autant de *fenouil*, une once & demie de *rhubarbe fine*, deux onces de *sel purgatif de Glauber*: on fait un mélange de toutes ces espèces, & on les met dans un pot vernissé; on y verse une livre & demie d'eau bouillante & l'on couvre le pot: 12 heures après on y verse

une livre & demie de vin de rhin ou d'un autre vin à peu près de cette qualité & on laisse reposer le tout pendant 12 autres heures; après cela l'on passe cette liqueur, on en donne tous les matins à la malade à jeun une tasse pleine sur laquelle elle doit prendre une tasse de thé léger.

En même tems, que par ce remède, on délivre la malade de la grande quantité de glaires & d'humeurs âcres qui se trouvent répandues dans son corps, il faut lui fortifier les vaisseaux de la matrice & de l'estomac qui sont trop relâchés, & lui faire observer un régime propre à lui corriger les sucs. Ainsi elle prendra d'abord pendant une quinzaine de jours, avant ses repas, une cueillerée à café de *l'élixir de propriété de Paracelse* dans un peu de vin d'Espagne, ce qui servira en même tems à l'évacuer. Quand elle aura achevé de prendre la ptisane purgative, elle continuera l'élixir, & prendra en même tems matin & soir les pillules fortifiantes (§. 7. *des rhumatismes*,) jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie. Pendant qu'elle prendra sa tisane, & quand elle l'aura achevée, elle peut prendre de tems à autre pendant la journée une cueillerée à café de l'électuaire amer

d'oranges , ce qui servira tant à la fortifier , qu'à lui purifier le sang.

Pour ce qui est des aliments & de la boisson , il faut s'abstenir de tout ce qui peut relâcher les fibres de l'estomac & former des glaires , par exemple , du laitage , des breuvages chauds , *thé, café, chocolat, soupes, sauces* &c. de toute friture grasse & huileuse , de tout légume aqueux qui gonfle , comme *choux, navets, haricots, lentilles* &c. Pour breuvage il faut prendre une eau aigre ordinaire mêlée avec du vin rouge , ou une tisane de *sassafras* & quelques cueillerées de vin d'Espagne avant les repas.

En troisieme lieu la malade doit se tenir dans une extrême propreté , en se lavant tous les jours matin & soir avec de l'eau de *sauge* & de *chardon béni* & s'en faire de tems en tems des injections avec une seringue après s'être suffisamment purgée : Elle doit aussi se baigner la matrice avec la fumée d'un mastic brûlé qu'elle fera monter vers cette partie en se servant d'un entonnoir. J'ai vu bien des femmes , que notre eau sulfureuse de *Gurniegel* a parfaitement rétablies , après que tous les autres remèdes avaient été sans succès. Avant de commencer ces eaux , je les fis purger quelques jours de suite ,

puis elles burent le matin à jeun de cette eau autant qu'elles purent en prendre sans répugnance : le soir elles s'y baignèrent pendant quelques heures & se purgèrent une fois par semaine, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement guéries. L'injection qu'on se fait en même tems de cette eau lorsqu'on s'y baigne, est aussi fort salutaire, & l'on n'a pas le moindre risque à courir pourvu qu'on la boive aussi le matin tiède. Toutes les autres drogues dont on se sert pour l'injection sont ordinairement très pernicieuses, sur tout, si avant de s'en servir, l'on ne s'est pas assez purgé, & que le corps ne soit pas convenablement préparé.

Enfin, pour parvenir à détruire ce mal dans sa source, il faut qu'une personne qui en est affectée retranche de son genre de vie tout ce qui pourrait lui être contraire; elle doit se donner plus de mouvement, suivre exactement dans le boire & le manger le régime qu'on lui a prescrit, & cela non-seulement pendant qu'elle sera dans les remèdes, mais pendant un tems assez considérable après qu'elle les aura achevés; elle doit aussi mettre un frein à ses passions, moderer la vivacité de ses desirs & éviter avec soin tout ce qui peut

épuiser les esprits vitaux & relâcher les vaisseaux.

§. 5. Lorsque ces matieres âcres s'amassent dans la matrice & dans le vagin vers la peau & que les nerfs de ces parties en sont fortement irrités, il en résulte quelquefois une espèce de fureur utérine & un penchant extrême pour la masturbation. En ce cas, il ne faut pendant quelque tems donner à ces personnes que des calmants & des rafraichissants, leur interdire toute viande & toute liqueur échaufante, leur faire prendre souvent des bains tièdes, leur tenir le ventre bien libre par le moyen des clystères émollients & diminuer l'âcreté de cette humeur par l'injection de l'eau *camphrée* tiède, & ce n'est qu'après cela que l'on commencera les remèdes que nous avons indiqués.

Pour ce qui regarde cet écoulement vénérien qui est le fruit des petits soupés & des jolies connaissances que l'on fait derriere la coulisse, j'en ai parlé amplement dans mon *avis sur la maniere de guérir de la plupart des maladies au chap. du mal vénérien.*

Des Hémorrhoides.

§. I. **U** Ne vie trop sédentaire, une éducation trop molle, les excès de la volupté, la masturbation, des aliments trop nourrissants, la colère, les chagrins, causent souvent des pertes de sang par les felles. Ce mal est appelé *hémorrhoides* du nom des veines d'où ce sang s'échape. Quoiqu'on ne puisse pas regarder cette perte de sang, qui est plus commune aux hommes qu'aux femmes, comme une véritable maladie, lorsqu'elle n'est pas trop copieuse, il est cependant bien vrai, qu'un homme qui y est sujet, a beaucoup plus de maladies de différentes espèces à craindre, qu'un autre qui en est exempt & qui ne s'en ressent en aucune manière. Qu'on regarde tant qu'on voudra, les hémorrhoides comme une marque de bonne santé, elles donnent cependant à connaître qu'il y a dans le bas ventre beaucoup de vaisseaux trop remplis d'un sang qui circule trop lentement vers le cœur. Cela n'empêche pas, que les hémorrhoides ne soient quelque fois d'un grand soulagement dans des maladies violentes.

§. 2. On se sent souvent quelques jours avant que les hémorrhoides se déclarent, de la lassitude dans les membres, de la tension & de la douleur au bas de l'épine du dos, beaucoup de démangeaison à l'anus, des épreintes lorsqu'on va à la selle & des coliques de ventre; puis on commence à perdre du sang pur, ou seulement une matière glaireuse entremêlée de sang. Lorsqu'on perd du sang en urinant, ce qui est appelé les *hémorrhoides de la vessie urinaire*, & n'arrive qu'à ceux qui avaient auparavant les hémorrhoides véritables, outre les accidents qui accompagnent la suppression des hémorrhoides ordinaires, on sent une forte tension dans les environs de la vessie, des douleurs en urinant, & l'on a souvent une véritable rétention d'urine dont on est beaucoup soulagé toutes les fois que l'on fait du sang, surtout caillé, qui ne sort qu'avec peine de la vessie.

§. 3. Le trop grand amas de sang, de glaires & de sérosités qui se font dans les vaisseaux hémorrhoidaux, font souvent venir des petites tumeurs tant extérieurement à l'anus, qu'intérieurement dans le boyau. On les appelle communément *hémorrhoides*, & on les distingue en hémorrhoides *fausses*, & vé-

ritables, en *intérieures* & *extérieures*. Les hémorrhoides fausses sont celles qui ne donnent point de sang, mais seulement de tems en tems un peu de glaires; les véritables sont celles qui répandent du sang. Elles sont souvent d'une nature très inflammatoire les unes & les autres, & cela au point de causer une forte douleur & des picotements à l'anus avec un peu de fièvre; comme toute autre inflammation extérieure qui veut se convertir en abcès.

§. 4. La plupart des causes qui produisent les maladies de nerfs chez les grands, sont aussi les véritables principes des hémorrhoides. Il y en a beaucoup qui en sont affligés, parce qu'ils se font trop traîner en voiture, ou qu'ils montent trop à cheval, ce mouvement faisant tomber le sang en trop grande abondance dans les vaisseaux de l'intestin inférieur & de la vessie sans qu'aucun autre mouvement pousse ce sang en assez grande quantité vers les vaisseaux supérieurs.

§. 5. On peut regarder cette incommodité comme une marque presque certaine d'une santé faible, lorsqu'on en est attaqué dans sa jeunesse; l'on parvient rarement avec cela à un âge avancé, & l'on est de bonne heure tourmenté.

de rhumatismes & de maladies de nerfs. Lorsque les hémorrhoides fluent assez abondamment, elles sont souvent un remède dans des maladies violentes & inflammatoires, du moins elles soulagent beaucoup le malade. Lorsque les hémorrhoides qui ne consistent qu'en boutons remplis de glaires se font souvent sentir & qu'elles causent beaucoup de douleur, elles laissent souvent après elles des obstructions dans les glandes de l'intestin, y forment quelquefois des ulcères malins & fistuleux; ce que produisent aussi les hémorrhoides véritables quand elles ont été mal traitées.

§. 6. Lorsqu'une personne se sent beaucoup disposée à avoir le flux hémorrhoidique, & que cependant il ne veuille pas se former de lui même, & qu'elle ait des boutons à l'anus dont elle souffre beaucoup, elle doit de tems en tems frotter cette partie avec de l'*onguent blanc camphré* ou de l'*onguent de lin*, prendre des clystères émollients, & s'appliquer des sangsues à l'anus, afin de vuider les vaisseaux hémorrhoidaux trop remplis & trop gonflés. Pour remède intérieur elle prendra du *nitre purifié* dans de l'eau de *cerises* ou de l'eau tiède de *tilieuls* afin de calmer son sang agité. Elle s'abstiendra aussi pendant

quelques jours de viande, de toute liqueur échaufante, & boira en bonne quantité de l'eau de *Seltz* ou toute autre eau propre à calmer, elle se donnera du mouvement & fera en sorte d'avoir toujours les pieds chauds. Lui reste-t-il après cela quelque disposition aux hémorrhoides, on lui appliquera encore une fois les sangsues, & elle prendra pendant le tems nécessaire les pillules apéritives & confortatives du (§.7.) *des rhumatismes*, jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté, après quoi, si l'on est d'un tempéramment sec & sanguin on continuera de boire les eaux de *Seltz* & d'user de rafraichissans. Les personnes grasses & d'un tempéramment phlegmatique joindront à l'usage des pillules une eau ferrugineuse, telle que les eaux de *Spa*, de *Schwalbach* ou de *Pirmont*.

§. 7. Si les hémorrhoides sont trop abondantes & qu'elles reviennent trop souvent, enforte que l'on en soit beaucoup affaibli & qu'il en résulte la plupart des accidents qui proviennent des règles trop abondantes, il faut faire saigner au bras les personnes qui ont le tempéramment sanguin, leur tenir le ventre libre avec de la *crème de tartre préparée*, de la *rhubarbe* & de la limail-

le de fer , leur amollir le ventre avec de l'onguent *d'althea* , les tenir chaudement , ne pas leur laisser prendre trop de mouvement pendant que les hémorrhoides couleront & on ne leur donnera qu'une nourriture & une boisson légère & calmante (§. 6.). Dès qu'elles auront cessé de perdre du sang , on cherchera à déraciner tout-à-fait le mal , par des remèdes convenables , & par un changement total de l'ancien train de vie.

§. 8. La suppression des hémorrhoides occasionne souvent chez des personnes d'un tempéramment sanguin beaucoup d'accidents fâcheux : de grandes anxietés , des battements de cœur , des tensions , des douleurs dans la tête , des vertiges , des acablements d'esprit , des crampes d'estomac , des coliques , des rhumatismes &c. Dans ces cas il faut faire son possible pour faire revenir au plutôt les hémorrhoides ou du moins pour diminuer la quantité de sang dans le bas ventre par le moyen des remèdes du (§. 6.) qu'on réitérera aussi souvent que les circonstances l'exigeront.

§. 9. Dans les hémorrhoides de la vessie urinaire qui n'ont lieu ordinairement que chez les personnes qui ont

eu avant les hémorrhoides de l'anüs, & chez qui elles ont disparu tout-à-fait ou en partie, il faut employer des breuvages calmants & amollissans, par exemple l'eau de *Seltz* ou une tisanne faite avec de la racine *d'esquine* & de *falsepareille* pour délayer le sang qui s'est caillé dans la vessie & l'en faire sortir; il faut avoir soin aussi de tenir à ces malades le ventre libre, afin de faire descendre plus facilement le sang dans les vaisseaux du boyau inférieur. On leur fera prendre du syrop de *gui-mauve*, de l'huile d'amandes douces, & du jus de citron pour apaiser les douleurs qu'elles ont en urinant, & du nitre avec les eaux rafraichissantes du (§. 6.) pour diminuer la fièvre & calmer l'agitation du sang. Après cela on leur appliquera à différentes reprises les sangsues à l'anüs & on leur fera prendre pendant le tems convenable les pillules de *quinquina* (§. 18. des maladies de nerfs) avec une eau aigre ferrugineuse, comme l'eau de *Spa*. Ce remede est aussi le plus efficace contre les hémorrhoides glaireuses, lorsqu'on a soin de se donner assez de mouvement, qu'on ne se nourrit que d'alimens légers, qu'on ne boit rien d'échaufant & qu'avant tout on se soit suffisamment évacué avec

de la rhubarbe. Nous devons encore remarquer ici en peu de mots, qu'il se forme quelquefois, comme on l'a observé, des pierres dans la vessie trinaire du sang qui s'y est caillé, & que dans cette circonstance il ne faut jamais oublier les remèdes où il entre du *nitre purifié*, mais qu'il faut en même tems avoir la précaution de les prendre toujours dans des breuvages tièdes, pour qu'ils n'incommodent point l'estomac.

Des causes qui produisent les fièvres inflammatoires, putrides, & différentes maladies de poitrine chez les grands.

§. I. **D**e tableau que nous venons de faire dans cet ouvrage de la vie que mènent la plupart des grands, donne assez à comprendre pourquoi ils sont en général si sujets à des fièvres inflammatoires, malignes & putrides qui les précipitent si souvent dans le tombeau à la fleur de leur âge; mais avant de leur parler des causes de ces maladies, il est à-propos de leur donner une idée nette des maladies mêmes, afin qu'ils en dé-

découvrent mieux la malignité, & qu'ils puissent juger par eux mêmes, combien leur genre de vie leur est pernicieux.

§. 2. Lorsque le sang devenu trop glaireux, trop épais, trop âcre, s'arrête dans les petites artères extérieures d'une partie de notre corps, de façon que la force attractive du cœur ne puisse pas surmonter cette résistance, & faire passer le sang plus loin, & qu'en même tems ces artères ne puissent plus se resserrer ni exprimer le sang qu'elles contiennent, il reflue avec d'autant plus de violence vers les autres parties du corps où il trouve moins de résistance. De là resultent au commencement, quand les vaisseaux ne sont pas encore trop distendus, de petits frissons comme quand les nerfs sont légèrement irrités, puis lorsque ces vaisseaux se détendent davantage, on sent des douleurs, des palpitations & des tiraillements comme lorsque les nerfs sont fortement irrités, & enfin on sent partout le corps une chaleur extraordinaire causée par l'accélération du mouvement du sang.

Si au commencement de la maladie on a la précaution de dissoudre la matière qui s'est épaissie dans les vaisseaux, & d'en faciliter l'écoulement par des saignées réitérées, des breuvages dissolvants

composés d'eau d'orge avec du *miel*, du *vinaigre*, & du *nitre*, & de tems en tems du *camphre* & du sel *ammoniac*, si, dis-je on vient au secours avec ces remèdes, on fait bientôt cesser le mal; mais si on les néglige, bientôt les vaisseaux bouchés s'ulcèrent, ou, si la matière est bien âcre, il s'y forme une gangrène qui est presque toujours mortelle lorsqu'elle attaque les parties intérieures: l'ulcération est pour le moins aussi dangereuse que cette gangrène suivant les parties où elle se forme.

Il est facile de connaître les inflammations extérieures aux douleurs, aux enflures, à la chaleur, à la rougeur de la peau, & à la fièvre qui accompagne ordinairement ces symptômes. Il est plus difficile au commencement de reconnaître les inflammations intérieures, surtout, les petites inflammations dans les poumons, desquelles naissent dans la suite divers ulcères qui produisent enfin des pulmonies complètes; le sang que l'on tire dans ces maladies, est toujours inflammatoire. A la première saignée il est d'un rouge vif comme le cinnabre, à la seconde il est déjà chargé d'une matière glaireuse & jaunâtre qui en fait presque toute la substance & qui comme une peau couvre

un sang noir : ce sang forme une espèce de masse nageante dans une eau jaunâtre , qui n'est autre chose que les sérosités & les parties bilieuses , liées auparavant avec le sang dont elles se sont détachées.

La pleurésie , par exemple , est accompagnée d'une fièvre inflammatoire ; & en ce cas le malade ressent très-vivement tous les symptômes de l'inflammation : il a de la peine à respirer , & ne le peut pas sans douleur ; il a des picottements continuels & très douloureux dans un côté de la poitrine , surtout quand il veut tirer l'haleine qu'il a toujours fort courte : outre cela il touffe de tems en tems , il a beaucoup de chaleur , beaucoup d'altération , de grands maux de tête , le pouls fort élevé & dur , & le sang qu'on lui tire a toutes les marques de l'inflammation.

§. 3. Les personnes qui ont beaucoup de sang , sont plus sujettes à ces fièvres que les autres , & comme c'est précisément la nourriture des grands qui produit cette quantité de sang , & que leur vie trop sédentaire engendre chez eux beaucoup de glaires & d'âcretés , il ne faut pas s'étonner , si déjà à la fleur de leur âge ils sont si souvent attaqués de ces fièvres. Dès leur jeunesse

se ils ne se nourrissent que de viande, de beaucoup de jus fortement épicés, & ne boivent presque que de très-fortes liqueurs. Ces aliments qui forment les parties constituantes de notre corps, produisent beaucoup plus de fucs aigres & glaireux que n'en produisent les fruits & le jardinage; les liqueurs épaississent les parties gélatineuses du sang, au lieu que l'eau les délaye.

Quand les vaisseaux sont trop remplis de sang, que ce sang a une grande disposition à s'épaissir, & qu'il y a quelques uns de ces vaisseaux en particulier, qui sont trop afaiblis & qui ont perdu presque tout leur ressort, il arrive souvent, que l'occasion la plus légère en apparence, par exemple, une subite émotion, une sueur interceptée, épaissit tellement le sang, qu'il en résulte de l'inflammation & de la fièvre, à cause du nouveau degré d'irritation & d'âcreté que le sang reçoit subitement.

§. 4. Les fièvres putrides sont aussi beaucoup plus communes parmi les grands que parmi d'autres personnes, parcequ'en mangeant beaucoup de viande ils se font beaucoup plus de sang & de bile, ce qui engendre la corruption dans leur estomac. La matière qui occasionne la fièvre est pour l'ordinaire pro-

duite dans leur estomac par une bile enflammée qui s'y est mêlée avec d'autres humeurs corrompues : cependant, la fièvre n'en est pas produite d'abord : on se traîne quelquefois encore pendant quelques semaines avec du dégoût pour le manger, la bouche est sèche & amère ; mais peu-à-près, quand cette matière âcre s'est répandue dans le sang, les chaleurs & les frissons se succèdent, on a des vomissements & des maux de tête fort violents. Plus il s'est répandu dans le sang de matière corrompue, plus les accès sont violents, surtout les inquiétudes & le transport au cerveau, les faiblesses aussi deviennent plus fréquentes & plus considérables ; & si cette matière se fixe dans les petits vaisseaux de quelque partie du corps, par exemple dans ceux des poumons, ou dans les muscles de la poitrine, ce qui arrive souvent, elle y cause aussitôt l'inflammation.

Outre les symptômes que nous venons de remarquer, les chaleurs & les frissons qui se succèdent alternativement, sont la marque la plus certaine que ces fièvres sont malignes. On fait assez, qu'aussitôt que ces maladies se déclarent, il faut évacuer l'estomac par le moyen des vomitifs, & continuer pen-

dant quelque tems la *crème de tartre préparée*, une décoction de petit lait & de *tamarindes* pour tenir toujours le ventre libre; que le soir il faut y substituer le sel *ammoniac* ou le *tartre vitriolé* & la limonade, & qu'aussitôt que l'inflammation & le transport commencent à paraître, il faut apliquer les vésicatoires, enfin ordonner le *quinquina* au malade pour rendre la force aux vaisseaux & aux fibres, & lui défendre tout aliment & toute nourriture qui pourraient l'échauffer. Mais pour éviter les rechutes, il faut suivre exactement ce que nous avons conseillé au commencement de cet ouvrage. (§. 13. 14.)

§. 5. Les poumons sont une des parties les plus délicates de notre corps & des plus sujettes à une infinité d'accidents presque tous mortels, à cause de la quantité immense des vaisseaux qui servent à la respiration & à la circulation du sang, & à cause des glandes & du tissu très tendre qui les composent. Avec quelle facilité ne s'y forme-t-il pas des rhumes, des asthmes pour peu qu'il se répande d'âcretés dans les artères, que les glandes soient bouchées, ou qu'il se ramasse de glaires dans les vaisseaux de la respiration? Combien de fois l'inflammation ne s'y forme-t-elle

pas, lorsqu'un sang épais & enflammé ne peut plus être poussé par les petites artères? Combien de fois ces inflammations ne produisent-elles pas des ulcères fkirreux, dans les glandes, enforte qu'il en résulte une pulmonie complète & un dépérissement total de tout le corps? combien de fois, enfin, le sang continuellement enflammé, ne fait-il pas crever des petits vaisseaux dans ces parties, enforte qu'on est subitement étouffé par une hémorrhagie ou qu'on devient pulmonique, lorsque le sang renfermé dans les poumons s'y corrompt, & se convertit en pus?

§. 6. Les grands doivent être plus sujets à ces accidents que d'autres personnes. Les mets trop substantiels dont ils se nourrissent, leur font une surabondance de sang. Ils sont naturellement disposés à l'inflammation, tant à cause de la quantité de liqueurs qu'ils boivent, qu'à cause des inquiétudes & des agitations continuelles dans lesquelles ils vivent, de leurs veilles & de leurs épuisements. Rarement se donnent-ils assez de mouvement pour chasser par les sueurs & par la transpiration la quantité d'humeurs malignes qui se trouvent dans leur corps, qui se fixent souvent dans les glandes, les bouchent & épaisissent la lymphe.

§. 7. Si les gens de la cour & du grand monde veulent se garantir de ces maladies si dangereuses auxquelles leur vie déréglée les expose dans leurs belles années, surtout depuis 20 jusqu'à 35 ans, qu'ils commencent par s'accoutumer à une nourriture plus naturelle, moins échaufante, qui fasse moins de sang, & qu'ils renoncent à l'abus énorme qu'ils font de toute espèce de liqueurs; ou, s'ils ne peuvent se résoudre à faire un sacrifice aussi grand pour eux, que du moins tous les matins ils boivent quelques verres d'un petit lait bien clair cuit avec des *tamarindes* afin de débarasser leur estomac des saletés qui s'y ramassent, pour empêcher que leur sang ne devienne trop inflammatoire, & pour faire passer par les urines l'âcreté qui y est répandue.

En second lieu, afin que le sang ne se porte pas avec trop de précipitation & en trop grande quantité vers les vaisseaux des poumons, ils doivent éviter avec soin tout ce qui affecte beaucoup l'esprit, tout ce qui peut agiter le sang & affaiblir le corps, & surtout les excès de la volupté.

En troisième lieu ils doivent se donner tous les jours un mouvement rai-

sonnable, afin que la transpiration puisse se faire, & ils feront bien de porter pour cet effet pendant tout l'hyver une chemisette de flanelle sur la peau.

Quatriemement ils doivent bien prendre garde de ne jamais s'exposer tout d'un coup aux variations de l'air capables d'arrêter subitement la transpiration, parceque les humeurs repoussées se jettent pour l'ordinaire sur les poulmons où elles occasionnent de gros rhumes, & souvent l'inflammation.

En cinquieme lieu s'ils continuent leur genre de vie par raport au boire & au manger, & qu'ils remarquent chez eux une plénitude de sang, ils doivent de tems en tems se faire saigner, prendre souvent des bains de pieds tièdes, se détremper & se purger peu-à-peu, tant avant qu'après la saignée, en prenant de la *crème de tartre préparée*, la *décoction de tamarindes* & de *petit lait*, & ne boire que de l'eau dans laquelle ils mettront de ce syrop aigrelet que nous avons conseillé au commencement de ce livre §. 13.

Sixiemement enfin, ils feront bien de passer une partie du printems & de l'été à une campagne dont les environs ne soient point marécageux & où l'air ne soit pas trop vif, afin

de se rafraichir les poumons en respirant un air pur & de se donner matin & soir le mouvement nécessaire (a). J'aurai occasion dans un autre ouvrage qui traitera de l'influence funeste qu'ont les vices des hommes sur leur santé & sur tout un état, de m'étendre beaucoup plus sur certaines maladies dont je n'ai parlé que fort succinctement, surtout sur les maladies des nerfs & de la poitrine.

(a) Pour avoir une idée complete de la pulmonie & de la maniere de la traiter, il faut lire l'ouvrage de MORTON.

On le trouvera aussi chez les éditeurs du présent livre.

F I N.

TABLE

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce volume

<i>Des maladies de la cour & du grand monde en général.</i>	<i>pag. I</i>
<i>Des maux de nerfs</i>	<i>67</i>
<i>Du rhumatisme, des douleurs volan- tes & de la goutte</i>	<i>122</i>
<i>Des obstructions du foye & de la ratte</i>	<i>133</i>
<i>De l'hydropisie</i>	<i>144</i>
<i>De certaines éruptions cutanes .</i>	<i>152</i>
<i>Des apoplexies</i>	<i>158</i>
<i>Du flux périodique supprimé ou trop copieux chez les femmes</i>	<i>165</i>
<i>Des fleurs blanches</i>	<i>172</i>
<i>Des hémorrhoides</i>	<i>180</i>
<i>Des causes qui produisent les fièvres inflammatoires, putrides, & dif- férentes maladies de poitrine chez les grands</i>	<i>187</i>

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre I. De la nature et des propriétés de l'air	15
Chapitre II. De la pesanteur de l'air	35
Chapitre III. De la dilatation et de la contraction de l'air	55
Chapitre IV. De la chaleur et du froid	75
Chapitre V. De l'électricité	95
Chapitre VI. De la lumière	115
Chapitre VII. De la chaleur animale	135
Chapitre VIII. De la vie et de la mort	155
Chapitre IX. De la médecine	175
Chapitre X. De la chirurgie	195
Chapitre XI. De la pharmacologie	215
Chapitre XII. De la toxicologie	235
Chapitre XIII. De la pathologie	255
Chapitre XIV. De la thérapeutique	275
Chapitre XV. De la prophylaxie	295
Chapitre XVI. De la médecine légale	315
Chapitre XVII. De la médecine vétérinaire	335
Chapitre XVIII. De la médecine humaine	355
Chapitre XIX. De la médecine expérimentale	375
Chapitre XX. De la médecine théorique	395
Chapitre XXI. De la médecine pratique	415
Chapitre XXII. De la médecine universelle	435
Chapitre XXIII. De la médecine particulière	455
Chapitre XXIV. De la médecine générale	475
Chapitre XXV. De la médecine spéciale	495
Chapitre XXVI. De la médecine mixte	515
Chapitre XXVII. De la médecine civile	535
Chapitre XXVIII. De la médecine militaire	555
Chapitre XXIX. De la médecine publique	575
Chapitre XXX. De la médecine privée	595
Chapitre XXXI. De la médecine sociale	615
Chapitre XXXII. De la médecine politique	635
Chapitre XXXIII. De la médecine économique	655
Chapitre XXXIV. De la médecine administrative	675
Chapitre XXXV. De la médecine législative	695
Chapitre XXXVI. De la médecine judiciaire	715
Chapitre XXXVII. De la médecine pénale	735
Chapitre XXXVIII. De la médecine civile	755
Chapitre XXXIX. De la médecine militaire	775
Chapitre XL. De la médecine publique	795
Chapitre XLI. De la médecine privée	815
Chapitre XLII. De la médecine sociale	835
Chapitre XLIII. De la médecine politique	855
Chapitre XLIV. De la médecine économique	875
Chapitre XLV. De la médecine administrative	895
Chapitre XLVI. De la médecine législative	915
Chapitre XLVII. De la médecine judiciaire	935
Chapitre XLVIII. De la médecine pénale	955
Chapitre XLIX. De la médecine civile	975
Chapitre L. De la médecine militaire	995

